Mémoire de master 1 / juin 2018

Diplôme national de master

Domaine - sciences humaines et sociales

Mention - histoire civilisation patrimoine

Parcours - cultures de l'écrit et de l'image

# *Le Magasin des enfants* de Madame Leprince de Beaumont (1756) : lectures, réception et mise en valeur patrimoniale d'un livre pour la jeunesse

**Paula Miglio**

Sous la direction de Philippe Martin
Professeur d'Histoire Moderne – Université Lumière Lyon 2

# *Remerciements*

*Je remercie tout d'abord mon directeur de mémoire, le professeur Philippe Martin, qui m'a donné le goût de l'Histoire de la lecture et de l'Histoire de l'image, et qui m'a orienté tout au long de cette découverte de Madame Leprince de Beaumont.*

*Je remercie également la Bibliothèque Municipale de Lyon et la Bibliothèque Diderot de Lyon pour leur accueil, leur disponibilité et leurs réponses à mes questions.*

*Je remercie enfin tous mes proches qui m'ont soutenu, tout particulièrement Maya pour ses nombreux conseils, Gabriel et ma mère pour leur patiente relecture et ma colocataire Sofia pour ses bons petits plats.*


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

***Résumé :*** *Le Magasin des enfants,* publié pour la première fois en 1756 par la gouvernante Madame Leprince de Beaumont pour ses jeunes élèves anglaises, est considéré comme le premier livre pour la jeunesse. Il tarde pourtant à obtenir sa juste reconnaissance, qu'il s'agisse de la critique littéraire ou de sa patrimonialisation. Une étude des différentes éditions montrera l'incroyable succès populaire de cette œuvre ainsi que sa postérité, toujours présente aujourd'hui, à travers le célèbre conte de *La Belle et la Bête.*

*Descripteurs : Madame Leprince de Beaumont ; Le Magasin des enfants ; Livre pour la jeunesse ; Réception ; Éditions ; Patrimonialisation ; La Belle et la Bête.*

***Abstract :*** *Le Magasin des enfants*, first published in 1756 by the governess Mrs Leprince de Beaumont for her young female English students, is considered to be one of the first books written exclusively for children. After belatedly receiving its just recognition amongst literary critics it has since become part of the French patrimony. A study of different editions will show the incredible and popular success of this work and it posterity, still evident today, with the famous tale of *Beauty and the Beast.*

*Keywords :Madame Leprince de Beaumont ; Le Magasin des enfants ; Book for children ; Reception ; Edition ; Patrimony ; Beauty and the Beast.*

***Droits d'auteurs***

Droits d'auteur réservés.

Toute reproduction sans accord exprès de l'auteur à des fins autres que strictement personnelles est prohibée.

**OU**

Cette création est mise à disposition selon le Contrat :
**Paternité-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de Modification 4.0 France**
disponible en ligne *http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr* ou par courrier postal à Creative Commons, 171 Second Street, Suite 300, San Francisco, California 94105, USA.

# *Sommaire*

**SIGLES ET ABRÉVIATIONS.....7**

**INTRODUCTION.....9**

**MADAME LEPRINCE DE BEAUMONT, UNE PRÉCEPTRICE QUI S'ADRESSE À SES JEUNES ÉLÈVES À TRAVERS LE MAGASIN DES ENFANTS.....15**

**Vie et œuvre d'une écrivaine dévouée pour l'éducation des jeunes filles.....15**

*Jeunesse et formation.....15*

*Départ pour l'Angleterre : une préceptrice pour la plus haute aristocratie anglaise et une écrivaine polyvalente.....24*

*Retour en France et dernières années de la vie de Madame Leprince de Beaumont.....33*

**Le Magasin des Enfants : une révolution pédagogique.....37**

*Une pionnière de la littérature pour la jeunesse.....38*

*Améliorer les connaissances des jeunes filles, un projet ambitieux.....48*

**Le Magasin des Enfants, une forme hybride entre dialogue, conte de fées et lecture de l'histoire sainte.....58**

*La forme du dialogue.....59*

*L'attrait du conte de fées.....65*

*Une morale chrétienne omniprésente et structurante.....72*

**RÉCEPTIONS ET LECTURES DU MAGASIN DES ENFANTS.....79**

**Un lectorat et une réception hétérogène lors de la parution du Magasin des enfants.....79**

*Les deux niveaux de lecture du Magasin des enfants, à destination des enfants et des adultes.....80*

*Une réception critique du Magasin des enfants mitigée.....87*

**Patrimonialisation contemporaine du Magasin des enfants.....91**

*L'enjeu de la patrimonialisation du livre pour les enfants.....91*

*Lieux et acteurs de la conservation.....95*

**Les différentes éditions de l'œuvre qui montrent l'évolution de son lectorat .....98**

*Les premières éditions, de 1756 jusqu'à la fin du XVIIIe siècle : un succès européen.....98*

*Un livre sous le patronage des plus grands.....106*

*Les éditions du XIXe siècle : une réactualisation de l'œuvre.....111*

*Les éditions les plus contemporaines : éclatement des contes au sein des recueils, primat de La Belle et la Bête.....127*

**Lecture par l'image : appropriation de l'œuvre par les illustrateurs .....133**

*Importance de l'image dans les ouvrages destinés à la jeunesse.....133*

*Comment illustrer les Dialogues ?.....141*

*Étude des différentes représentations de la Bête dans La Belle et la Bête....146*

**CONCLUSION.....153**

**SOURCES.....157**

**BIBLIOGRAPHIE.....159**

**ANNEXES.....165**



Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

# *Sigles et abréviations*

BNF : Bibliothèque Nationale de France

BML : Bibliothèque Municipale de Lyon

BDL : Bibliothèque Diderot Lyon


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

# INTRODUCTION

Marie Reynaud-Beuverie, dans sa biographie sur Jeanne-Marie Leprince de Beaumont, qualifie l'écrivaine comme étant la « grand-mère de toute l'Europe »[1]. Ce surnom est particulièrement bien adapté à une des auteures les plus lues de son temps, dont près de 70 volumes sont traduits à travers toute l'Europe, aussi bien en anglais qu'en néerlandais, en russe qu'en espagnol, mais aussi en italien, en suédois, en danois, en grec... Les contes et les conseils de cette préceptrice ont traversé les frontières mais aussi les siècles, cristallisant l'image de Madame Leprince de Beaumont dans les traits d'une grand-mère sage et bienveillante ; intemporelle, toujours d'actualité, mais aussi obsolète et passéiste. En effet, dans toute l'œuvre de la gouvernante, on retrouve toujours la même portée morale, le même primat religieux, les mêmes préoccupations pédagogiques qui viennent s'adresser aux laissées-pour-compte de l'éducation : les jeunes filles de l'Ancien Régime. Ces mêmes enseignements se déclinent sous sa plume dans de nombreuses formes, aussi bien à travers ses correspondances que dans ses journaux, ou encore par ses écrits destinés à la jeunesse telle que son œuvre la plus célèbre, *Le Magasin des enfants*[2]. Publié pour la première fois à Londres en 1756, alors que la gouvernante y exerce sa profession auprès des petites filles de la plus haute aristocratie britannique, cet ouvrage singulier est immédiatement un succès de librairie. Pourtant il ne ressemble à aucun autre ouvrage antérieur : sa forme hybride le rend indéfinissable, proposant à la fois des dialogues, des contes moraux ou encore des abrégés de l'Histoire Sainte ; mais surtout son adresse directe et explicite au lectorat enfantin est inédite[3]. Ce succès, que le nombre de rééditions de la fin du XVIII^e^ siècle et tout au long du XIX^e^ siècle ne peut que confirmer, s'explique par le fait que *Le Magasin* répond à une demande bien précise qui pour l'instant n'avait jamais été satisfaite aussi pleinement : constituer une bibliothèque exclusivement réservée aux enfants.

Ainsi, on peut considérer *Le Magasin des enfants* comme une œuvre pionnière de la littérature pour la jeunesse. Mais qu'est-ce qui définit ce genre

[1]Marie Reynaud-Beuverie, *Madame Leprince de Beaumont, vie et œuvre d'une éducatrice,* Paris, Publibook, 2002, p. 9.

[2]Le titre complet est : *Magasin des enfants, ou Dialogue d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction, dans lesquels on fait penser, parler, agir les jeunes gens suivant le génie, le tempérament et les inclinaisons d'un chacun... on y donne un abrégé de l'histoire sacrée, de la fable, de la géographie, etc., le tout rempli de réflexions utiles et de contes moraux*.

[3]Berquin, qui publie *L'ami des enfants* en 1782 ou encore *L'ami des adolescentes* en 1784 est tout aussi novateur.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

littéraire ? Alison Lurie pose la question : « Qu'est-ce qui, outre l'intention de l'auteur, fait d'un récit donné un livre pour enfants ? »[4] Ce genre, qui semble se définir par son lectorat par son appellation même, ne comporte pas de normes préétablies: la liberté de création est illimitée. Pourtant, de manière instinctive, on identifie facilement un ouvrage destiné à la jeunesse : des images attractives et colorées, des animaux mis en scène dans des situations burlesques, un vocabulaire adapté au lectorat qui se reconnaît tout aussi aisément. L'appellation de « littérature pour la jeunesse » sous-entend également qu'il n'y a qu'une seule jeunesse ; or les ouvrages sont de plus en plus spécialisés par tranches d'âge, allant jusqu'à la littérature adolescente, dont la frontière avec le lectorat adulte est parfois floue[5]. Là encore, Madame Leprince de Beaumont est une pionnière : son *Magasin des enfants*, qui adapte son vocabulaire à des enfants de 7 à 12 ans, est suivi d'un *Magasin pour les adolescentes* en 1760, puis des *Instructions pour les jeunes dames qui entrent dans le monde et se marient* en 1764. Si *Le Magasin des enfants* initie la littérature de jeunesse à la fin du XVIII^e^ siècle, on peut considérer que cette naissance est bien tardive. Pourtant, l'histoire de *Blanche-Neige*, de *Cendrillon* ou encore de *La Belle et la Bête*, dont la réécriture dans *Le Magasin* est toujours célèbre, semblent si anciennes qu'on ne saurait les dater ou les localiser. Ces contes puisent leurs origines des traditions orales du folklore local qui ne se fixe sous la forme écrite qu'à la fin du XVII^e^ siècle. Cette émergence récente résulte, selon Jean-Paul Gourevitch, de la conjugaison heureuse de « l'éducation », du « livre » et de « l'image »[6]. Mais cette littérature émerge surtout en même temps que le sentiment de l'enfance qui, de façon toute aussi tardive, reconnaît l'enfance et peut ainsi la conceptualiser en tant que lectorat. Philippe Ariès[7] montre qu'avant ce tournant au XVII^e^, l'enfant était considéré au mieux de manière superficielle, au pire de manière hostile. Jusqu'à Érasme[8], on perçoit l'enfant comme un être en devenir inférieur, irrationnel, qu'il faut corriger. La mortalité infantile est extrêmement élevée, aussi on s'y attache peu, et on se préoccupe encore moins de ses lectures. De ce fait, l'enfance ne dure pas : passé 7 ans, l'âge de raison, il est

[4]Alison Lurie, *Ne le dites pas aux grands. Essai sur la littérature enfantine [Don't Tell the Grown-Ups : Subversive Children's Litterature],* 1990, traduit de l'anglais par Monique Chassagnol, Paris, Rivages, 1999, p. 11.

[5]Les succès des années 2000 d'*Harry Potter* ou encore de *Twilight* n'exclut pas un important lectorat adulte.

[6]Jean-Paul Gourevitch, « Petite anthologie », *Centre de recherche de l'information sur la littérature pour la jeunesse,* n°54, 1995, p. 4.

[7]Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime,* Paris, Éditions du Seuil, 1974.

[8]Il dit de l'enfant qu'il n'est pas « autre chose qu'une masse de chair non dégrossie. » Érasme, *Éloge de la folie et autres œuvres*, traduit du latin par Jean-Claude Margolin, Paris, Laffont, 1992, p. 489.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

soumis à des tâches qui laissent peu de temps à la lecture : travail dans les champs pour un enfant de paysans, travail d'artisans dans les milieux urbains. Les petites filles sont très jeunes chargées du foyer, du ménage et de l'éducation de leurs frères et sœurs plus jeunes. Dans les milieux plus aisés, l'enfant avait plus le loisir de lire, on lui proposait alors *L'Iliade, L'Odyssée* ou *Les Métamorphoses*. L'univers antique était associé à l'enfance, mais il ne lui était pas exclusif. Charles Perrault marque un premier tournant avec *Les Contes de ma mère l'Oye* en 1697, tout comme Jean de La Fontaine avec ses *Fables* en 1668. Les contes sont fixés pour la première fois, mais les enfants ne sont pas la cible première. Les contes et les fables sont lus dans des salons mondains où l'on s'amuse de cette inspiration populaire tout en méditant sur leur dimension morale. La naissance véritable de la littérature pour les enfants est plus tardive : en 1699, Fénelon publie *Les aventures de Télémaque* à destination du Dauphin de France. Pour la première fois, l'ouvrage s'adresse explicitement à un enfant, mais pas à n'importe quel enfant. Le succès populaire de l'ouvrage est un succès indépendant de la volonté de son auteur : c'est un copiste malhonnête qui le diffuse à une plus large échelle. Au XVIII^e^ siècle, cette veine éducative se poursuit : le siècle des Lumières, qu'on pourrait aussi appeler le siècle pédagogique, est baigné par l'influence du philosophe anglais John Locke. Madame Leprince de Beaumont est une héritière directe de son *Traité de l'éducation* (1693) dans lequel l'enfant n'apparaît plus comme un être vil et sans intérêt, mais comme un être pur qui doit être façonné, comme une page vierge ou un morceau de cire molle. L'élément plaisant est crucial : l'enfant doit être élevé, plutôt que dressé, grâce à une littérature attrayante qui éveille sa curiosité insatiable. Madame Leprince de Beaumont va alors appliquer la théorie lockéenne dans ses *Magasins*.

Le livre pour enfant, en tant qu'objet, devient également une curiosité de librairie. La première librairie à commercialiser de tels ouvrages est celle de John Newberry, à Londres, tout près de la cathédrale Saint-Paul. Avec sa collection *The Juvenile Library*, il propose des histoires, des poésies, des contes et des jeux qui appliquent les idées de Locke. Ce succès va s'importer Outre-Manche grâce à Madame Leprince de Beaumont qui, suite à sa publication du *Magasin des enfants* chez un concurrent de J. Newberry, John Nourse, quitte l'Angleterre pour regagner la France. L'ouvrage sera aussi bien un succès de librairie en Angleterre qu'en France, avant de s'exporter à travers l'Europe toute entière. Jean-Yves Mollier, dans *Une autre histoire de l'édition française*[9], considère Madame Leprince de Beaumont non seulement comme la fondatrice d'un genre littéraire mais aussi d'un genre éditorial. A la veille de la Révolution Française,

[9]Jean-Yves Mollier, *Une autre histoire de l'édition*, Paris, La fabrique éditions, 2015, p. 78.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

les publications n'ont jamais été aussi nombreuses et le système de censure sévit de plus en plus alors que les ouvrages subversifs se multiplient dans ce contexte d'ébullition intellectuelle. Si l'ouvrage échappe à la censure grâce à un contenu consensuel, l'auteure ne peut malgré tout vivre de sa plume et doit, comme beaucoup d'autres, faire appel à un mécénat étranger qu'elle trouvera à la cour de Saint-Pétersbourg. Il n'y avait alors pas d'éditeur au sens contemporain du terme. Mais après la Révolution Française et l'abolition de la censure, alors que Madame Leprince de Beaumont est décédée, son œuvre continue à vivre une expérience éditoriale nouvelle. Tout au long du XIX^e^ siècle, des éditions spécialisées dans la littérature pour les enfants puisent dans la richesse de ce texte tout en le modernisant en modifiant le vocabulaire et certaines données scientifiques dépassées, mais aussi en le rendant plus ludique, par l'ajout des contes et des illustrations. Ainsi la manière de lire le *Magasin* évolue sensiblement. Madame Leprince de Beaumont le rédige en 1755 avec la volonté de donner à ses nobles élèves anglaises un texte pédagogique adapté à leurs jeunes années et à leur niveau d'anglais. Mais son ambition va plus loin : elle espère que cet ouvrage sera aussi bien utile, par ses bons conseils, aux enfants de toute nationalité et de toute condition sociale, mais aussi à leurs parents et aux éducatrices qui, lisant par-dessus leurs épaules, pourront retirer des enseignements pédagogiques de la sage gouvernante qui anime le dialogue, Mlle Bonne. Elle souhaite également que son ouvrage ne tombe pas dans l'oubli et se transmette de génération en génération, aussi elle invite dans son Avertissement à le corriger et à y ajouter une suite, car la fin ouverte propose une continuité de cette leçon, à la manière d'une chronique au Moyen-Âge. Pour ce qui est de la question du genre, nous ne pouvons soumettre que des hypothèses. L'auteure s'adresse explicitement à des petites filles, aux mères de famille et aux gouvernantes. Elle désire apporter une connaissance solide à ses lectrices, qu'il s'agisse des sciences, de l'histoire ou de la théologie, majoritairement réservée à leurs frères ; mais aussi prodiguer son expérience pédagogique aux mères de famille qui, bourgeoises ou nobles, donnent souvent un exemple de frivolité à leurs filles par leur mode de vie. La Révolution française n'apportera guère d'amélioration pour l'accès des jeunes filles à une éducation sérieuse et, tout au long du XIX^e^ siècle, cet engagement que l'on pourrait considérer comme féministe a posteriori est toujours d'actualité. On relève par


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

ailleurs, dans les ouvrages anciens conservés, de nombreux ex-libris de signatures féminines. Si nous ne pouvons affirmer avec assurance que l'ouvrage était exclusivement réservé aux petites filles, il n'en demeure pas moins que cette volonté de les instruire est à l'origine de la forme que prend la littérature pour enfants : une pédagogie qui prône l'instruction par le divertissement, un ton léger et plein de bons sentiments, un univers peuplé de princesses et de princes charmants. Tout semble indiquer que cette vulgarisation des connaissances adressée aux filles se substituera ensuite à une vulgarisation pour les enfants de manière plus générale.

On relève donc que l'incroyable malléabilité du *Magasin* lui assure un succès transnational et transgénérationnel. Aujourd'hui pourtant, le nom de l'œuvre et de son auteure se sont effacés derrière le succès de *La Belle et la Bête*, conte mythique adapté de nombreuses fois et porté au grand public par des albums, des bandes-dessinées, des mangas, et les célèbres adaptations cinématographiques de Jean Cocteau ou encore de Walt Disney. Si le texte n'est plus lu dans son intégralité, on peut le considérer pour son impact historique dans le monde de l'édition. Pour autant, nous verrons que sa patrimonialisation ne va pas de soi, de par son statut de livre pour enfants qui pose de nombreux problèmes aux conservateurs. Si la naissance du genre s'est faite tardivement, sa valeur et sa reconnaissance en tant qu'objet patrimonial ne s'est faite que depuis les années 1990. Les bibliophiles mettent en avant dans leur processus de patrimonialisation les livres anciens, rares et précieux. Or le genre du livre pour enfants ne répond pas à ces critères : il n'est pas tardif, il connaît une très large diffusion populaire, et les enfants n'hésitent pas à laisser les traces de leurs lectures (pages arrachées, gribouillis, coloriages...) Mais ce dernier point en particulier rend sa conservation d'autant plus essentielle, au-delà de son apport historique et culturel : la fragilité de ces livres, et leur dimension aussi éphémère qu'éparse, les rendent d'autant plus précieux et appellent à un important travail de conservation. Loin de figer ces livres dans la notion de patrimoine, les livres pour enfants représentent un objet patrimonial singulier qui appelle à une constante remise en question. Ainsi, nous allons étudier ce processus de patrimonialisation, qui passe aussi bien par la reconnaissance culturelle (succès constant de l'œuvre et mutation des lectures, des lectorats et des publications) que par sa conservation et sa mise en valeur.

A travers l'exemple du *Magasin des enfants* de Madame Leprince de Beaumont, publié pour la première fois en 1756, la question suivante se pose : comment évoluent l'écriture, la reconnaissance, la publication éditoriale et la considération comme objet


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

patrimonial de la littérature pour la jeunesse ? Dans un premier temps, il s'agira d'étudier l'écriture du *Magasin des enfants* et, plus largement, de l'œuvre de Madame Leprince de Beaumont, afin de comprendre les aspects novateurs qui donneront l'impulsion à tout un pan de la littérature adressée à la jeunesse. Pour la première fois, un ouvrage s'adresse à des jeunes filles de la manière la plus simple qui soit pour leur apporter des connaissances plus élevées et à leur portée. La forme hybride du *Magasin* répond alors à sa portée sociale. Puis, dans un second temps, il s'agira de comprendre l'évolution de la lecture et du lectorat de l'œuvre, qui ne s'adresse pas seulement aux enfants mais aussi à leurs parents, et qui évolue au fil des siècles et du travail de publication. Qu'il s'agisse de choix éditoriaux ou d'illustrations, le texte est remanié et réadapté aux nouvelles générations. Pour autant, comment ne pas dénaturer cette œuvre et son intention première ? La patrimonialisation intervient alors de manière essentielle, puisqu'elle rétablit l'œuvre dans son contexte historique. Mais alors le texte est figé et n'est plus lu par les enfants de nos jours : le livre pour les enfants peut-il survivre sans lecteurs ? Du moins il le fait de manière inconsciente, à travers l'incroyable postérité des contes du *Magasin* et de *La Belle et la Bête*. L'enjeu de ce mémoire repose donc dans l'analyse complexe de la transmission d'une littérature qui tarde à acquérir ses lettres de noblesse de par son aspect éphémère, populaire et prosaïque.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

# MADAME LEPRINCE DE BEAUMONT, UNE PRÉCEPTRICE QUI S'ADRESSE À SES JEUNES ÉLÈVES À TRAVERS *LE MAGASIN DES ENFANTS*

## VIE ET ŒUVRE D'UNE ÉCRIVAINE DÉVOUÉE POUR L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES

Il s'agira ici de présenter des éléments biographiques de l'auteure qui viennent rendre compte de la tension majeure qui réside dans sa vie et dans sa production écrite, à savoir une place prépondérante de la tradition tout en s'inscrivant dans une modernité pédagogique inédite, afin de comprendre le contexte d'écriture dans lequel se situe son œuvre la plus célèbre: *Le Magasin des Enfants.*

Cependant, il convient de signaler que cette biographie, en plus d'être sélective, repose sur des sources s'avouant elles-mêmes incomplètes. Les mariages de Madame Leprince de Beaumont demeurent un grand mystère[10], ainsi que la naissance de sa fille « Betsy », allant jusqu'à l'identité même de cette dernière. De plus, l'auteure n'ayant pas laissé de mémoires, on ne peut s'appuyer que sur une correspondance partielle et récemment dévoilée aux chercheurs[11] et sur les figures de gouvernantes de ses œuvres qui prennent bien les traits biographiques de Jeanne Marie Leprince de Beaumont, sans jamais sortir véritablement du domaine des suppositions.

### Jeunesse et formation

#### *Naissance à Rouen*

Jeanne Marie Leprince de Beaumont est née Marie-Barbe Leprince, tenant son deuxième prénom de sa mère Barbe Plantart et son nom de son père, Nicolas Leprince, le 26 avril 1711 à Rouen. L'enfant est baptisée à l'église de Notre-Dame de la Ronde, sa paroisse natale, aux côtés de son parrain Robert Leprince et de sa marraine Nicole Dumay, respectivement son grand-père paternel et sa grand-mère

[10] D'après les actes des archives de Lunéville, découvertes par G. Antigas-Menant dans « Les Lumières de Marie Leprince de Beaumont: nouvelles données biographiques », Dix-huitième Siècle, 36, 2004, p. 291-301, le mariage avec un certain Claude-Antoine Malter serait déclaré nul car le document indique que le père de Madame Leprince est décédé, ce qui n'est pas le cas. Autre mariage mystérieux: un certain marquis (ou duc) Grimard de Beaumont, Antoine ou Thomas (on trouve parfois aussi l'initiale « J »), puis annulation du mariage interrompue pour des raisons financières (Geneviève Artigas-Menant révèle la présence d'un A.Beaumont signataire d'un contrat de Leprince de Beaumont avec le libraire Nourse à Londres en 1752). Puis enfin, la question du mariage véritable avec Thomas Pichon, dit Tyrrell.

[11] Jean-Marie Robain, *Madame Leprince de Beaumont intime,* Slatkine Erudition, 2004, p. 9, l'auteur révèle que les archives étaient jusqu'à présent restreintes au cadre privé.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

maternelle, comme le veut la tradition. Du côté paternel, la jeune Marie-Barbe vient d'une famille de menuisiers, doreurs et sculpteurs. Les Leprince ont un nom important dans la Normandie du XVII et XVIII$^{e}$ siècles, ornant et décorant différentes églises normandes au cours de ces deux siècles[12]. Jean-Baptiste Nicolas Leprince, de Notre-Dame de la Ronde, est donc issu d'un milieu d'artisans bourgeois, où s'allie en plus d'une certaine aisance matérielle et financière, une renommée par son nom, du moins régionale. Il se marie avec Barbe Plantart, de la paroisse Saint Laurent, le 29 octobre 1709. Marie-Barbe reçoit une éducation tendre et rigoureuse, aux côtés de sa jeune sœur, Catherine Aimée Rose, de ses gouvernantes superstitieuses, et surtout de sa mère, fine pédagogue, alphabétisée et venant d'un milieu social assez aisé. L'éducation religieuse rythmait les journées des deux jeunes filles. En parallèle, les histoires de ses gouvernantes la berçaient de croyances farfelues qui développèrent justement un sens critique, et peut-être une vocation future de réécriture morale des fables et des contes. Ainsi elle se remémore: « A six ans, je savais plus de cinquante histoires de revenants. Le sort avait rassemblé pour moi les plus sottes des servantes. »[13]

Mais le décès de sa mère, alors que celle qui se fait déjà appeler Jeanne en hommage à son idole, Jeanne d'Arc, n'est âgée que de 11 ans, vient bouleverser cette enfance heureuse. A ce triste événement s'ajoute un climat financier difficile pour les Leprince, endettés. On imagine que cette situation fut particulièrement difficile pour une jeune enfant de son âge, mais, déjà, son caractère positif prit le dessus:

> « Je me souviens d'une pensée qui me frappa à la mort de ma mère. Je n'avais que onze ans, et pourtant la bonne éducation que j'avais reçue me suggéra des pensées très justes. Tout le monde la plaignit, excepté moi: nous touchions au moment d'une grande pauvreté et je soutins toujours que la mort de ma mère était un événement heureux pour elle, puisqu'il l'arrachait à la douleur que lui aurait causé la disparition de ses enfants et l'impossibilité de les établir selon leur état. »[14]

[12] Pour en citer quelques uns: Angrand Leprince, le plus grand peintre verrier du XVI ème, Claude Leprince, maître-scupteur-doreur de la chapelle du château de Versailles.

[13]Madame Leprince de Beaumont, *Mémoires de Mme Batteville*, à Leyde, chez P. H. Jacqueau, 1766.

[14]Madame Leprince de Beaumont: *Magasin des Jeunes Dames,* vol.1, Paris, Billois, 1811.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

C'est donc plein d'un aplomb surprenant pour son jeune âge que Marie[15] prend sa jeune sœur par la main et l'amène au couvent d'Ernemont, où elles demeureront entre 1725 et 1735, profitant du soutien de Mme du Plessis[16] et Mme d'Ambré[17] qui se trouve à la direction d'une congrégation de religieuses formant les maîtresses d'école. Allégeant ainsi à son père sa propre garde et celle de sa plus jeune sœur, les deux enfants se rendent dans la congrégation enseignante la plus importante pour les jeunes filles dans le diocèse de Rouen.

***Ernemont***

La congrégation d'Ernemont est la première formation de Marie en tant que préceptrice. Cette congrégation a un rôle majeur pour l'éducation des jeunes filles les plus modestes du diocèse, faisant nettement reculer l'illettrisme du lieu et de cette tranche de la population. C'est dans un acte de charité que s'inscrit cette éducation bénévole, où celles qui sont injustement surnommées les « sœurs capotes » à cause de leurs tenues, ouvrent une centaine d'écoles dans la région avant 1789. La première de ces écoles à voir le jour est le Sacré-Coeur de Jésus d'Ernemont, fondé en 1690. Les sœurs Leprince prononcent leurs vœux, qui ne les engagent pas de manière définitive, pouvant être affranchies par simple demande auprès de l'évêque, et ayant même la possibilité de se marier. L'instruction est également extrêmement ouverte aux milieux sociaux, permettant une mixité rare entre ses femmes – mixité que l'on ne retrouve pas même dans les petites classes de ce temps. Le but principal est donc d'instruire ces jeunes filles pauvres, sans éducation préalable, par les lumières de la foi chrétienne, en leur apprenant à lire, à écrire, à compter. C'est très certainement de cette première expérience que la jeune Marie tient ses principes pédagogiques qu'elle maintiendra toute sa vie et dans tous ses écrits, bien que sa méthode évolue au fil du temps. La future préceptrice y apprend la patience, par le refus de la violence physique qui figure dans le règlement, et développe une pédagogie à la fois empreinte de psychologie enfantine et de pragmatisme. Un épisode le reflète tout particulièrement: alors que Marie vient de gifler une élève qui lui tenait tête, elle se soumet alors au règlement:

> « J'ai donc dû, à genoux, demander pardon à mes filles de ce moment d'impatience. Or c'est une école gratuite, où l'on instruit que des enfants grossiers,

[15] Entre Jeanne et Marie, la préceptrice semble surtout se faire appeler Marie, si on s'appuie sur ses signatures.

[16] Madame du Plessis Puchot est une amie des Leprince. Femme pieuse et vertueuse, elle fût d'un grand secours pour les jeunes filles suite à la mort de leur mère. Elle influença la jeune Marie et sa sœur, en pleine adolescence, à s'établir dans le couvent d'Ernemont.

[17] A ses côtés pour la direction de la congrégation se trouvent l'archevêque de Rouen, Claude d'Aubigny, ainsi que le chanoine Blein, enseignant chargé de la formation des futures maîtresses d'écoles.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

et cependant mes écolières de ce moment étaient dans un morne silence. Elle s'efforçaient par leurs caresses et leur docilité de me dédommager de la peine qu'elles croyaient que j'avais soufferte. Les plus rebelles s'offraient à faire tout ce que j'exigeai »[18].

Ainsi, en se positionnant d'égale à égale avec ses élèves, elle acquière une autorité naturelle et légitime. Très tôt, elle apprend de ses erreurs et des missions plus élevées lui sont confiées. Elle s'y révèle très talentueuse. Marie développe ses principes moraux, particulièrement auprès des jeunes filles, avec l'idée selon laquelle tout se complique pour elles à l'adolescence et à l'entrée dans le monde, comme peut nous le révéler une figure littéraire telle que Cécile Volanges dans *Les Liaisons Dangereuses*[19]. Il est à noter que l'adolescence est un terme qui n'existe pas réellement dans l'Ancien Régime, où l'on passe de l'enfance à l'âge adulte, par le mariage pour les jeunes filles, sans transition. Philippe Ariès le développe dans son Histoire sur l'enfance dans l'Ancien Régime[20], où le terme « adolescent » apparaît peu, bien qu'on puisse noter à partir du XVII^e^ siècle, dans les milieux bourgeois, une distinction entre « petits enfants » et « enfants », apportant tout de même une certaine nuance. Ces préoccupations se retrouveront dans le *Magasin des Adolescentes*[21], suite du *Magasin des Enfants*, qui abordait déjà ce sujet en préparant les jeunes filles à la maturité, et plus particulièrement au mariage.

Pour des raisons mystérieuses, et avec énormément de peine, Jeanne Marie Leprince quitte la congrégation avec sa sœur.

« J"ai vécu pendant dix ans avec des saints, dans une communauté fervente; il y a même eu des intervalles où j'ai fait mes efforts pour me donner entièrement à Dieu. Un chaîne d'infidélités me firent devenir infidèle à ma vocation. Je déchirai le cœur de mes supérieurs pour une fuite scandaleuse. »[22]

---

[18]Madame Leprince de Beaumont, *Lettres diverses,* Nancy, H. Thomas, 1750.

[19]Choderlos de Laclos, *Les Liaisons Dangereuses,* Paris, Gallimard, 2001. Cécile Volanges est une jeune fille naïve qui sort d'un couvent de religieuses dans lequel elle n'a rien appris des réalités cruelles de son monde, et où elle n'a pas été préparée à un mariage forcé ou à l'emprise des libertins.

[20] Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime,* Paris, Éditions du Seuil, 1974, p. 43.

[21]Jeanne Marie Leprince de Beaumont, *Le Magasin des adolescentes, ou Dialogue entre une sage gouvernante et plusieurs de ses élèves, de la première distinction,* Londres, 1776.

[22]*Revue d'Histoire Littéraire de la France* 13, 1906, p. 346.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Après un court passage chez son père, qui vit désormais avec sa nouvelle femme, Anne Gautier, et ses beaux frères[23] à Metz, elle est recommandée par Mme d'Ambré à la très prestigieuse cour de Lunéville pour s'y établir comme préceptrice.

### *Lunéville*

Pleine d'ambition, Marie se rapproche de la cour de Lunéville, avec l'appui de Mme d'Ambré et son expérience d'Ernemont. Le duc de Lorraine, Lépold Ier, neveu de Louis XIV par son mariage avec la princesse Elisabeth Charlotte d'Orléans, fût le fondateur de ce château entre 1703 et 1720. Aimé de tous, il régnait sur ses sujets dans une harmonie parfaite et insufflait sur sa cour une ambiance familière, amicale et propice à la création et au développement des arts. A sa mort en 1729, la duchesse devint Régente, et sous son règne nouveau, la cour conserva cette même convivialité. Marie se retrouve alors face à la nièce de Louis XIV afin de proposer ses services auprès de sa fille aînée, la jeune princesse Elisabeth-Thérèse, âgée de 14 ans. Ce premier contact avec ce milieu princier annonce la destinée de Marie, préceptrice des jeunes filles les plus aristocratiques de son temps. Dans cette ouverture d'esprit qui lui est propre, la Régente accepte de confier sa fille à Marie Leprince, en qui elle sent à juste titre le potentiel pédagogique. Marie est en charge de cette princesse, élève si différente des jeunes filles qu'elle avait jusqu'à présent éduqué. La tâche ne sera pas la même. La princesse sait évidemment déjà lire, écrire, compter ; il ne s'agit plus que de parfaire son éducation et de la guider vers l'âge adulte et son rôle futur dans la famille royale. Voici ce que Marie écrit à son sujet, suite à leur première rencontre: « Nous avons parlé. Son esprit n'a rien de brillant, point de saillies, mais tout y est droit, juste. Elle parle peu et ne dit précisément que ce qu'il faut pour plaire. »[24] N'est-ce pas là justement la manière dont doit se conduire une princesse? Est-il vraiment nécessaire de lui en apprendre davantage? Sûrement ces questions étaient présentes dans l'esprit de Marie, qui se contenta pourtant de donner des cours de danse et de chant, ainsi qu'un accompagnement à la chapelle ou aux spectacles. Cette vie mondaine, présente dans la cour pour les jeunes filles de l'enfance jusqu'à l'âge adulte, sans distinction nette, où la musique avait une place centrale, n'est pas spécifique à la cour de Lunéville et correspond bien à la vie féminine et enfantine de ce siècle.[25]

[23]L'un d'entre eux est François Simon Leprince, qui sera plus tard célébré comme peintre du roi et pour ses peintures du palais de Saint-Pétersbourg.

[24]Madame Leprince de Beaumont, *Mémoires de Mme Batteville*, à Leyde, chez P. H. Jacqueau, 1766.

[25]Voir à ce propos le journal du médecin Heroard, médecin du futur Louis XIII, qui nous rapporte en détail l'enfance du futur monarque, ses jeux, ses occupations, qui sont bien celles de tout enfant de la cour dans l'Ancien Régime. Dans « Petite contribution à l'histoire des jeux », Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime,* Paris, Éditions du Seuil, 1974, chap 4, p. 90-140.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Mais ce charmant tableau n'était pas fait pour durer. Des raisons supérieures et politiques vinrent mettre un terme au lien qui unissait la préceptrice à la jeune princesse. Le 15 février 1737, Louis XV attribue le Duché de Lorraine au roi de Pologne, Stanislas Leczinski. Les princesses sont alors chassées de Lunéville, et Elisabeth-Thérèse promise au roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel III. Lorsque l'ancienne Régente et ses filles quittèrent la cour, ce fut un déchirement aussi bien pour les habitants de Lunéville que pour Marie Leprince. Elle ne perdit cependant pas sa place dans la nouvelle cour de Stanislas.

Si le nouveau duc n'avait pas la réalité du pouvoir[26], il se voulait bon souverain, et avait bien remarqué le déchirement de la population lors du départ des princesses. Afin de se construire une bonne image malgré les résistances des Lorrains, il garda à ses côtés les anciens membres qui participaient à la cour. Ainsi Marie Leprince conserva une place au sein de cette cour qui avait su se montrer si accueillante. On ne sait pas précisément ce qu'elle y fit, mais elle y demeura cinq ans, donnant probablement quelques leçons de musique sous la protection ducale[27]. Elle eut le temps de publier ses premiers écrits, ainsi que de se marier avec un mystérieux de Beaumont.

### *Premier mariage et premiers écrits*

A trente-deux ans, cette femme au parcours atypique n'était toujours pas mariée. Elle rencontre Antoine Grimard de Beaumont qu'elle épouse en 1743. On ne connaît pas les raisons de ce mariage, mais peut-être s'agissait-il d'un « mariage de raison » à cause de son âge avancé et de besoins financiers. Celle qui vivait pour éduquer les enfants des autres, futures mariées, et qui s'assumait financièrement seule, devait envisager par le mariage une situation plus durable et plus traditionnelle en fondant son propre foyer.[28] Toutes ces raisons expliquent peut-être le caractère précipité de ce mariage, passage de la vie pourtant si important dans la conception chrétienne qu'enseignait sans cesse la préceptrice à ses élèves. Et ce point est essentiel à relever dans la vie de Marie Leprince de

[26]Monsieur de La Galaizière, nommé par Louis XV comme surintendant de Lorraine, avait la réalité d'un pouvoir quasi-absolu. Stanislas n'en avait que le titre.

[27]L'épître dédicatoire du *Triomphe de la Vérité ou Mémoires de Monsieur de la Vilette,* son premier écrit en 1748, (Nancy, H. Thomas) en témoigne: « Sire, acceptez cet hommage que vous présente ma reconnaissance. Honorée de vos bontés, j'en conserverai toute ma vie un respectueux souvenir.. »

[28]De plus, la future Madame de Beaumont sent peut-être le changement politique qui va survenir en Lorraine. Les Autrichiens, soutenus par une grande parti des Lorrains, menaçaient d'attaquer le duché pour y rétablir l'ancienne dynastie.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Beaumont: ses leçons ne s'appliquent pas toujours à sa propre vie, non sans en ressentir de la culpabilité. Le père ne fut pas convié au mariage, et sûrement pas même prévenu, et il fut marqué mort dans l'acte de célébration. Ce mariage non consenti et non conventionnel lassa rapidement la jeune mariée qui s'aperçut des travers de son époux. Mené par son addiction au jeu, il vivait une vie décousue et endettée. Le train de vie de la vertueuse Madame de Beaumont changea radicalement, et elle se mit à :

> « se coucher quand le soleil se lève, se lever quand il se couche; passer six heures à table pour satisfaire aux besoins d'une demi-heure; se clouer sur un tapis vert pour déranger en une nuit les affaires d'une année; y éprouver la crainte ou l'espérance, la joie ou le désespoir; soutenir une conversation de trois heures où l'on emploie un jargon vide de sens... »[29]

Peut-on alors parler véritablement de divorce? Cette pratique n'existait pas dans l'Ancien Régime. Mais ne supportant plus son mariage, Madame de Beaumont voulut jouer sur la nullité de celui-ci pour les différentes raisons évoquées plus haut.[30]Cependant Marie avait eu de ce mariage une fille, Elisabeth, qui sera peut-être un frein dans ses procédures judiciaires. Elle n'obtint rien de convaincant de la part des avocats qu'elle consulta à Nancy, mais, et cela étant d'autant plus important pour elle, elle put avoir la conscience morale tranquille grâce à un jésuite qui enseignait la théologie à Pont-à-Mousson. « Il m'assura que je pouvais en conscience, poursuivre la dissolution et que je serais très libre après l'arrêt qui ne casserait pas mon mariage, mais qui déclarerait qu'il n'y en avait jamais eu. »[31] Son raisonnement la conduisit donc à ne pas ébruiter l'affaire, qui, en plus d'être une perte de temps et une perte d'argent, serait surtout pou elle une opprobre publique. Cette volonté et cette force d'auto-persuasion sont impressionnantes d'autant plus que cette pratique était impossible à l'époque, allant à l'encontre de l'autorité de l'Église et reconnaissant qu'elle puisse générer des mariages nuls. On peut dès lors pressentir la foi éclairée qui anime Marie Leprince de Beaumont, condamnée à garder ce deuxième nom.

Parallèlement à cet important chamboulement dans la vie de la future écrivaine, celle-ci publia justement ses premiers écrits. Sa première publication est une réponse ouverte au pamphlet de l'Abbé Coyer, *L'Année Merveilleuse,* qu'elle intitule *Lettre en réponse à l'auteur de l'*Année merveilleuse, en 1745. Cet Abbé Coyer, qui fréquentait la

[29]Mme Le Prince de Beaumont: *Lettres de Madame du Montier,* Lyon, P. Bruyset-Ponthus, 1780.

[30]Dans la « Biographie universelle ancienne et moderne » de Michaud, ce dernier indique que le mariage est déclaré nul « pour plusieurs vices de formes qui n'étaient pas les seuls motifs qu'elle eut pour faire rompre une union funeste; mais ce furent les seuls motifs que sa délicatesse lui permit de présenter à ses juges. »

[31]Lettre à Tyrrell.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

cour de Stanislas[32], était connu pour son esprit subversif et polémiste, s'attaquant tout particulièrement à la modernité qui rongeait la société et lui faisait perdre son ordre et ses valeurs. Ainsi, dans *L'Année Merveilleuse,* il dénonce l'efféminement des hommes qui semble être pour lui le mal le plus absolu, percevant la femme comme une pécheresse irrécupérable venue pervertir la gente masculine. Selon lui, cette « année merveilleuse » correspondait à un alignement des planètes qui viendrait sur Terre inverser les sexes. Et cette société qu'il décrit ressemble fort à celle dans laquelle il vie. Ainsi il écrit:

> « Que notre surprise cesse donc en voyant des individus mâles en boucles d'oreilles, faire de la tapisserie, donner audience dans leur lit à midi, caresser leurs dentelles, être furieux pour un magot brisé, tomber en syncope sur un perroquet malade, dérober enfin à l'autre sexe toutes ses grâces. »

Et il y a là pire: du côté des femmes: « On va voir Madame, faire la partie de Madame, dîner avec Madame, Madame est servie, le mari peut s'absenter, c'est un personnage qu'on oublie aisément. » Plus intéressant encore, il ajoute: « [...] elles ont même le sanctuaire des sciences. Est-on étonné de les voir la sphère dans une main, le compas dans l'autre, mesurer ou arranger le monde, de les voir anatomiser l'âme [...] »[33] Ce tableau, qui peut bien évoquer celui de Madame de Pompadour par François Boucher[34], inquiète l'Abbé qui prévient son lecteur: une femme savante est une femme dangereuse. Il n'en fallait pas plus pour Madame de Beaumont avant de riposter. Dans sa réponse, elle commence par le commencement en parlant de la Genèse et de la création de l'homme et de la femme par Dieu. Dieu a commencé par l'homme, puis s'est perfectionné avec la femme. A partir de là elle dénonce la tyrannie masculine:

> « Je n'opposerai que des faits aux mauvais raisonnements qu'ils font sans cesse pour nous prouver que la soumission est notre lot. Sémiramis, Déborah, Judith, Esther […] prouvent que la force, le courage et la prudence ne sont point des qualités étrangères au sexe. »[35]

---

[32]Ce dernier l'accueille suite à la censure d'une de ses œuvres, *Histoire de Sobieski*, condamnée à Paris.

[33]Gabriel-François Coyer, *L'Année Merveilleuse, ,* Paris, 1748.

[34]*La Marquise de Pompadour* par François Boucher (1756) représente la favorite comme une femme des sciences qui détonne des portraits féminin habituels. Livre à la main, plume à ses côtés, rouleaux de parchemin à ses pieds, elle regarde au loin, inspirée, dans la lumière, tandis que sa bibliothèque se reflète derrière elle dans son miroir, ce n'est pas un miroir destiné à la coquetterie puisqu'elle lui tourne le dos. Elle correspond tout à fait au portrait que dépeint l'Abbé Coyer quelques années plus tôt.

[35]Madame Leprince de Beaumont, *Lettre en réponse à l'auteur de l'Année Merveilleuse,* Paris, 1745.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Madame de Beaumont, féministe avant l'heure? Nous en reparlerons plus précisément dans l'analyse du *Magasin des Enfants*, dans lequel on peut déceler un féminisme paradoxal, mais il est remarquable de voir que son premier écrit soit aussi militant. Ainsi la préceptrice des jeunes filles ne cherche pas à maintenir le sexe féminin dans la soumission, mais veut au contraire les affranchir par le savoir. Il est intéressant de noter également que déjà, tous les postulats de départ à l'argumentation de Madame de Beaumont proviennent de la Bible.

Le deuxième volume qu'elle publie en 1748 est le *Triomphe de la Vérité ou Mémoires de Monsieur de la Vilette.* Ce premier roman se pose dans la lignée des moralistes, louant le christianisme qui se doit de revenir au cœur de la société. Elle écrit dans sa préface:

> « J'ai remarqué avec douleur que l'on rendait inutiles les plus heureuses dispositions par le soin que l'on prenait d'empoisonner l'esprit des jeunes personnes. Le Déisme, l'Athéisme même sont, aujourd'hui les opinions à la mode. Elles furent, dans l'origine, un effet et une suite de la dépravation du cœur; elles en sont actuellement le principe. »[36]

En tant qu'éducatrice, elle s'exprime avec une visée purement pédagogique. Elle en vient alors à décrédibiliser son style et son statut, ne se considérant pas comme une écrivaine ; comme on pourra le lire plus tard dans ses *Contes moraux,* en 1773:

> « Encore des ouvrages de Madame de Beaumont, des histoires morales, des lettres! Cette femme ne finira-t-elle donc jamais? […] Encore si son style compensait l'ennuyeux des leçons qu'elle débite, on pourrait les lui passer, mais ce style est maudit. […] Eh! Pourquoi me lisez-vous? Qui vous en prie? »[37]

Ce besoin d'auto-justification peut se lire dans toute son œuvre, comme si elle ne se sentait pas assez légitime à publier tant et tant d'ouvrages, considérant peut-être son statut d'éducatrice inférieur au statut d'écrivain. Et pourtant, comme elle l'affirme, le succès de son œuvre est là, et le lectorat de Madame Leprince de Beaumont est sûrement plus large que celui d'un Voltaire en son temps. Revenons au *Triomphe* qui nous intéresse dans un premier temps, et dans lequel on peut déjà lire en une phrase la révolution pédagogique que Madame Leprince de Beaumont s'apprête à apporter à travers ses écrits, alors qu'elle parle des jeunes filles: « Il faut les amuser si on veut les instruire, ne dire que des choses à leur portée, les amener par degrés et imperceptiblement à des connaissances plus relevées. »[38] Ainsi elle annonce son projet

[36]Madame Leprince de Beaumont, *Triomphe de la Vérité,* Nancy, Henry Thomas, 1748.
[37]Madame Leprince de Beaumont, *Contes Moraux,* Maestricht, 1774.
[38]Madame Leprince de Beaumont, *Triomphe de la Vérité,* Nancy, Henry Thomas, 1748.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

le plus cher, que l'on pourra lire évidemment dans ses *Magasins* et à travers sa correspondance: enseigner par le divertissement, s'adapter à l'âge et au niveau social de l'élève, afin d'améliorer la qualité des connaissances. Ce premier ouvrage est un succès – succès qu'elle souhaite renouveler en publiant sa correspondance avec Madame du Montier[39] qu'elle présente à Stanislas, espérant recevoir de lui des avantages, ce qu'elle n'obtint pourtant jamais pour des raisons inconnues. Peut-être que certaines phrases n'ont pas été bien reçues par le souverain? « La Cour est un étrange pays. Il faut nécessairement y être envié ou méprisé », écrit-elle, ou encore: « Vous allez donc être exposée sur le grand Théâtre de la Cour, vous allez habiter ce pays où règnent la duplicité, la fourberie, la trahison, l'ambition, l'envie, la jalousie... »

Suite à ce premier échec relatif, et le « divorce » avec Monsieur de Beaumont, il est possible que Madame de Beaumont ne se sente désormais plus à sa place à la cour de Lunéville. C'est alors qu'elle prend le cap pour l'Angleterre, avec de nouveaux espoirs et de nouveaux projets qu'elle pourra concrétiser dans ce pays de l'*Enlightment,* où les lumières de la foi se mêlent avec celles de la raison, et où la langue française est à l'honneur dans les cours.

## Départ pour l'Angleterre : une préceptrice pour la plus haute aristocratie anglaise et une écrivaine polyvalente

### *Les débuts à Londres et la rencontre avec Sophie Carteret*

Londres est une terre de promesse pour quiconque désire vivre de sa plume et se faire remarquer au sein de la société. L'exemple de Voltaire, qui y demeure de 1726 à 1728, a pu influencer la romancière dans le choix de sa destination, laissant derrière elle sa place à la cour, sa famille, son ancien mari et surtout sa propre fille, qu'elle place dans un couvent (fait surprenant pour une préceptrice qui invite toujours les mères à demeurer proche de l'éducation de leurs jeunes filles). Lors de son séjour, Voltaire a fait de l'Angleterre le modèle idéal de ce que devait devenir la France, la décrivant comme la terre des philosophes ou la terre de la liberté, où les sciences sont placées au premier rang de la société, comme le symbolise la figure nationale de Newton, et où la monarchie parlementaire est une monarchie éclairée depuis la Déclaration des droits de 1689. Cette longueur

[39]Ouvrage pédagogique sous forme épistolaire. Le bibliographe Quérard, dans *La France littéraire,* dit que ces lettres ne sont pas de Madame Leprince de Beaumont qui n'aurait que retouché le style et terminé le roman.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

d'avance sur le domaine du savoir est attractif pour une préceptrice comme Madame Leprince de Beaumont, consciente qu'elle rencontrera plus d'opportunités dans sa carrière à Londres qu'en demeurant en France. Et en effet, cette entrée dans la société mondaine londonienne s'est rapidement faite grâce à la relation qu'elle entretenait avec la famille Oglthorpe. James Edward Oglethorpe était un militaire, promu général en 1775 et membre du Parlement de 1723 à 1754. Il créa l'État de la Géorgie, terre d'accueil promise aux protestants opprimés d'Allemagne, et améliora également le sort des prisonniers en Angleterre qui était misérable. Cet homme altruiste et sa femme étaient en lien avec Lady Pomphret, ancienne dame d'honneur de la Reine, qui cherchait une personne pour l'éducation de sa petite fille. Naturellement, Lady Oglethorpe présenta son amie à Lady Pomphret. La fille de cette dernière était décédée, laissant son mari John Carteret Lord Grenville avec sa fille, Sophie Carteret, qui s'était retrouvée sous la tutelle de sa grand-mère. Il faut dire que l'ancien Premier Ministre John Carteret n'avait guère de temps à consacrer à sa jeune fille qui venait de perdre sa mère. C'est donc une enfant laissée à de mauvaises gouvernantes, qui, par la flatterie, avaient développé en elle la vanité, que se doit d'éduquer Madame Leprince de Beaumont. Ce n'est pas une mission qui lui fait peur : elle se sent capable de rééduquer n'importe quelle élève grâce à sa pédagogie, sans délaisser pour autant sa vocation d'écrivaine. Peut-on vraiment dire qu'elle fût préceptrice par nécessité, comme le laisse entendre Marie-Fançoise Boyer Vidal dans sa présentation de l'auteure dans *Femmes pédagogues?*[40]Certes, elle avait besoin de ce poste pour gagner sa vie et être indépendante, cependant l'éducation est pour elle une vocation noble et indéniable qui nourrie sa plume grâce à son expérience. Aussi écrit-elle: « Socrate, le plus sage de tous les hommes, regardait l'éducation de la jeunesse comme le seul emploi digne de lui. »[41] Sophie Carteret sera sa plus grande réussite pédagogique. Non seulement elle réussit à faire de la jeune fille une femme vertueuse, mais elle développa également avec elle une grande amitié, dans un rapport maternel, car elle l'appellera toujours l' « enfant de mon cœur ». La préceptrice et son élève ne perdront jamais contact grâce à une riche correspondance, et Sophie Carteret inspirera le personnage principal de son *Magasin des enfants*[42]. Mais elle ne s'arrête pas à cette première réussite. Elle éduque également Louise, la fille de son amie Lady North, puis Charlotte et Mary Hillsborough; toutes filles de Premiers ministres. Elle donne à toutes ses élèves de l'aristocratie anglaise une éducation novatrice, en appliquant son grand principe d'instruction par le divertissement,

[40]Jean Houssaye (dir.), *Femmes pédagogues.* Paris, Éditions Fabert, 2008, p. 173-199.
[41]Mme Leprince de Beaumont, *Œuvres mêlées,* vol. IV, p. 280.
[42]Lady Sensée dans les premières éditions, puis Julia dans les éditions francisées du XIX ème siècle.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

et en établissant entre elles une relation de confiance que l'on ne peut pas obtenir d'un cours classique, sous la forme du dialogue. Les jeunes filles prennent la parole au même titre que la préceptrice qui les corrige ou qui les encourage, ce qui conduit alors à une autonomie de la pensée car l'on se forge son opinion après en avoir discuté avec les autres et écouté les différents avis. Le dialogue a une place essentielle dans l'éducation des jeunes filles de l'aristocratie, qui sont formées à être des hôtesses exemplaires, capables d'entretenir des conversations auprès de leurs convives. Mais Madame Leprince de Beaumont ne se limite pas à la superficialité de ce dialogue, et en fait au contraire un moyen pour justifier et argumenter la pensée afin d'en retenir des enseignements ayant du sens. C'est pour cela que Madame Leprince de Beaumont préconise un enseignement qui se fait en classe de plusieurs élèves, puisque le dialogue gagne alors en pluralité d'opinions et permet la confrontation de la pensée. Ainsi elle écrit dans son *Magasin des enfants: «* Il ne faut croire aucune chose parce qu'on l'a lue ou entendue, mais parce qu'elle est conforme à notre raison. »[43] Et le récit des contes, qui fera la postérité de l'auteure, entre bien dans cette logique didactique. Le conte doit être une porte d'entrée ouvrant sur la littérature pour les jeunes filles qu'elle éduque, leur donnant le goût de l'imaginaire, mais surtout de la morale. Elle développe l'importance de la lecture pour l'éducation dans ses *Lettres diverses et critiques*, qu'elle publie en 1750, où elle écrit:

> « Que d'heures retranchées aux puérilités de la toilette, que de conversations frivoles évitées, quelles dépenses inutiles supprimées! Plus de froideur avec son époux pour ce bijou, cet habit, plus de jalousies ou de médisances contre les femmes plus jolies ou mieux parées. La jeune femme peut, avec un bon livre, attachée à sa maison, se passer du jeu, veiller sur ses enfants et leur inspirer le goût du solide. »[44]

La lecture est la clé de l'éducation et de l'élévation des femmes qui doivent ainsi se détourner des frivolités auxquelles on les cantonne généralement. Le succès de ses cours auprès des petites filles de Premiers ministre lui ouvrent les portes des milieux les plus huppés de Londres. Elle est l'amie de Lady du Boccage, mais aussi avec la grand-mère de son élève, Lady Pomphret, de Lady Montagu... Elle est sans cesse invitée à des réceptions, dans ce milieu de femmes lettrées,

[43]Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des enfants ou dialogues […]*, Paris, F.Esslinger, 1788, Avertissement, p. 12.

[44]Madame Leprince de Beaumont, *Lettres diverses,* Nancy, H. Thomas, 1750.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

toutes plus ou moins écrivaines. Elle s'intègre donc parfaitement dans ce milieu qui fait le succès de ses œuvres, sans jamais perdre son intégrité morale qui charme sa fréquentation. C'est dans ce contexte là qu'elle s'engage, en 1750, dans le projet ambitieux d'édition d'une revue: *Le nouveau Magasin français.*

### *Une place de plus en plus importante dans le monde des lettres*

C'est avec *Le nouveau Magasin français* que le mot de « Magasin » apparaît pour la première fois dans les titres des ouvrages de Madame Leprince de Beaumont. Mais comment comprendre ce terme, qui lui vaudra le surnom de *Magasinière*[45]? Selon le *Dictionnaire critique de la langue française* de Jean-François Féraud (Marseille, Mossy 1787-1788),

> « Magasin se dit au fig. mais seulement dans le style badin ou satirique. *Il y a plus d'esprit, de science, d'érudition dans la génération où il y a plus de librairies, plus d'Académies, plus de cercles de savantes. Or, tous* ces magasins d'esprit *ont doublé, triplé, etc.* Coyer. »

On trouve également une définition similaire dans le *Dictionnaire critique de L'Académie Française* (quatrième édition, 1762):

> « Il signifie aussi un grand amas que l'on fait de diverses choses. *Magasin de vin. Magasin de blé, de poudre, de boulets, &c.* On dit proverbialement d'un homme à qui on voit acheter plusieurs choses de même nature, qu'*On croit qu'il en veut faire magasin. »*

Parler de « magasins d'esprit » donne au mot un sens encyclopédique: le magasin est un véritable monde de la pensée, composé de choses aussi diverses qu'au sens propre du terme. Il est aussi, et tout simplement, la forme archaïque du mot « Magazine » tel que nous l'employons aujourd'hui. Ainsi en faisant *Le nouveau Magasin français,* Madame Leprince de Beaumont a pour ambition de sonder de la manière la plus exhaustive qui soit la pensée française, l'étendue du savoir et de ses avancées scientifiques. Elle est la première femme à se lancer à ses frais dans l'édition d'une revue ; aussi se défend-elle des attaques qu'elle pourrait rencontrer à l'égard de son sexe, dans son besoin permanent de justifier sa place:

> « De quoi vous avisez-vous, étant femme, de faire un *Magasin*? Faites des coiffures, arrangez des pompons, des aigrettes. […] Sachez que j'aimerais mieux

[45]Surnom que lui attribue Voltaire.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

composer un livre, y compris la préface et même, à la rigueur, l'épître dédicatoire que de placer un ruban.[46] »

L'ambition de Madame Leprince de Beaumont est clairement affichée. Le *Nouveau Magasin Français* réunit des auteurs divers, comme le médecin et savant rouennais Claude-Nicolas Le Cat, ami de la famille Leprince; ou Madame de Graffigny, la célèbre auteure des *Lettres péruviennes,* que Madame Leprince de Beaumont avait connu à Lunéville; Monsieur Haller, professeur à Gottingen... On perçoit que parmi ses nombreuses relations, Madame Leprince de Beaumont a entretenu une amitié par la correspondance qui lui permet de publier une revue aussi riche en terme de contenu, faisant appel à des hommes et des femmes de lettres, des scientifiques, des historiens... Évidemment Madame de Beaumont use également de sa plume dans cette revue, avec des écrits tel que « Histoire de Mademoiselle Manon ». La revue connaît un succès fluctuant: lors de sa parution, *Le nouveau Magasin* rencontre un franc succès auprès d'un lectorat féminin, à tel point qu'on le surnomme « Le magasine des Dames »; l'Allemagne, la Hollande, la Suisse se mettent à l'éditer. Mais ce succès premier est éphémère, et Madame de Beaumont ne peut plus continuer de l'éditer à son compte, faute d'argent. La revue reparaît en 1755 grâce à l'aide de la cour de Russie, avec laquelle Madame de Beaumont est entrée en contact par l'intermédiaire de son frère, François Simon Leprince, décorateur à la cour de Saint-Pétersbourg et ami de l'Impératrice Elisabeth Petrowna, protectrice des lettres et des arts de la culture française. Ce rebondissement fait le succès du projet et de la réputation de Madame Leprince de Beaumont qui pourtant, cesse de le faire paraître après 1755. Il n'en demeure pas moins que ce *Magasin* signe la postérité de son œuvre et sa reconnaissance à travers toute l'Europe: « La réputation de Madame de Beaumont s'étendait et désormais nous la verrons faire suivre son nom de ces mots: auteur du *Magasin Français. »*[47]

Parallèlement à cette importante production, Madame Leprince de Beaumont édite d'autres ouvrages, comme *L'Éducation complète à l'usage de la famille royale de la Princesse de Galles*, en 1753, puis, plus surprenant dans sa bibliographie, un roman exotique: *Civan, roi de Bungo* en 1754.

[46]Madame Leprince de Beaumont, *Le Nouveau Magasin Français,* n°1, Londres, janvier-décembre 1750.
[47]Pierre Bagot, *Au Pays virois,*Paris, 1922-1923, p. 58.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

### *La rencontre avec Thomas Tyrrell*

« Un amant vous promettrait de prendre la lune avec les dents, si vous l'exigiez; mais les promesses de ces messieurs sont écrites sur des feuilles d'arbres, gare aux premiers vents »"[48]

Tels sont les préceptes de vie que la gouvernante enseigne à ses jeunes élèves, au seuil de l'âge adulte, et pourtant il semble que cette mise en garde ne se soit pas appliquée pour elle lorsqu'elle rencontra Thomas Tyrrell. Lors de leur rencontre, il avait tout d'un gentilhomme: ils partageaient une cause commune, celle de délivrer un perruquier français arrêté pour vente de dentelle blonde, qui correspondait à un trafic courant pour les perruquiers français face à la concurrence londonienne. Très patriote et grâce à sa relation avec Mr. Oglethorpe qui, rappelons-le, avait œuvré pour améliorer le sort des prisonniers en Angleterre, Madame Leprince de Beaumont fait tout pour le délivrer et rencontre par cette occasion un galant homme, originaire de Normandie, qui s'investit également dans cette cause. Thomas Tyrrell, de son vrai nom Thomas Pichon, est un personnage complexe: séduisant, cultivé mais modeste, connaisseur des codes de la bienséance; il a tout d'un homme vertueux pour charmer Madame Leprince de Beaumont. Pourtant cet homme a un passé qui ferait rougir la préceptrice: il est un libertin notoire, connu pour avoir brisé de nombreux couples[49], espion pour les anglais durant la Guerre de Sept Ans et traître à sa propre patrie.[50]Il cache tout de son passé, s'attribuant un mérite qui n'était pas le sien lors de la guerre, et s'inventant des origines anglaises. Thomas Tyrrell possède un cercle d'amis assez restreint, ne parlant pas anglais et étant suspecté pour son passé scandaleux. Sa relation avec une femme aussi influente et vertueuse que Madame Leprince de Beaumont est une aubaine pour sa réputation. De son côté, la préceptrice a une confiance aveugle en lui et lui porte un amour démesuré. Un tel amour commence à effrayer quelque peu Tyrrell qui continue pourtant à jouer le jeu, proposant une relation plus libre que celle qu'envisage Marie, qui se finirait en mariage. A force d'exigences que nous pouvons voir à travers leur correspondance, elle finit par obtenir de lui une promesse de mariage, et alors elle se livre à une dévotion sans limite pour son amant. Elle lui prête de l'argent, elle cède même à ses avances, renonçant alors à ses principes moraux; celle qui enseigne aux jeunes filles de se préserver avant le mariage. Nous pouvons lire à la fois dans sa

[48]Madame Leprince de Beaumont, *Lettres diverses,* Nancy, H. Thomas, 1750.

[49]Voir les lettres révélées par Jean Marie Robain dans *Madame Leprince de Beaumont Intime,* Genève., Slatkine Éditions, 2004, p. 56-57.

[50]En 1751, Tyrrell débarque à Louisbourg (Canada) comme secrétaire du Comte de Raymond. Mais rapidement Tyrrell le trahit et délivre des informations aux autorités anglaises. Il contribue alors à la victoire anglaise, et arrive en Angleterre en tant que supposé prisonnier de l'Amiral Boscwen pour qui il travaillait en réalité, et reçoit du roi d'Angleterre une pension de 300 livres.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

correspondance sa passion, mais aussi ses remords, car comme de nombreux aspects de sa vie, elle cède facilement à ses désirs:

> « L'état violent où je t'ai vu m'a effrayée; je ne veux plus allumer de feux que je ne sois pas la maîtresse d'éteindre. Le soin de ta santé l'exige. Voilà la vraie raison pour laquelle je t'ai prié de te trouver mardi chez notre amie, nous avons besoin l'un et l'autre d'un tiers. Chez elle, tu peux sans danger lire dans mes yeux l'excès de mon amour. »[51]

Cette prose enflammée nous éloigne de sa prose habituelle, sage et rassurante.

Afin d'assouvir son amour et de se débarrasser de ses remords, Marie doit rapidement se marier. Cependant elle craint la réaction familiale, certains membres de sa famille la croyant encore mariée à Monsieur de Beaumont[52]. Si le mariage eut bien lieu, car une fois de plus, rien ne nous le prouve véritablement, il s'agit d'un nouveau mariage secret et qui ne laissa pas de véritables traces. Il faut dire que Marie était juridiquement toujours mariée, et que Thomas mentait sur son identité, ainsi il fallait mieux pour eux se contenter d'un mariage à la sauvette, qui ne fasse pas trop de bruit, afin de soulager la conscience de la mariée. Suite à ce mariage, elle affirmera à son cercle londonien qu'elle est bien effectivement mariée à Mr. Tyrrell, afin de conserver la réputation que se doit de maintenir une moralisatrice de son rang. C'est alors qu'ils s'installent ensemble dans la banlieue de Londres, où ils trouvent une maison pour un prix dérisoire puisqu'elle serait hantée. Ils occupèrent cette demeure pendant deux années, durant lesquelles les deux amants (mariés?) vécurent quelque peu cachés, du moins en retrait du monde. Se fut lors de ces deux années que Madame de Beaumont rédigea les lignes du *Magasin des Enfants.*

### ***Publication du* Magasin des Enfants *et derniers moments en Angleterre***

En 1756, Madame Leprince de Beaumont publie son livre qui sera son plus grand succès et qui la fera entrer dans la postérité, *Le Magasin des Enfants.* Le titre complet est: *Magasin des enfants ou Dialogue d'une sage gouvernante avec ses élèves, dans lesquels on fait penser, parler, agir les jeunes gens suivant le génie, le tempérament et les inclinaisons de chacun. On y représente les défauts*

[51]Voir les lettres révélées par Jean Marie Robain dans *Madame Leprince de Beaumont Intime,* Genève., Slatkine Éditions, 2004, p. 56-57.

[52]Son frère François Simon lui envoie des lettres de Russie dans lesquelles il charge Marie d'embrasser « Monsieur de Beaumont, son cher époux ».


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

*de leur âge; l'on y montre de quelle manière on peut les corriger; on s'applique autant à leur former le cœur, qu'à leur éclairer l'esprit. On y donne un abrégé de l'Histoire Sacrée, de la Fable, de la Géographie etc... Le tout rempli de réflexions utiles, de Contes moraux pour les amuser agréablement; et écrit d'un style simple et proportionné à la tendresse de leurs années.* Le titre à lui seul annonce parfaitement ce que peut attendre le lecteur en achetant ce livre et, tout particulièrement, les mères de familles ou celles qui se destinent à devenir maîtresses d'école ou préceptrices ; car le livre leur est adressé autant qu'aux enfants, de manière plus implicite. La longueur du titre nous annonce un ouvrage à l'ambition encyclopédique, un véritable livre-monde, où le terme de « Magasin » nous avertit que l'univers peint à travers cet ouvrage sera exhaustif. L'ouvrage est donc exhaustif mais aussi hybride: en plus de s'adresser à plusieurs personnes, il prend différentes formes. Peut-on parler de dialogue, de fiction, de traité pour l'éducation, de manuel scolaire ou de contes moraux? Il regroupe tous ces aspects à la fois, parfois simultanément, afin de délivrer des leçons de la manière la plus ludique et vivante possible. Cet ouvrage est une leçon de pédagogie mais aussi un témoignage historique précieux, car Madame Leprince de Beaumont appuie ses dialogues sur son expérience réelle de préceptrice: nous avons donc accès à ses leçons auprès des jeunes élèves de l'aristocratie, de la manière la plus fidèle qui soit. Il s'agit d'un programme particulièrement ambitieux pour les jeunes filles, promettant de délivrer une connaissance scientifique rigoureuse à laquelle elles n'avaient généralement pas accès, à travers l'Histoire, la Géographie, mais aussi les Sciences qui ne sont pas citées dans le titre mais compris dans cet « etc » qui annonce l'aspect pluridisciplinaire de l'ouvrage. Parlons enfin rapidement du style, car nous reviendrons évidemment dans une partie suivante à une étude plus détaillée de l'ouvrage, qui se dit « *simple et proportionné à la tendresse de leurs années ».* Si de nombreux critiques retiendront de Madame Leprince de Beaumont un style qui laisse parfois à désirer, il semblerait pourtant que ce style, qui peut paraître maladroit et familier, et donc absent, est en réalité une volonté et une prouesse de l'auteure qui, pour la première fois, s'adapte au lectorat qu'elle désire toucher: les enfants. C'est pour cela que ce livre peut être considéré comme le premier livre à destination de la jeunesse. Suivra alors la série des *Magasins* qui s'adaptent à l'âge et la condition sociale de son lectorat: le *Magasin des adolescentes* en 1760, *Instructions pour les jeunes dames qui entrent dans le monde et se marient* en 1764, le *Magasins des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne* en 1768 et le *Mentor moderne* en 1772 à destination des jeunes garçons.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Lorsque Madame Leprince de Beaumont publie son ouvrage, elle est de retour à Londres, désormais installée à Cavendish Square. Elle retrouve avec bonheur ses élèves et en découvre de nouvelles, comme Frances et Elisabeth Windhen d'Egremont. Les deux premiers volumes édités, avec le titre en anglais *The young Misses Magazines,* sont reliés en veau, parus chez le libraire et imprimeur John Nourse[53], « a booksteller to His Majesty », dans le Strand à Londres. L'auteure reçoit un soutien financier de la cour de Russie, grâce, une fois de plus, à son frère de Saint-Pétersbourg. Il est dédié au futur tsar, Paul Petrovitch, qui se régale de cette lecture. L'œuvre est un succès européen sans précédent pour l'auteure, sur lequel nous aurons le temps de revenir dans la suite de ce mémoire. Mais sa relation avec Tyrrell vient noircir le tableau de sa réussite. Les rumeurs se multiplient sur ce couple peu conventionnel, et Tyrrell reprend de mauvaises habitudes de libertin. La venue de sa fille à Londres, Elisabeth de Beaumont, qu'elle n'avait pas vu depuis son départ de Lunéville, alors qu'elle atteint sa majorité, vient redonner à Marie un sursaut d'énergie. Elle a en tête de marier sa fille avec Nicolas Joseph Moreau, un parent éloigné, ancien membre du corps expéditionnaire français au Canada en qualité de chirurgien[54]. Le plan fonctionne car les deux cousins éloignés se marient en 1762. Ce couple deviendra le foyer familial principal de Marie, qui s'entend à merveille avec sa fille et son beau fils.

Un dernier projet germe dans l'esprit de Madame Leprince de Beaumont avant de quitter l'Angleterre. Elle décide de réaliser son rêve à Londres, c'est-à-dire de créer une maison d'éducation. Elle dépose ainsi un avis de recherche afin de trouver des maîtresses ayant eu une formation et possédant un certain goût pour la pédagogie. Elle ne veut pas d'une classe surchargée, avec un maximum de vingt élèves et une sous-maîtresse. Une partie de l'année consisterait à l'éducation de la langue française, de l'histoire, de la géographie, mais surtout à « la crainte de Dieu »; l'été serait consacré à des actes de charité auprès des enfants. Madame Leprince de Beaumont écrit un règlement dans lequel elle entend garder un œil sur ses élèves en permanence, lors des prières, du repas, du travail, de la récréation. Toutes les journées et les semaines sont programmées à l'heure près, de telle sorte que les jeunes filles soient toujours intelligemment occupées. Elle se sert de son expérience pour mener à bien son projet, et de ses écrits, comme on peut le lire

[53]Il avait déjà édité *Civan roi de Bungo, histoire japonnoise* en 1754.

[54]Il était parvenu à Londres en tant que prisonnier de guerre, et fait parti des prisonniers que Madame Leprince de Beaumont parvint à faire sortir de prison.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

dans le règlement: elle demande à s'appuyer sur le *Magasin des enfants* pour apprendre l'histoire sainte à partir de 10 ans, car avant cet âge, les enfants ne font qu'apprendre comme des perroquets. Cette éducation ressemble à l'enseignement humaniste que reçoit Gargantua de Rabelais, mais le projet ne voit pourtant pas le jour. Madame Leprince de Beaumont avait espoir de laisser derrière elle un modèle exemplaire d'école à reproduire en Angleterre, mais hélas les prix que demande Madame Leprince de Beaumont sont trop élevés et personne ne répond à son appel. Le succès de ses ouvrages commence à s'épuiser, et elle se sent dans une impasse, aussi bien dans sa vie professionnelle que dans sa vie sentimentale. Il est temps pour elle de prendre un nouveau départ.

## Retour en France et dernières années de la vie de Madame Leprince de Beaumont

### *Retraite en Savoie et riche correspondance*

Jeanne-Marie Leprince de Beaumont quitte Londres en 1763, et derrière elle ses amies, ses anciennes élèves, son amant. Thomas Tyrrell la maintient, jusqu'à la fin de sa vie, dans l'espérance qu'il la rejoindrait en France[55], mais ils ne se reverront jamais. Pour autant, elle ne part pas seule: avec elle l'accompagnent sa fille « Betsy » et son beau-fils. La famille passe par Lyon avant de s'installer à Annecy. Tyrrell, à travers la correspondance qu'il entretient avec Madame Leprince de Beaumont depuis son départ, la tient informée des nouvelles de son éditeur habituel, Nourse, dont il collecte les bénéfices. Mais l'écrivaine entre également en contact avec un éditeur de Lyon, Réguillat, avec lequel elle tente d'imposer son autorité; ce qui n'est pas simple comme elle l'écrit dans une lettre à la Comtesse de Shelburn: « les libraires sont des arabes qui veulent s'enrichir seuls. »[56] Et il faut reconnaître qu'elle n'avait pas tort: concernant Jean-Baptiste Réguillat, l'imprimeur avait un bien mauvaise réputation. L'inspecteur de la librairie Bourgelat écrit dans un rapport, à propos de son atelier où

> « se fabrique sans cesse une quantité de mauvais livres en tous genres, dont la capitale et les provinces se trouvent quelquefois inondées et les magazins cachés recèlent tous les ouvrages des ténèbres. »

Ainsi il aurait, entre autre, imprimé une édition clandestine du *Contrat social* de Rousseau en 1762[57]. Il peut apparaître étonnant que Marie Leprince de Beaumont

[55]Il attend pour le moment sa pension en Angleterre.

[56]Voir les lettres révélées par Jean Marie Robain dans *Madame Leprince de Beaumont Intime,* Genève., Slatkine Éditions, 2004.

[57]Lire à ce propos: Dominique Varry, « Une édition clandestine du Contrat social publiée à Lyon en 1762 », 2011, (https://rousseau.arald.org/?post/2011/02/23/Une-%C3%A9dition-clandestine-du-Contrat-social, consulté le 4 mars 2018).


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

s'associe avec un tel personnage, qui du moins peut venir redorer la réputation de l'imprimeur avec des ouvrages aussi pieux et conventionnels, sans véhiculer d'idées dangereuses en cette période de censure.

Arrivée à Annecy, elle devient propriétaire d'une maison qu'elle habite avec sa fille et son gendre. Elle y vit les années les plus douces de sa vie; elle qui prêche depuis longtemps une vie saine et en retrait à la campagne, loin des futilités de la mondanité urbaine. Ce n'est pas pour autant qu'elle se repose: les voyages se multiplient pour elle, à Paris où des *ladies* viennent lui rendre visite, mais aussi à Vienne, à Berlin... Ses nombreuses relations qu'elle maintient tout au long de sa vie par ses correspondances font d'elle une figure profondément reconnue à travers toute l'Europe, où partout elle peut trouver sa place. Pendant ce temps, Tyrrell repousse toujours le moment de sa venue et néglige sa correspondance, ayant même une liaison avec Marie de Vins, celle qui était censée prendre en charge le projet d'établissement scolaire de Jeanne-Marie. Heureusement, cette dernière peut compter sur la correspondance avec sa bonne amie restée à Londres, Lady Mayne. Dans une lettre du 19 juillet 1764, celle-ci lui écrit une dure vérité:

> « Je suis bien fâchée de vous dire que vos derniers ouvrages ne feront pas fortune ici. Dans le tourbillon des plaisirs d'une ville comme celle-ci, il n'est pas possible que de telles vérités ne choquent point. Les femmes les plus sages parmi nous sont si éloignées de cette perfection que vous exigez qu'elles s'en moquent et disent que vos règles sont impraticables et au-delà de la nature. C'est pourtant une preuve qu'elles vous lisent, et peut-être en murmurant, quelques une d'elles s'en trouveront mieux. »[58]

Malgré ce commentaire, Madame Leprince de Beaumont persévère, continue à écrire, avec ce même discours et ses mêmes valeurs, que l'on peut retrouver dans le *Journal de Manon* ou le *Journal de William.* Elle y dénonce les dérives de la société de son temps, comme la torture que Louis XVI n'a pas aboli, la corvée, ou le mauvais traitement des soldats; mais surtout les couvents mondains dans lesquels les mères enferment leurs filles et où Dieu est le cadet de leurs soucis. Cette dernière condamnation se fait avant même *La Religieuse* de Diderot. Pour autant, elle ne sera jamais inclue parmi les Lumières, tout particulièrement par

[58]Voir les lettres révélées par Jean Marie Robain dans *Madame Leprince de Beaumont Intime,* Genève., Slatkine Éditions, 2004.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Voltaire qui la perçoit comme une bigote sans intérêt. On peut lire le fond de sa pensée dans une lettre qu'elle adresse à Tyrrell le 16 janvier 1765:

> « Madame Mayne ne sait pas que, même en France, il reste beaucoup plus de religion qu'en Angleterre. Voltaire etc... qui cherchent à la détruire, vivent dans des frayeurs qui prouvent bien qu'ils ne peuvent rien mettre à la place de ce qu'ils veulent ôter. »[59]

En un sens, si Madame Leprince de Beaumont ne fait pas partie des Lumières, elle ne souhaite pas être associée à des personnes telles que Voltaire, pour des questions religieuses. C'est peut-être une des raisons pour laquelle, de son vivant déjà, elle apparaît quelque peu passée de mode, n'apportant à travers ses ouvrages que des idées convenues, qui ne viennent pas dans un mouvement de modernité bouleverser cette société archaïque pour certains.

La vie à Annecy suit son cours. Marie s'entend de mieux en mieux avec son gendre qui, très généreux, soigne ses patients les plus nécessiteux gratuitement[60]. Elle le porte en très haute estime, ce qui ne manque pas d'agacer Thomas Tyrrell, surtout lorsqu'elle laisse entendre qu'elle voudrait léguer son héritage aux Moreau. Besty donne naissance au petit François en 1764, ce qui fait la joie de l'éducatrice qui s'occupe de la formation de son petit fils avec bonheur. L'enfant sait lire à trois ans et peut profiter à loisir des 400 ouvrages dont dispose sa grand-mère. Dans ce petit cadre tranquille, Marie ne cède pas à toutes les tentations qui l'appellent, aussi bien à Paris, où son lectorat grandit, qu'en Suisse, où le Prince Louis de Wutemberg la supplie de venir lui confier ses manuscrits. Comme elle l'écrit à Tyrrell, elle a renoncé « à tout ce qui s'appelle considération, plaisirs bruyants et honneurs. » Victime de son succès, Madame Leprince de Beaumont ne choisit pas la fuite, mais privilégie le bonheur simple d'une fin de vie paisible. Même Voltaire finit par s'intéresser à elle, écrivant dans une lettre adressée à Jacob Vernes:

> « On me mande aussi qu'elle [l'Impératrice de Russie] a fait un présent considérable à Madame de Beaumont, mais ce n'est pas la vôtre: c'est une Madame de Beaumont-Le-Prince qui fait des espèces de catéchismes pour les jeunes demoiselles. » [61]

Bien que la note soit ironique, on ne peut sentir qu'une certaine rivalité entre les deux auteurs qui partagent des visions philosophiques opposées.

---

[59]Voir les lettres révélées par Jean Marie Robain dans *Madame Leprince de Beaumont Intime,* Genève., Slatkine Éditions, 2004.

[60]Il a notamment sauvé le chanoine Riondel, un très bon ami de Madame Leprince de Beaumont.

[61]Voir les lettres révélées par Jean Marie Robain,. *op. cit.*


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

### *Les derniers jours à Avallon*

Les Moreau quittent la Savoie pour Avallon, en Bourgogne, en 1773, où Madame Leprince de Beaumont est reçue par son amie, Madame Berthier de Sauvigny. Elle est sans doute très triste de quitter ce havre de paix savoyard, mais elle est bien décidée à suivre partout les Moreau, dont la famille s'est agrandie. Madame Leprince de Beaumont, à présent âgée de soixante ans, commence à présenter des excès de fièvre de plus en plus fréquents, qui sont bien évidemment soulagés par son gendre. Elle reçoit la dernière lettre de l'amour de sa vie le 6 février 1775; dans laquelle il apparaît plus sage qu'avant, parlant même de religion et n'insultant plus les Moreau, allant jusqu'à envoyer des cadeaux à leurs enfants qu'il considère comme ses petits enfants. Malgré sa vieillesse, l'infatigable romancière publie ses dernières œuvres, *Nouveaux contes moraux* à Lyon en 1776 et son dernier magasin, *La Dévotion éclairée, ou Magasin des Dévotes,* toujours à Lyon, en 1779. Elle s'attaque à des personnes comme Voltaire dans la préface de ce dernier ouvrage, qui devient la lutte de ses derrières années:

> « On a profané le nom de Philosophie dans ces derniers temps, en l'accordant à des gens qui n'avaient pas les premières notions de ce que ce beau nom signifie. Il suffit, pour l'acquérir, de joindre à des lumières superficielles une forte dose d'impudence à nier les vérités les plus salutaires et les plus solidement prouvées. » [62]

Cette attaque aux Lumières vaudra une réponse pleine de mépris de la part de Voltaire: « Cette bonne femme ferait mieux de s'occuper de rubans que de littérature. »[63] Madame Leprince de Beaumont poursuit ses voyages chez ses amies, à Paris, et passe un an en Espagne où une amie survient à ses besoins financiers. Elle finit tout de même ses jours auprès de ses proches, à Avallon, en 1780, dans son sommeil. Son petit fils adoré, François, écrit à son frère Emmanuel: « Elle est partie sans connaître l'horreur du dernier moment où tout se brise. Ainsi termina la carrière de Madame de Beaumont. »[64] On ne connaît pas la date précise de sa mort, ni le lieu où elle fût enterrée[65]. Ce qui est sûr, c'est que son

[62]Madame Leprince de Beaumont, *La Dévotion éclairée, ou Magasin des Dévotes,* Pierre Bruyset-Ponthus, Bibliothèque de Saint-Vincent, Mâcon, 1781.

[63]Voir les lettres révélées par Jean Marie Robain dans *Madame Leprince de Beaumont Intime,* Genève., Slatkine Éditions, 2004.

[64]*Ibidem.*

[65]Une stèle du cimetière d'Ubexy, dans les Vosges, indique qu'une Madame Le Prince de Beaumont née Vaimbout aurait été inhumée en ce lieu en 1784. Son arrière petit-fils, lui, déclare sa mort en 1780 à Avallon, mais nous n'avons pas de trace de sa pierre tombale.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

amant trouva la mort peu de temps après, le 24 novembre 1781, laissant ses derniers mots écrits à ses côtés: « Dieu bon, jetez un regard sur le monde et les peines des vivants. Ayez pitié de mon âme. » Thomas Tyrrell a-t-il trouvé la foi dans les derniers instants de sa vie, sauvé par celle qui l'aimait tant, la vertueuse Madame Leprince de Beaumont? Il n'en demeure pas moins qu'il avait légué ses biens, dont certaines affaires de Madame Leprince de Beaumont, livres et manuscrits, à la ville de Vire en Normandie dont il est originaire. Les Moreau s'installèrent à Saint-Denis, où Betsy réalisera le rêve de sa mère en établissant un pensionnat pour Demoiselles à Passy. C'est dans ce pensionnat que Léonor Mérimée, professeur de dessin, y rencontrera sa future femme, Anne-Louise Moreau (petite-fille de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont), avec qui il aura son fils, Prosper Mérimée, en 1803.

## *LE MAGASIN DES ENFANTS* : UNE RÉVOLUTION PÉDAGOGIQUE

Dans son *Avertissement,* Madame Leprince de Beaumont s'inquiète de la qualité de son ouvrage.

> « Lorsque je me suis déterminée à donner ce Magasin au public, je ne me suis point dissimulé les difficultés de mon entreprise. Cet ouvrage est tel par la nature, me disais-je à moi-même, qu'il doit déplaire nécessairement à toutes les personnes formées, s'il est ce que j'ai prétendu le faire. »[66]

La préceptrice craint la réception de son *Magasin* auprès d'un public classique, qui est celui qu'elle fréquente lorsqu'elle rédige cet ouvrage en Angleterre lors des années 1757-1758. Il faut dire que le livre, qui sera considéré comme le premier « livre jeunesse », et a fortiori le premier livre pour les jeunes filles, ne ressemble à rien de ce qui avait été écrit jusqu'à présent. Pourtant, dès les premières lectures, son manuscrit qui n'est pas encore publié est un succès auprès de ce cercle littéraire éduqué.

> « Quelle fut ma surprise! Plusieurs d'entre elles, dont le goût éprouvé peut servir de règle, m'avouèrent qu'il les avait amusées assez, pour n'avoir pu le quitter avant de l'avoir achevé. »[67]

Cette lecture dont on ne peut s'affranchir avant d'être arrivé à la fin est un gage de succès éditorial certain. Pourtant ce n'est pas là la pensée de l'auteure:

[66]Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des enfants ou dialogues [...]*, Paris, F. Enssingler, 1788, Avertissement, p. 12.

[67]*Ibidem,* p. 13.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

« Ce succès inespéré me découragea absolument. J'ai voulu travailler pour les enfants, me disais-je, j'ai manqué mon but, puisque les personnes faites s'amusent de mon ouvrage. »[68]

On peut souligner là l'intégrité intellectuelle dont fait preuve l'auteure, qui ne veut pas faire un manuel scolaire amusant les plus instruits, mais bien un manuel divertissant qui instruit les moins instruites. C'est donc auprès de ses jeunes élèves que Madame Leprince de Beaumont va tester l'utilité de son manuel. Le *Magasin* amuse les plus jeunes, donne le goût de la lecture aux plus hostiles à la littérature. Et c'est là que Madame Leprince de Beaumont perçoit la grande réussite de son œuvre, et la nécessité d'une publication plus large:

« Le dégoût d'un grand nombre d'enfants pour la lecture, vient de la nature des livres qu'on leur met entre les mains: ils ne les comprennent pas, et de là naît inévitablement l'ennui. »[69]

Le constat est le suivant: la littérature jeunesse n'existait pas avant le *Magasin*. La littérature jeunesse n'est pas là pour charmer les plus âgés, mais pour émerveiller les plus jeunes, les éduquant par l'instruction ludique et l'amusement. Tel est le contrat du *Magasin* qui exécute cette recette pour la première fois, comme nous allons l'étudier dans cette parti.

## Une pionnière de la littérature pour la jeunesse

### *Création d'une bibliothèque nouvelle pour les jeunes filles*

Le marché du livre semble véritablement s'ouvrir à la jeunesse avec des auteurs comme Madame Leprince de Beaumont et son *Magasin des enfants* en 1758. En ce sens, la deuxième moitié du XVIII ème siècle marque un tournant essentiel pour la pédagogie et la conception de l'enfance, bien évidemment impulsé par les Lumières, mais aussi par l'expulsion des Jésuites et le besoin de créer une nouvelle éducation. Les premiers livres pour l'enfance, comme les *Magasins* de Madame Leprince de Beaumont, apparaissent alors comme un support essentiel. Entre héritage d'un savoir qui se veut encyclopédique depuis l'humanisme et des formes traditionnelles de littérature pédagogique[70], le *Magasin* impose des

[68]Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des enfants ou dialogues [...]*, Paris, F. Enssingler, 1788, Avertissement, p. 13.

[69]*Ibidem,* p. 14.

[70]On peut y voir les pionniers à travers la « bibliothèque bleue » ou les livres « ad usum Delphini » (« à l'usage du dauphin ») impulsés par Louis XIV pour son fils; devenu un terme générique pour désigner des ouvrages adaptés à la jeunesse avec une censure exercée sur certains passages scabreux du Livre Sacré ou des œuvres profanes.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

principes pédagogiques nouveaux qui s'inscrivent dans cette période de mutation des esprits. Parmi eux, on peut relever évidemment cette conviction selon laquelle il faut instruire par l'amusement et le plaisir. Cette première dimension, essentielle dans le *Magasin,* se trouve dans la déclinaison avec laquelle ce manuel use des différentes formes comme le dialogue, le conte de fées ou encore l'Histoire Sainte racontée avec les mots, parfois maladroits, des élèves elles-mêmes qui récitent leurs leçons, et qui ne s'en tiennent pas là; qui posent également des questions et des opinions sur ce qui découle de leur lecture de l'Ancien Testament. Ce modèle d'apprentissage s'inscrit parfaitement dans cette « éducation complète », qui sert au final d'apprentissage des codes de la bienséance. Son apport est aussi essentiel pour la littérature enfantine que pour le manuel scolaire. En effet on peut voir que le *Magasin* est repris pour l'instruction religieuse:

> « L'empressement avec lequel on a reçu les *Magasins* de madame Leprince de Beaumont, les fruits abondants qu'en recueille la jeunesse qui les a entre les mains, ont engagé des personnes de piété à demander un supplément à ces ouvrages, mais spécialement destiné aux jeunes gens qu'on destine à la première communion... »[71]

Le succès de l'ouvrage s'explique pour ces nombreuses raisons, en plus de la réputation déjà établie de la préceptrice.

On ne peut comprendre le succès des *Magasins* de Madame Leprince de Beaumont sans rendre hommage à ses contemporaines, auteures elles aussi des premiers ouvrages pour la jeunesse. Tout d'abord Madame d'Epinay (1726-1783), protectrice de Rousseau, qu'elle loge dans une de ses maisons pendant deux années durant lesquelles il écrira *Le Contrat social* et *La Nouvelle Héloïse;* se trouve en plein cœur de cette impulsion d'idées pédagogiques nouvelles. En 1774, elle écrit *Les Conversations d'Émilie.* Comme Madame Leprince de Beaumont, cet ouvrage résulte de sa propre expérience pédagogique. C'est auprès de sa petite-fille, Émilie de Belzunce, que Madame d'Epinay délivre ses conseils éducatifs de grand-mère. Ainsi, dans ses *Conversations*, Madame d'Epinay s'accorde avec les thèses de Rousseau que l'on peut lire dans *l'Émile*, selon lesquelles l'éducation doit avant tout se faire dans un rapport maternel. A l'image du *Magasin des Enfants,* Madame d'Epinay pose un cadre familial et propice au dialogue:

> « Étendue sur sa chaise longue, elle conversait sans cesse avec l'enfant, qui n'avait pas encore dix ans, mais dont la précocité et la vivacité d'esprit la ravissaient,

[71] Anonyme, *Manuel de la jeunesse, ou introductions familières, en dialogues, sur les principaux points de la religion, ouvrage utile aux personnes qui disposent la jeunesse à la première communion, et qui peut faire suite au* Magasin des adolescentes *de Madame Leprince de Beaumont.* Paris, Fournier, 1771, t.1, Préface, p. 5.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

suscitant les questions et y répondant en toute simplicité, comme le lui avait jadis enseigné Jean-Jacques. Puis Madame d'Epinay s'était mise à dicter à sa fille ou à son secrétaire l'essentiel de ces conversations de la journée, et peu à peu s'était formé un livre. »[72]

Tout comme le *Magasin* une fois de plus, l'ouvrage ne sert pas que de manuel de bienséance, mais propose également des cours d'Histoire, de sciences naturelles, de religion, mais surtout et essentiellement des contes de fées. Peut-on véritablement décerner le rôle premier au *Magasin des enfants*, ou penser plutôt que les ouvrages résultent tous deux de préoccupations pédagogiques qui sont dans l'air du temps? Il s'agit probablement de cela, et on ne sait pas si Madame d'Epinay était une lectrice du *Magasin*. Il n'empêche qu'il peut cependant bien être considéré comme le premier ouvrage destiné à la jeunesse de ce genre de part sa date antérieure. On peut aussi constater que les deux ouvrages ont été lus en miroir, si l'on porte notre attention sur cet ouvrage paru en 1780: *Magasin nouveau des jeunes demoiselles, ou conversations entre la jeune Émilie et sa mère qui, par forme de délassement, insinue dans son esprit des notions claires et principes intéressans pour son âge; pour servir de suite au Magasin des enfans de Madame Leprince de Beaumont.* [73]

Il convient également de mentionner l'héritière directe de ces deux auteures, qui est Madame de Genlis (1746-1830). Épouse du comte de Genlis, elle est dame d'honneur de la duchesse de Chartres. Elle est l'inventrice d'un genre théâtral nouveau, écrit pour les jeunes filles et dans leur contexte quotidien; les portant à la fin vers une édification morale. Ces pièces rencontrent un important succès, et son édition du volume in-octavo du *Théâtre à l'usage des jeunes personnes* est traduit en russe puis en allemand. Suite à son excellente réputation de pédagogue, elle devient gouvernante des enfants d'Orléans, un poste prestigieux rarement occupé par une femme. Elle a pour élève le futur roi de France, Louis-Philippe. Tout comme Madame d'Epinay et Madame Leprince de Beaumont, elle instruit par l'amusement, comme dans *Les Veillées du Château* où une mère invente des contes moraux pour amuser ses trois enfants tout en leur apportant des connaissances précises. Il y a, chez ces trois femmes, un savoir-faire maternel pédagogique qui

[72]Henri Valentino, *Une femme d'esprit sous Louis XV, Madame d'Epinay (1726-1783),* Paris, 1952, p. 321.
[73]Anonyme, 1780. Annoncé dans les *Affiches, annonces et avis divers* du 10 novembre 1779.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

permet de transmettre les leçons de vie les plus essentielles aux enfants en plus bas âge, et surtout aux jeunes filles qui n'avaient pas accès à une telle littérature.

Enfin, on peut également citer l'exemple de l'Abbé Reyre, jésuite spécialisé dans la littérature de jeunesse, auteur du *Mentor des Enfans et des Adolescens* en 1765 et de *L'École des jeunes demoiselles* en 1786. Ces œuvres, aujourd'hui oubliées, connurent pourtant un important succès tout au long du XIX^e^ siècle. Joseph Reyre (1735-1812), d'origine provençale, venait d'être ordonné prêtre au sein de la Compagnie de Jésus lorsque celle-ci fut interdite en France. Pour autant il publia une *Oraison funèbre du Dauphin* en 1766, les *Prônes nouveaux* et l'*Année pastorale* dans lesquels on pouvait lire un style simple et le recours à un langage et à des expressions familières. Parallèlement, cette plume s'applique pour ses ouvrages pédagogiques novateurs, tel que *L'École des jeunes demoiselles* qui nous intéresse ici par son adresse au lectorat féminin. Cet ouvrage présente la correspondance fictive entre une mère vertueuse et chrétienne et sa fille, pensionnaire dans un couvent. Cet ouvrage fût un succès souvent réédité. Dans la préface d'une édition des frères Barbou en 1846, on peut lire :

> « Presque toujours la morale y est mise en action, les préceptes y sont confirmés par les exemples, la raison y est animée par le sentiment ; et ce qui me fait présumer que les jeunes personnes en trouveront la lecture aussi agréable qu'utile [...] »[74]

Ainsi se constitue peu à peu une bibliothèque pour les jeunes filles qui n'existait que de manière marginale avant le *Magasin des enfants*. En effet, les ouvrages savants en langue latine ne leur étaient pas destinés. Il y avait certes des ouvrages religieux et quelques manuels de bienséance qui leur étaient adressés[75], mais ils restent peu nombreux et généralement peu divertissants. La littérature enfantine naît alors véritablement avec la volonté de créer une littérature adaptée aux jeunes filles. Les femmes ne sont-elles pas d'ailleurs toute leur vie perçue dans un âge mineur et associée à l'enfance? C'est pour cela que les éducatrices -femmes- s'adressent aussi facilement, voire instinctivement, aux jeunes filles. Les garçons n'ont pas besoin de cette pédagogie douce et ludique, eux qui sont destinés à passer le plus rapidement possible à l'âge adulte, sans transition. L'historien Philippe Ariès fait ce constat lorsqu'il étudie l'évolution de l'habit des enfants, du Moyen Âge à l'Ancien Régime:

> « Il est encore curieux que le souci de distinguer l'enfant se soit surtout limité aux garçons: les petites filles n'ont été distinguées que par les fausses manches,

[74]Abbé Reyre, *L'école des jeunes demoiselles*, Limoges, Frères Barbou, 1846, Avertissement, p. 9.
[75]Madame de Lambert, *Les Avis d'une mère à son fils et à sa fille,* Paris, 1729.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

délaissées au XVIIIe siècle, comme si l'enfance séparait moins les filles que les garçons. »[76]

Tout comme ces fausses manches, la littérature pour les jeunes filles a-t-elle une séparation nette avec la littérature pour les femmes adultes? Nous reviendrons sur ces questions de lecture dans une prochaine parti. Il n'en demeure pas moins que cette bibliothèque, en plus d'ouvrages sur le modèle du *Magasin* précurseur , compte également des ouvrages religieux, des livres de recettes ou des recueils musicaux aussi bien associés aux petites filles qu'aux femmes.

Mais peut-on véritablement définir ce *Magasin* comme genre littéraire nouveau à destination des jeunes filles? Le mot même de *magasin*, comme nous l'avons étudié précédemment, renvoie à une œuvre composite, faite d'extraits entrelacés qui se font écho au fur et à mesure du dialogue (comme c'est le cas de l'Histoire Sainte récitée par les élèves à chaque leçons) ou qui sont une fin en soi (comme les contes de *La Belle et la Bête* ou du *Prince Chéri* pour ne citer qu'eux). Ce terme deviendra celui d'un genre littéraire même, associé à la périodicité de la presse, que l'on retrouve par exemple chez Hetzel pour la presse illustrée enfantine dans le *Magasin d'éducation et de récréation.* Le lien avec la presse est étroit: les extraits du *Magasin* sont comme des articles de journaux, et l'écriture de la pédagogue se fait comme celle d'un vulgarisateur, où l'auteur est finalement assez secondaire dans le processus de création littéraire, faisant état de connaissances et de contes déjà existants. Ainsi dans le *Magasin,* on atteint ce paradoxe que Ségolène Le Men définit dans ces termes: « la littérature enfantine à ses origines se caractérise par deux traits qui ne sont contradictoires qu'en apparence: elle est à la fois prolixe et fragmentaire. »[77]Les critiques contemporaines de l'ouvrage retiennent plutôt l'aspect fragmentaire et parfois inachevé de ce genre, comme on peut le voir avec la fin du *Magasin des enfants,* qui s'achève sur la récitation de l'Ancien Testament sans aucune forme de conclusion de l'ouvrage.[78]Une telle conception invite à voir la littérature enfantine, ou encore le journalisme, comme

[76]Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime,* Paris, Éditions du Seuil, 1974, « L'habit des enfants », p. 86.

[77] Isabelle Havelange, *Le Magasin des enfants, la littérature pour la jeunesse* ,Montreuil, Bibliothèque Robert-Desnos, 1988, p. 48.

[78]L'œuvre s'achève à la page 423, après le récit l'histoire de Jérobam, puis le commentaire de Mlle Bonne: « Que cela ne vous apprenne, mes enfants, à respecter les arrêts du Seigneur, quand même ils seraient contraires à nos petites lumières; soyons persuadés que Dieu étant la justice même, il ne peut jamais rien ordonner d'injuste. » Cette fin ouverte invite à voir les dialogues comme une leçon qui peut se répéter et se décliner de manière indéterminée, pour les nouvelles générations de gouvernantes.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

une paralittérature, surtout au XIX^e^ siècle où les romantiques définissent l'écrivain comme une personne de premier plan qui ne doit pas s'effacer derrière un apport de connaissances encyclopédiques. La femme écrivain n'aide pas non plus à sortir le genre du Magasin de la catégorie de sous-littérature, au même titre que l'écriture épistolaire, fragmentaire et longtemps cantonnée aux femmes. Pourtant, pour ne pas porter un regard négatif sur cette œuvre, on peut souligner à quel point le *Magasin des enfants* répond parfaitement à une demande qui était celle d'une bibliothèque spécialisée pour les jeunes filles. De plus, de par la polyphonie qu'on peut lui reprocher, les différentes voix se font entendre, et les élèves ne sont alors pas considérées comme de simples élèves interchangeables, mais bien comme des individus différents les uns des autres, auquels la préceptrice doit adapter son discours selon les différents âges.

### *Une écriture adaptée aux différents âges de l'enfance*

> « Une fille de quinze ans, qui commence à apprendre le français, a besoin d'un style aussi simple qu'une autre de cinq ans, qui lit dans sa langue maternelle. Qu'on juge par-là de l'ennui que doivent donner aux pauvres enfants la lecture et la traduction de *Télémaque* et de *Gilblas,* auxquels on borne d'ordinaire toutes leurs lectures dans les écoles. »[79]

Madame Leprince de Beaumont le déplore: des œuvres, étudiées comme canon de la littérature jeunesse telle que l'œuvre de Fénelon ou de Lesage, ne sont pas adaptées à la jeunesse; non pas à cause de l'histoire épique ou picaresque qui y est délivrée, mais à cause du style employé. *Le Télémaque* a été rédigé par le précepteur du duc de Bourgogne, petit fils de Louis XIV, puis publié en 1699. La réécriture de l'*Odyssée* est considérée comme l'un des premiers ouvrages à destination de la jeunesse. Elle connaît un succès tel que l'œuvre est éditée et traduite dans de nombreuses langues pendant tout le XVIII^e^ siècle, servant alors de texte de référence pour les jeunes anglais qui apprennent le français.[80]Ces œuvres, comme celle de *Gil Blas de Santillane*, ne sont pas adaptées aux jeunes filles qu'éduque Madame Leprince de Beaumont. Elle va alors innover par une écriture qui se situe à la portée de ces lectrices, non seulement pour des questions de langue (son lectorat premier est bien celui des jeunes filles de l'aristocratie anglaise qui apprennent le français, la meilleure langue pour former l'esprit selon l'auteure[81]) mais aussi et surtout pour les plus jeunes de ses élèves. Ainsi, elle réussit la

[79]Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des enfants ou dialogue [...],* Paris, F. Esslinger, 1788, Avertissement, p. 15.

[80]Lire à ce propos: Joël Cornette, « Les aventures de Télémaque, Fénelon: un roman pédagogique, un conte philosophique », 2017 (http://histoirelitter.canalblog.com/archives/2017/06/07/35366909.html) consulté le 27/02/2018.

[81]« je ne regarde l'étude de la langue Française, par rapport à mes écolières, que comme un moyen qui m'est offert par la Providence pour former leur esprit et leur cœur. » Madame Leprince de Beaumont,, *op. cit.* , p. 29.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

prouesse d'une œuvre dont l'écriture s'adapte non seulement à la jeunesse, mais marque aussi des nuances de registre selon l'âge grâce au dialogue qui donne la parole, de manière réaliste, à des petites filles de sept à treize ans qui ne s'expriment pas de la même manière.

*Le Magasin des enfants, ou Dialogue d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction [...] écrit d'un style simple et proportionné à la tendresse de leurs années.* La fin du long titre du *Magasin des enfants* nous annonce quelque chose d'essentiel et de novateur pour la littérature de son temps: non seulement le style est adapté aux jeunes années de son lectorat, mais de plus il ajoute une nuance aux différents âges de l'enseignement. Dans la liste des personnages donnée en première page, à la manière d'une didascalie initiale au théâtre, les jeunes filles sont classées par âges. Julia, l'élève principale de Mlle Bonne, est âgée de 12 ans, tout comme Eugénie, son amie savante et arrogante[82]. Elles ont toutes deux atteint une certaine majorité intellectuelle par leur âge et leur bonne éducation, et servent de « sous-maîtresses » au cours de Mlle Bonne. Ce qui les différencie seulement, c'est que Julia a suivi un enseignement moral qui lui a apporté une grande sagesse aux côtés de Mlle Bonne, tandis que Eugénie fait de son savoir quelque chose d'ostentatoire, lui permettant de rabaisser les autres. Augustine, elle, est seulement âgée de sept ans, tout comme Charlotte et Sidonie. Ces trois jeunes enfants disposent de l'âge parfait pour l'enseignement de Mlle Bonne, car ces jeunes esprits sont tout à fait malléables. Si elle n'a pas beaucoup d'effort à faire pour Augustine et Sidonie qui se révèlent des élèves sages et curieuses, Charlotte est une enfant méchante et dissipée au début de l'ouvrage, ennuyée par les leçons et les contes de la gouvernante. Mais par ses jeunes années, Mlle Bonne n'a pas l'ombre d'un doute: elle sera facile à corriger. Suzanne, qui ouvre le premier dialogue avec ses poupées neuves, est âgée de 10 ans. Elle est dans un âge intermédiaire et semble avoir du mal à sortir de la petite enfance, trop attachée qu'elle est à ses poupées et peu sensibilisée par la lecture. Au troisième dialogue, elle est absente car la leçon semble l'ennuyer. Mais son cœur est bon et Mlle Bonne n'aura pas de mal à lui donner le goût du savoir et de la morale. Enfin, la cousine de Julia, Léonie, qui n'apparaît qu'à partir du Dialogue XXIII, est âgée de 13 ans. Elle est la plus âgée mais elle est aussi celle qui a le plus mauvais

[82]Jeanne-Marie Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, revue par Mme J.-J. Lambert, 1859. Les noms francisés viennent de cet ouvrage qui servira de support pour l'étude du texte en lui-même tout au long de cette parti.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

comportement. Son arrivée tardive au sein du Dialogue n'arrange pas les choses, puisque des élèves d'abord difficiles comme Eugénie, Charlotte ou Suzanne sont corrigées de leurs travers. Léonie apparaît alors comme un miroir de ce qu'étaient les filles avant leurs leçons auprès de Mlle Bonne. Mais rien n'est impossible aux yeux de la gouvernante qui, en se montrant plus sévère, mais toujours juste, parviendra à transformer en peu de temps les défauts pourtant bien installés de la jeune fille presque adulte. Madame Leprince de Beaumont le confirme, grâce à son expérience, dans son *Avertissement*:

> « Je puis les [les personnes chargées du soin de l'éducation] assurer avec vérité, que, depuis ce grand nombre d'années, je n'ai pas trouvé un seul enfant incurable, soit du côté du génie, soit du côté des mœurs ; cependant j'ai employé vingt de ces années aux écoles gratuites, c'est à dire, que j'ai vécu parmi les enfants des pauvres, dont l'éducation grossière m'offrait moins de ressources. »[83]

Chacune des jeunes filles a une fonction narrative permettant de montrer une chose essentielle: il n'y a pas une élève-type, même dans les différents âges de la vie. Cependant, 7 ans, l'âge de raison, ou 12 ans, qui semble être chez Madame Leprince de Beaumont l'âge de maturité, présentent des caractéristiques particulières pour la préceptrice. Considérer ainsi les différents âges n'a pas toujours été aussi évident dans l'éducation, où l'âge avait moins d'importance que le niveau appris en classe depuis le Moyen Âge. Cet héritage se verra tout au long de l'Ancien Régime, comme le soutient Philippe Ariès dans son chapitre sur la vie scolastique[84]. Ainsi il explique, par rapport aux garçons qui avaient accès aux collèges puis aux classes de grammaire, que jusqu'au milieu du XVII^e^ siècle, la petite enfance s'achevait entre cinq ou six ans, l'âge durant lequel le garçon s'affranchissait de la tutelle de sa mère et de sa nourrice. Puis à sept ans il entrait au collège, avant d'intégrer les classes de grammaire vers neuf-dix ans. Alors ce cap des neuf-dix ans sépare l'enfance en deux partis plus grandes grâce à la scolarité, anticipant sur le terme d'adolescence qui nous est aujourd'hui familier. Mais ce schéma classique n'empêche pas aux classes d'être composites; selon le niveau de chacun, un enfant de dix ans particulièrement précoce peut se retrouver à suivre le même enseignement qu'un jeune homme de dix-huit ans plus attardé. Qu'en est-il de cette classe féminine formée autour de Mlle Bonne? La mise en scène de cette gouvernante, entourée de son élève principale, Julia, qui lui sert de sous-maîtresse, et de six autres

[83] Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des enfants ou dialogue [...],* Paris, F. Esslinger, 1788, Avertissement, p. 46-47.

[84] Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime,* Paris, Éditions du Seuil, 1974., « La vie scolastique », p. 187-216.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

élèves, dont l'âge varie entre 7 et 13 ans, correspond à un cadre idéal d'enseignement pour Madame Leprince de Beaumont. Les plus âgées servent de modèles aux plus jeunes, et les plus jeunes demandent aux plus âgées d'expliquer les connaissances déjà acquises, ce qui permet une consolidation de leurs acquis. Nous reviendrons plus spécifiquement sur le rôle attribué à chacune des élèves dans une prochaine partie consacrée à la forme du dialogue.

Ce style s'applique au parler des jeunes filles, surtout lorsque Augustine s'exprime ou encore Sidonie. Mlle Bonne leur répond d'une manière toujours simple et précise, enrichissant ainsi subtilement leurs connaissances en même temps que leur vocabulaire. On peut relever plusieurs expressions maladroites: « Roland fut si chagrin de cela, qu'il devint fou »[85] raconte Eugénie lorsqu'elle délivre sa version du conte *Roland et Angélique*. La même enfant, au début du *Magasin*, exprime sa volonté de se faire corriger moralement (mais aussi syntaxiquement?): « Apparemment que j'ai le mauvais esprit. »[86]Augustine, une des plus jeunes, s'exprime toujours dans ce langage enfantin en parlant du « bon Dieu » lorsqu'elle récite l'Histoire Sainte. Voici comment elle raconte, avec ses propres mots, le célèbre passage de la Genèse:

> « Le bon Dieu, mesdemoiselles, peut faire tout ce qu'il veut. Hé bien! Tout d'un coup il dit qu'il voulait qu'il y eût le ciel, la terre […]; à mesure qu'il disait: je veux cela, tout cela venait. »[87]

Cette réécriture du « Que la lumière soit! Et la lumière fût » devient accessible aux enfants par l'appropriation du texte sacré. Pour Philippe Ariès, cette manifestation du « jargon » enfantin au sein de la littérature est une preuve d'un goût nouveau pour les petits enfants.[88]Ainsi il relève dans la littérature le mot « toutou » dans la bouche de Granger s'adressant à son fils dans *Cyrano de Bergerac* (« Viens m'embrasser, viens mon toutou »), ou de nombreuses expressions chez Mme de Sévigné (« beau comme un ange », « pas plus grand que cela », « sa petite mie »...) Mais Madame Leprince de Beaumont ne veut pas complaire ses élèves dans ce vocabulaire là. Subtilement, par la conversation, elle élève le niveau de langue en servant de modèle, grâce à une langue claire et

---

[85]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859,, Dialogue XIX, p. 242.
[86]*Ibidem,* Dialogue II, p. 6.
[87]*Ibidem*, Dialogue III, p. 33.
[88]Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime,* Paris, Éditions du Seuil, 1974, « La découverte de l'enfance », p. 71-74.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

précise. De manière plus explicite, elle donne des définitions qui permettent une meilleure compréhension des leçons:

« **Augustine**: Qu'est-ce que cela veut dire: *Je vous maudis?*

**Mademoiselle Bonne**: Cela veut dire: Je vous souhaite toutes sortes de malheurs, et je prie Dieu de vous les envoyer. »[89]

Autre exemple:

« **Eugénie**: […] Que veut dire ce mot de *Phare*?

**Mademoiselle Bonne**: Je ne sais pas le grec, ma chère, ce mot vient du grec: mais nous pouvons deviner ce qu'il veut dire. Les vaisseaux qui sont sur la mer ne peuvent sans danger s'approcher de la terre. Pour en avertir que la terre n'est pas loin, on met du feu ou de la lumière sur le bord de la mer. […] Nous pouvons donc penser que le mot de *phare* veut dire *une lumière qui conduit pendant la nuit*. »[90]

Ainsi dans ce deuxième exemple, Mlle Bonne, tout en reconnaissant sa lacune étymologique, montre que l'on peut très bien se débarrasser du grec et comprendre un mot grâce à un vocabulaire simple et une explication qui relève de l'observation. Elle montre alors le processus de pensée à adopter lorsqu'on ne comprend pas un mot lors de la lecture. Enfin, par la répétition et la mise en synthèse de la leçon apprise, Mlle Bonne apprend à ses élèves à s'exprimer de manière claire et précise, tout comme elle.

« **Mademoiselle Bonne**: […] Comprenez-vous cela?

**Charlotte**: Parfaitement: un golfe est une mer qui s'avance dans la terre, comme le golfe de Venise; un détroit est une rue de mer qui joint deux mers ensemble, comme le détroit de Gibraltar, qui réunit le grand Océan à la mer Méditerranée.

**Mademoiselle Bonne**: Fort bien. [...] »[91]

En synthétisant l'explication de Mlle Bonne, les élèves s'approprient un vocabulaire et une syntaxe plus élevée. Julia, la meilleure élève, s'exprime tout comme Mlle Bonne et sert souvent de deuxième voix à l'enseignement de sa gouvernante. Voici un exemple parmi tant d'autres:

« **Mademoiselle Bonne**: Julia va me répéter en abrégé ce que j'ai dit de la France

**Julia**: Ce pays s'appelait autrefois les Gaules; il fut soumis par Jules César. Les Visigoths et les Bourguignons s'y établirent en enlevant plusieurs provinces aux Romains […]

[89]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, Dialogue VI, p. 70.
[90]*Ibidem,* Dialogue VIII, p. 106-107.
[91]*Ibidem.*, Dialogue XX, p. 246.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

**Mademoiselle Bonne**: On ne peut pas mieux dire, ma chère. » [92]

Julia est une élève brillante qui pourtant ne cherche jamais à vanter ses connaissances. Cela apparaît également dans la manière dont elle s'exprime, en intervenant que lorsqu'on lui demande, et toujours respectueuse des autres élèves moins savantes qu'elle. Elle devient l'objet de l'admiration d'Eugénie:

> « **Eugénie:** Je vois aussi que Julia n'est jamais fière de ce qu'elle sait. Si j'en avais dit autant, je serais toute glorieuse.
>
> **Mademoiselle Bonne**: Julia a bien raison de ne pas être glorieuse d'avoir expliqué cette fable: cela prouve qu'elle a de la mémoire; mais cette mémoire, ce n'est pas elle qui se l'est donnée: c'est un présent de Dieu. »[93]

Non seulement Madame Leprince de Beaumont prouve ici que les jeunes filles ont de la mémoire, mais elle démontre aussi qu'elles sont capables de s'approprier les leçons, d'approfondir leurs connaissances; elles peuvent donc prétendre à un enseignement sérieux et valorisant au même titre que les garçons.

## Améliorer les connaissances des jeunes filles, un projet ambitieux

### *Contexte : l'accès des filles à l'éducation*

Le mythe de la III^e^ République laisse à penser qu'avant l'instruction publique gratuite, laïque et obligatoire, les femmes n'avaient pas accès à l'éducation. Bien évidemment cela participe au mythe égalitaire et républicain qui servira également à importer l'école dans tous les milieux sociaux, dans tout l'Empire Français, mais également aussi bien pour les filles que pour les garçons. Ces « exclues » du milieu scolaire ont pourtant toujours bénéficié d'un enseignement. Comme l'écrit l'historienne des femmes Martine Sonnet:

> « De tout temps, la société leur a inculqué le minimum de savoir-faire et de savoirs indispensables à sa survie et à sa reproduction, biologique d'abord, puis sociale, morale et religieuse. »[94]

La différenciation entre l'éducation des garçons et des filles se fait dès le Moyen Âge, mais seulement dans les classes supérieures urbaines, où certains garçons ont la chance de disposer d'un précepteur passé sept ans ou d'intégrer une école d'un monastère. Dans la France majoritairement rurale du Moyen Âge, filles

[92] Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, Dialogue XXI, p. 305.
[93] *Ibidem*, Dialogue XIV, p. 174.
[94] Martine Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières,* Paris, Éditions du Cerf: CNRS éd., 2001, p. 13.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

comme garçons sont éduqués par leurs parents pour des tâches, certes distinctes, mais pratiques. Les filles, même dans les familles les plus aisées, n'ont pas accès à la scolarité, à part une infime minorité qui accède aux abbayes féminines. Bien que le phénomène soit minime, les premiers traités d'éducation à destination des jeunes filles apparaissent dès le XIII^e^ siècle. Pour Vincent de Beauvais, l'éducation des filles doit être bien distincte de celle de leurs frères, voyant dans l'apprentissage de la lecture et de l'écriture un véritable danger pour leur esprit qui doit se consacrer exclusivement au mariage. Plus visionnaires, mais sans effet immédiat, Guillaume de Tournai ou Pierre Dubois pensent une éducation commune aux deux sexes. Aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, le monde universitaire voit le jour, avec l'éclosion des écoles cathédrales et des collèges qui servent de pensionnat exclusivement aux futurs clercs. Cependant on peut distinguer à Paris une exception pour les filles, où les écoles Notre-Dame instaurent dès 1357 des postes de maîtresses pour les filles. Une littérature éducative pour les filles suit alors: *Le Livre du chevalier de La Tour Landy pour l'enseignement de ses filles* est une leçon de comportement pour les filles bien nées, *Le Ménagier de Paris* éduque la future épouse de la bourgeoisie à devenir la parfaite maîtresse de maison. Le seul écrit révolutionnaire est celui de Christine de Pisan, *La Cité des dames,* qui prône une égalité intellectuelle entre les hommes et les femmes. Cette pensée égalitaire n'a guère de résonance sociale. Pour cela il faut attendre le courant humaniste, où Vivès, Érasme, s'intéressent à la question de l'instruction spécifique des femmes, prônant l'alphabétisation féminine. Les idées de la Réforme jouent également un rôle, puisque Luther, qui invite les protestants à déchiffrer par eux-mêmes la Bible, s'adresse aussi bien aux hommes qu'aux femmes. Des couvents sont constitués, mais ils n'apportent en réalité qu'un savoir dogmatique de la religion, une mise à l'écart de la société et des cours de tricot. Cependant avec la Contre Réforme, qui exige une démocratisation de l'instruction afin de lutter contre l'hérésie, les institutions religieuses féminines s'améliorent et la réflexion progresse. Fleury[95], Fénelon comme nous l'avons vu, ou encore Mme de Maintenon participent à cette dynamique. Fénelon, dans *De l'éducation des filles* (1687), propose une éducation qui est finalement assez proche de celle de Madame Leprince de Beaumont (littérature, Histoire, lecture profane), et Mme de Maintenon va plus loin en fondant une Maison royale à Saint Cyr en 1686. 250 demoiselles sont prises en charge par les meilleures pédagogues, qui, avant Madame Leprince de Beaumont, louent ce qui semble être propre à l'éducation des filles: instruire en amusant.

[95]Dans son *Traité sur le choix et la méthode des études* (1685), Fleury tente de dresser un programme éducatif pour les jeunes filles. Cependant il déplore chez elles un manque de patience et de rigueur qui est balancé par une certaine douceur et humilité. L'éducation est pratique: la religion, la lecture, l'écriture, les mathématiques pratiques, les « sciences ménagères ».


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Le XVIIIe siècle et la philosophie des Lumières est un tournant pour la pensée de l'éducation des filles. Mais si les institutions religieuses destinées aux filles continuent à se multiplier, il n'en demeure pas moins que la pédagogie employée pour ses jeunes élèves continue à les considérer comme des êtres inférieurs. Ainsi on peut lire dans le règlement de la communauté Sainte-Anne:

> « Entre [les] filles il y en a qui n'ayant ni l'esprit ni la mémoire fidèle conçoivent et retiennent peu, après tout il ne faut pas exiger d'elles plus que Dieu leur a donné et qu'elles peuvent faire, si on ne peut pas tirer davantage il suffit qu'elles croient ce qui est nécessaire et qu'elles soient de bonnes mœurs. »[96]

Voilà pourquoi on apprend bien plus aux filles des règles et des choses immuables, présentées comme vraies, qu'on ne leur apprend à penser. Madame Leprince de Beaumont contredit cette pensée dans sa préface:

> « Elles croient cette vérité et milles autres sur la foi d'autrui; elles ne sont pas faites pour en savoir davantage; on dirait que vous prétendez en faire des logiciennes, des philosophes […] Certainement, j'ai dessein d'en faire des logiciennes, des géomètres, et même des philosophes. Je veux leur apprendre à penser, à penser juste, pour parvenir à bien vivre. »[97]

En faisant parler ces deux voix, la préceptrice s'oppose à la pédagogie traditionnelle. Madame Leprince de Beaumont a pour projet pédagogique d'aller au-delà du nécessaire vital pour le salut de leurs âmes enseigné dans les institutions religieuses (lire, écrire, compter). Il s'agit, pour ces institutions, de ne jamais tomber dans l'érudition de la science, dans l'approfondissement d'un savoir, dans une lecture démesurée. Madame Leprince de Beaumont s'engage à balayer ces préjugés qui font de la femme savante une femme vaniteuse, quoiqu'elle apporte une nuance avec les personnages de Julia et Eugénie. Ainsi, traditionnellement, il faut se limiter à quelques apprentissages qui relèvent de trois domaines: l'instruction religieuse, les savoirs fondamentaux et les apprentissages pratiques. Les jeunes filles des instructions religieuses apprennent à lire et à écrire en français avant de maîtriser le latin[98]. L'apprentissage du latin est donc secondaire et ne concerne qu'une élite qui aura accès aux textes les plus savants.

[96]« Règlemens de la communauté des Filles de Sainte-Anne », f°325.

[97]Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des enfants,* Paris, F.Esslinger, 1788, Avertissement, p. 28.

[98]On apprenait avant plus volontiers à lire et à écrire en latin, langue réputée plus facile. Mais depuis 1670 et la pédagogie de Jean-Baptiste de La Salle auprès des garçons, la langue vernaculaire est privilégiée.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

L'écriture, enfin, succède à la lecture, et n'est maîtrisée que par des élèves qui ont suffisamment d'argent pour exercer un cursus complet. Dans le *Magasin des enfants*, il n'est pas question du latin ni de l'écriture. L'oralité, omniprésente, fait de la langue française un véritable hommage. Implicitement, c'est en apprenant à formuler sa pensée dans son esprit puis à l'oral que les élèves seront capables par la suite de produire des expressions écrites. Mais le rôle des femmes n'est pas là, bien qu'on le retrouve particulièrement présent dans le genre de la correspondance (« ce sexe va plus loin que nous dans ce genre d'écrire » écrit d'ailleurs La Bruyère). La femme est avant tout là pour être une parfaite maîtresse de maison ou directrice de salon, qui doit donc s'approprier l'art du langage oral dans la langue française, la plus raffinée de toute. On comprend bien que le latin joue un rôle superflu. Cependant pour la lecture, la question se pose: pourquoi lire lorsqu'on ne doit que maîtriser l'art de la conversation?

***Donner le goût de la lecture***

La lecture a une place essentielle dans le *Magasin des enfants*. Elle intervient tout d'abord à travers les dialogues, nourris par des réflexions et des commentaires littéraires d'ouvrages lus en dehors des cours; mais également au sein du dialogue qui en font directement le récit oral. Mlle Bonne n'a pas le monopole du statut de narratrice en tant que conteuse, les autres élèves racontent elles aussi des histoires plus courtes, et récitent bien évidemment de petits passages de l'Ancien Testament. Madame Leprince de Beaumont fait ainsi passer plusieurs messages moraux sur son rapport pédagogique à la lecture. Tout d'abord, la lecture doit sortir de l'enfance, comme on peut le constater dès le premier Dialogue qui s'ouvre sur un autodafé de poupées. Alors que Suzanne se réjouit de passer l'après midi avec son amie Julia qui possède « la plus jolie poupée du monde »[99], Eugénie fait irruption dans le dialogue et se moque de son amie qui joue toujours à la poupée.

> « Depuis plus de six mois j'ai jeté toutes ces choses dans le feu; j'ai prié mon père de me donner l'argent qu'il employait à ces bagatelles, pour acheter des livres et payer des maîtres d'agrément. »[100]

Il est intéressant de noter que la lecture est associée aux maîtres d'agrément: le livre devient alors la clé d'accès à l'éducation. Suzanne rétorque que c'est là de l'argent gaspillé, elle qui n'a pas le goût de la lecture. Eugénie tente alors de convaincre sa cadette par une anecdote. Elle lui peint le portrait d'une femme très belle, que son père

[99] Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants*, Paris, Delarue, 1859, Dialogue I, p. 1.
[100] *Ibidem,* Dialogue I, p. 2.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

cherchait à fuir par tous les moyens, tant elle avait peu d'esprit: « il disait que c'était une statue, un automate, qu'elle n'avait pas d'âme »[101]. Cette femme-automate a tout d'une poupée; aussi belle à l'extérieur, aussi creuse à l'intérieur, et dans une position de dépendance. Au contraire, son père disait de deux sœurs fort laides qu'elles étaient très aimables par leur esprit. Lorsque Eugénie est allée interroger ces deux modèles pour savoir comment faire pour avoir un tel esprit, qui transcende l'apparence physique, les deux femmes répondent: « Nous l'avons pris dans les livres […] en nous appliquant à nos leçons, quand nous étions jeunes. »[102] Depuis ce jour, Eugénie se consacre toujours à la lecture, de manière insatiable, afin de briller en société, et de s'amuser des plus ignorantes. Ce n'est pas là une bonne manière de lire, et c'est bien Julia qui achève de convaincre Suzanne de se mettre à la lecture et de suivre à ses côtés les leçons de Mlle Bonne: « j'étudie parce que cela m'amuse et m'instruit, et j'espère que cela me rendra bonne quand je serai grande. »[103]Au-delà du divertissement et de l'instruction, le livre doit avant tout rendre sage, il se doit donc d'avoir une portée morale. Ainsi Madame Leprince de Beaumont classe les ouvrages, entre livres conseillés et livres dangereux car immoraux. Seule cette dimension morale permet de sortir de l'enfance, puisqu'elle élève l'âme du lecteur. Il y a donc plusieurs manières de lire, et plusieurs lectrices, comme l'établit Marie-Emmanuelle Plagnol-Dieval.[104] Il y a tout d'abord Mlle Bonne qui est une « lectrice par nécessité », puisqu'elle lit dans le but d'enseigner et de réécrire; Eugénie, la « lectrice par passion », qui jouit de sa lecture, et qui frôle souvent l'indigestion[105] dans sa faim vorace de livres qu'elle consomme sans modération; et enfin la « bonne lectrice » comme Julia qui sert de modèle aux plus jeunes élèves. Il faut chercher la juste mesure dans le désir de lecture. Dans le Dialogue XXVIII, alors que Eugénie déplore l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, la jeune fille exprime de nouveau sa passion pour la lecture que la nouvelle élève, Léonie, a du mal à partager. Mlle Bonne fait le choix de la modération:

[101]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants*, Paris, Delarue, 1859, Dialogue I, p. 3.

[102]*Ibidem,* Dialogue I, p. 3.

[103]*Ibidem,* Dialogue I, p. 4.

[104] Marie-Emmanuelle Plagnol-Dieval, « Statut et représentation de la lectrice chez madame Leprince de Beaumont», 2003 (http://books.openedition.org/pur/35602, consulté le 18/11/17)

[105]L'expression « ingestion de lecture » est utilisée au Dialogue XXIII, p. 316, (*op. cit.*) alors que Eugénie loue la capacité qu'a Julia à exposer l'Histoire de France bien qu'elle-même l'ai lue sans rien en retenir. « Mademoiselle Bonne: Et comme le gourmand n'engraisse pas toujours, et qu'au contraire il a souvent des indigestions, vous vous donnez des indigestions de lecture qui ne vous rendent pas plus savante: il faut vous corriger de ce défaut, ma chère. Julia lit moins que vous, mais elle tire plus de profit de ses lectures [...] »


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

« Vous avez raison, ma chère, c'est même un défaut d'aimer la lecture avec excès; mais c'en est un bien plus grand de ne point du tout l'aimer. Le temps qu'on donne à la lecture est bien mieux employé que celui qu'on perd au jeu et à courir les spectacles. »[106]

Il y a donc une fréquence, un rythme à adopter à la lecture, mais surtout un corpus bien particulier. Et dans ce manuel scolaire, Madame Leprince de Beaumont donne une liste de lecture. Il y a tout d'abord l'Histoire Sainte, bien évidemment, qui prend une place prépondérante dans le *Magasin*, et qui ne provoque jamais chez les élèves d'esprit critique sur le fond comme sur la forme contrairement aux textes profanes. Les contes sont également des réécritures de ce que Mlle Bonne a déjà lu, bien qu'elle ne cite pas ses sources. Elle emprunte les intrigues du conte de Perrault *Riquet à la houppe* pour le *Conte des trois souhaits* au Dialogue XIII, ou encore pour *Prince spirituel* au Dialogue XXIV; elle réécrit *Le Prince Tity* de Thémiseul de Saint-Hyacinthe du Dialogue XX au Dialogue XXII; et bien évidemment *La Belle et la Bête* de Mme de Villeneuve au Dialogue V. En validant ainsi la bonne littérature et en désignant une mauvaise littérature, qui est de toute évidence celle des romans et des contes immoraux comme nous le verrons plus tard, Madame Leprince de Beaumont dresse la bibliothèque idéale pour les jeunes filles. Mais ces lectures profanes doivent aboutir à terme aux lectures scientifiques qui viennent apporter de véritables connaissances aux élèves.

### *Apporter des connaissances solides : Histoire, sciences physiques, géographie*

« Quelle différence y a-t-il entre un conte et une histoire? »[107] demande Augustine au Dialogue III, alors que Mlle Bonne leur promet de jolis contes et de belles histoires. « Une histoire est une chose vraie, et un conte est une chose fausse qu'on écrit, qu'on raconte, pour amuser. »[108]La gouvernante fait une hiérarchie entre le conte et l'Histoire, où le conte merveilleux ne doit qu'emmener, par l'amusement, à l'Histoire vraie, avec un H majuscule. Pourtant dans le *Magasin des enfants,* le conte occupe une place bien plus importante que les cours d'Histoire. D'après Sonia Cherrad dans son article sur la présence de l'Histoire dans le *Magasin*[109]*,* sa brièveté est une stratégie pédagogique de l'auteure qui cherche à mener progressivement du merveilleux au réalisme. L'Histoire est à la fois brève dans sa forme mais aussi dans son fond: des passages courts de l'Histoire sont sélectionnés, des anecdotes, qui viennent illustrer le propos moral de la

[106]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, Dialogue XXVIII, p. 405.
[107]*Ibidem.*, Dialogue III, p. 7.
[108]*Ibidem*, Dialogue III, p. 8.
[109] Jeanne Chiron (dir.), Catriona Seth (dir.) *Marie Leprince de Beaumont: de l'éducation des filles à La Belle et la Bête,* Paris, Classiques Garnier, 2013, Sonia Cherrad, « L'"Histoire", forme brève sans merveilleux dans les *Magasins* de Marie Leprince de Beaumont », p. 59-69.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

gouvernante. Ainsi elle donne une lecture particulière de l'Histoire, qui n'est pas qu'une énumération de faits, à la manière de la chronique, que l'on faisait plus volontiers apprendre aux enfants. De ce fait, comme le souligne Jeanne Chiron[110], la fiction et le réel sont étroitement liés. La référence au réel est certes un projet ambitieux pour ce lectorat de jeunes filles, mais elle est toujours contre-balancée par cette volonté de réécriture de l'Histoire, qui ne sert que comme un moyen, pour confirmer l'Histoire Sainte qui elle n'est jamais remise en question et qui sert de pilier à toute la connaissance, aussi bien historique que géographique. Dans la Dialogue VI, par exemple, Mlle Bonne explique, carte du monde dépliée à l'appui, que les quatre foyers de population des quatre partis du monde furent formées par les enfants de Noé suite à la chute de la tour de Babel et la division des langues. Ainsi, Japhet est le père de l'Europe. Eugénie remarque alors: « Il y a dans la fable[111] plusieurs choses qui ressemblent à l'Histoire Sainte. Par exemple: l'âge d'or, le déluge, l'entreprise des géants, etc. »[112] Mlle Bonne l'informe qu'après le déluge, les hommes oublièrent leur histoire et s'inventèrent une mythologie fausse. Dans l'enseignement de Mlle Bonne, les leçons sont faites de choses bonnes puisque morales, qui sont de ce fait vraies et belles, dans le sens de la perfection; d'où sa qualification de « belle histoire » dans laquelle la fable Grecque n'a pas à apparaître.

> « Je l'ai déjà dit dans mon Traité d'Éducation; mais je le répéterais encore mille fois, que je ne croirais pas l'avoir assez dit. *Former les mœurs, tirer parti de l'esprit, l'orner, lui donner une tournure géométrique, régler l'extérieur.* »[113]

La dimension géométrique, qui est à comprendre aujourd'hui dans le sens de mathématique, est un des enjeux les plus novateurs pour l'éducation des jeunes filles. On retrouve cette « tournure géométrique » dans le *Magasin des enfants* à travers le spectre de ce que comprenait la physique au XVIII$^{e}$ siècle, à savoir la géologie, la chimie, la physique (au sens moderne du terme), les sciences naturelles et l'astronomie. Comme le souligne Sonia Cherrad[114], cette dernière

[110] Jeanne Chiron (dir.), Catriona Seth (dir.) *Marie Leprince de Beaumont: de l'éducation des filles à La Belle et la Bête,* Paris, Classiques Garnier, 2013*,* Jeanne Chiron*,, «* Les *Magasins* de Marie Leprince de Beaumont, dynamique de retranscription, jeux de mise en fiction », p. 85-102.

[111] La fable correspond à la mythologie grecque, qui ne correspond ni à l'Histoire Sainte, ni à l'Histoire, ni au conte.

[112] Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, Dialogue VI, p. 74.

[113] Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des enfants,* Paris, F.Esslinger, 1788, Avertissement, p. 17.

[114] Sonia Cherrad, « Sciences et philosophie dans les *Magasins* pédagogiques de Mme Le Prince de Beaumont », *Le Télémaque,* 44, 2013, p. 25-36.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

branche de la physique était particulièrement en vogue en France et en Angleterre, dans une période intense de débats entre Cartésiens et Newtoniens; avec un public féminin qui y voyait une substitution de l'astrologie. Ainsi, dans le Dialogue XVI, Mlle Bonne apprend à ses élèves l'influence de la lune sur les marées (découverte newtonienne), la rotation de la terre autour du soleil et sur elle-même. Elle utilise pour vulgariser son propos de nombreuses métaphores, tel que l'œuf dont le jaune représente la terre, la blanc pour l'atmosphère et la coque pour le ciel, afin que les enfants puissent visualiser le phénomène et le comprendre pleinement par un moyen simple. Mlle Bonne utilise la même méthode pour expliquer le cycle de l'eau dans le Dialogue XV autour d'une tasse de thé[115]; elle l'utilise aussi pour expliquer pourquoi un bateau flotte sur l'eau au Dialogue V en comparant le bateau à un couteau qu'elle fait couler dans une bassine[116]; ou encore pour expliquer le cycle des saisons à l'aide d'une bougie au Dialogue XVII[117]. Cette démarche empirique, que Madame Leprince de Beaumont applique de sa lecture de Locke, permet aux élèves de suivre une véritable démarche scientifique, qui part de l'hypothèse à l'observation pour arriver sur la théorie. Cette méthode empirique et ce discours simple fait de Madame Leprince de Beaumont une vulgarisatrice scientifique, au même titre que Madame de Châtelet ou Fontenelle. Ce dernier, dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), s'adresse à un public féminin friand des rêveries que promet l'espace et ses mystères. Madame Leprince de Beaumont s'inspire de ce vulgarisateur qui lui aussi, utilise la forme d'un dialogue galant entre un philosophe et une jeune Marquise. Tout comme cette jeune Marquise, les élèves de Mlle Bonne sont charmées par cet enseignement qui ouvre la porte à tant de possibilités inconnues jusqu'alors. « Je crois que j'aurais beaucoup de plaisir à apprendre la physique; les personnes qui la savent ne peuvent pas s'ennuyer. »[118]dit Julia suite à la leçon sur la révolution terrestre, formulant ainsi un projet futur de carrière en tant que physicienne; réflexion qui devait être assez rare à entendre dans la bouche d'une jeune fille.

### *Une œuvre « féministe » ?*

> « Oui, Messieurs les tyrans, j'ai dessein de les tirer de cette ignorance crasse, à laquelle vous les avez condamnés. Certainement, j'ai dessein d'en faire des

[115]« Comment l'eau qui est dans cette théière a-t-elle monté au couvercle? Vous voyez qu'il en est tout plein quoique la théière ne soit pas à moitié remplie. Quand l'eau commence à chauffer et surtout à bouillir, vous avez remarqué qu'elle produit de la fumée: eh bien! Ce qui vous paraît de la fumée, c'est la partie la plus délicate de l'eau, qu'on appelle *vapeur*, et elle est fort subtile. [...] » Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, Dialogue XV, p. 186.

[116]« Eugénie: Mais un vaisseau est plus lourd qu'un couteau. Mademoiselle Bonne: Sans doute, mais il a une plus grande quantité d'eau qui le soutient, au lieu qu'il n'y en avait guère sous le couteau. » *Ibidem*, Dialogue V, p. 54.

[117]« Mettez votre main justement au-dessus de la bougie, mais ne l'approchez pas trop près [….] vous voyez que vous pouvez approcher votre main beaucoup plus près par le côté que par le haut: la chaleur qui vient de côté frapper votre main est beaucoup plus faible que celle qui vient la frapper tout droit. Voilà ce qui fait l'hiver et l'été. » *Ibidem*, Dialogue XVII, p. 218.

[118]Madame Leprince de Beaumont*, Ibidem*, Dialogue XV, p. 208.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Logiciennes, des Géomètres, et même des Philosophes. Je veux leur apprendre à penser, à penser juste, pour parvenir à bien vivre. »[119]

Cette phrase de l'Avertissement du *Magasin des enfants* a fait couler beaucoup d'encre, et elle a suffit à porter Madame Leprince de Beaumont au rang des « féministes » avant l'heure. Aussi on ne peut qu'approuver la lecture féministe de son œuvre et de son engagement pédagogique. Pour autant, l'étiquette féministe, bien qu'anachronique, nous invite à nous poser la question de la vision de la femme chez Madame Leprince de Beaumont. Avec cette phrase sortie de son contexte, Madame Leprince de Beaumont peint le portrait (autoportrait?) d'une femme qui peut choisir son destin et être une intellectuelle, hors de la tutelle des « tyrans » masculins. Ainsi la connaissance et l'esprit raisonné permettent une émancipation et une vie heureuse. Mais cette conclusion est quelque peu hâtive: quelques lignes plus loin, on peut lire la phrase suivante:

> « La Philosophie sacrifiera le dégoût que produisent chez elle les détails domestiques, au devoir qui lui fait une loi de s'en charger: parfaitement convaincue que son bonheur et sa gloire, en cette vie et en l'autre, consistent à remplir les obligations de son état, elle les étudiera sans cesse, et les remplira avec la même exactitude, soit qu'elles soient conformes ou non à ses propres penchants et inclinaisons; et cette heureuse facilité à pratiquer tout ce qu'elle doit, elle la tirera de l'heureuse habitude de réfléchir.[120] »

Les deux phrases peuvent apparaître contradictoires, mais elles font pourtant sens dans toute l'œuvre pédagogique de la préceptrice. Les sciences, la philosophie, l'Histoire, la géographie; toutes ces disciplines enseignées ne sont pas des fins en soi, et servent avant tout le propos moral de l'enseignement qui est celui dicté par le christianisme. Ainsi, par les Lumières de la raison, la femme parvient à la Lumière de la foi, et peut vivre alors, sans se sentir opprimée, le rôle qui lui est attribué sur Terre. Mais quel est ce rôle justement? Tout au long du Dialogue, Mlle Bonne donne aux élèves des règles de vie immuables pour les futures épouses. Plusieurs femmes servent de modèles: Monique, la mère de Saint Augustin, apprend aux élèves qu'une femme ne doit pas boire d'alcool « car c'est la plus grande injure qu'on puisse faire à une femme, que de lui reprocher qu'elle boit

[119]Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des enfants,* Paris, F.Esslinger, 1788, Avertissement, p. 29.
[120]*Ibidem,* Avertissement, p. 30-31.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

beaucoup de vin et de liqueurs fortes. »[121]Sara, femme d'Abraham, est également un modèle à suivre: c'est un femme qui travaille, comme les hommes, à l'entretien du foyer et à la cuisine, alors qu'elle est une princesse. Cela choque les élèves qui sont issues de l'aristocratie et qui n'ont jamais vu leurs mères cuisiner[122]. Mlle Bonne prévient alors contre le danger qui guette les femmes aristocrates, associées à la mondanité et à la frivolité. Une fois de plus, l'enseignement de Mlle Bonne apprend aux jeunes filles à être humbles, afin d'accepter leur place au foyer, proches de leur mari, de leurs futurs enfants et de leurs serviteurs. Certaines femmes servent de contre-exemple: c'est le cas de Dinah, fille de Jacob, dont la curiosité la fait prisonnière de la ville de Sichem. Mlle Bonne affirme alors:

> « Si Dinah était restée chez elle, elle n'aurait pas causé les effroyables malheurs dont nous venons d'entendre le récit. Les femmes sont faites pour la retraite; il faut qu'elles s'accoutument à l'aimer, et j'ai très mauvaise opinion d'une fille qui aime à courir et à se faire voir partout. Je vous disais, il y a quelque temps, que les femmes étaient destinées à veiller sur leur famille. Comment le peuvent-elles faire, si elles sont toujours hors de leur maison? »[123]

Mlle Bonne apprend surtout à ses élèves à ne pas être superficielles et obsédées par leur apparence physique. Son conte le plus célèbre, *La Belle et la Bête*, est une leçon qui apprend à se méfier des apparences et à préférer la beauté intérieure. L'historien Georges Vigallero[124] nous montre à quel point, dès le XVIII ème siècle, l'enjeu social de la beauté est important chez les femmes; et c'est bien cet imaginaire que Madame Leprince de Beaumont tente de défaire. Selon Marianne Charrier-Vozel[125], en lisant les contes du *Magasin*, on s'aperçoit que la beauté est souvent synonyme de bonheur et de vertu. Dans *Le Prince Chéri,* Zélie est « aussi sage que belle »[126]et la Belle doit aussi bien son nom à sa beauté extérieure qu'à son âme vertueuse. Aussi les mauvaises actions rendent laides: c'est le cas du Prince Chéri, qui subit des métamorphoses physiques au fur et à mesure de ses méfaits. Augustine s'inquiète alors: « Est-ce qu'on devient un monstre et qu'on a des cornes, quand on est méchante? », ce à quoi Mlle Bonne répond: « Non, ma chère: votre corps restera tout comme il est; mais ce serait votre âme qui

[121]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, Dialogue VI, p. 72.

[122]*Ibidem*, Dialogue VII, p. 90.

[123]*Ibidem*, Dialogue IX, p. 116.

[124]Georges Vigallero, *L'Histoire de la beauté. Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours,* Paris, Seuil, 2007.

[125]Jeanne Chiron (dir.), Catriona Seth (dir.), *De l'éducation des filles à* La Belle et la Bête, Paris, Classiques Garnier, 2013, Marianne Charrier-Vozel, « Les concepts de la beauté et de la laideur dans le projet pédagogique de Marie Leprince de Beaumont » p. 107-115.

[126]Madame Leprince de Beaumont, *op. cit.*, Dialogue III, p. 8.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

deviendrait laide et plus abominable qu'un monstre. »[127]La beauté n'apporte pas le bonheur, comme on peut le lire dans *La Belle et la Bête*, où les sœurs passent leur temps à jalouser Belle. Seule Belle sait où réside la véritable beauté, lorsqu'elle dit à la fin du conte à la Bête: « Je vous aime mieux avec votre figure, que ceux qui, avec la figure d'homme, cachent un cœur faux, corrompu, ingrat. »[128]La beauté n'est pas un don de Dieu mais une épreuve qu'inflige les fées sur le berceau des nouveaux-nés. Si l'enfant, en grandissant, parvient à dépasser la vanité que peut apporter une jolie figure, il sera récompensé. Ce n'est pas le cas de Joliette qui n'a pas bon cœur, et qui est alors punie par la reine des fées qui la rend muette.[129]

En un sens, Madame Leprince de Beaumont souhaite affranchir ses élèves du dictât de la beauté qui rend superficielle et qui empêche l'accès aux connaissances. Elle apprend encore et toujours l'humilité chrétienne, prévenant ses élèves contre la vanité aussi bien d'une belle figure que d'un bel esprit.

## *LE MAGASIN DES ENFANTS*, UNE FORME HYBRIDE ENTRE DIALOGUE, CONTE DE FÉES ET LECTURE DE L'HISTOIRE SAINTE

Inclassable, le *Magasin des Enfants* s'inspire et innove à travers différentes traditions littéraires. La portée pédagogique de l'ouvrage que nous avons étudié dans la parti précédente n'efface pas les autres richesses littéraires dont dispose le texte et qui peuvent être analysées à part, tout en répondant toujours à une logique éducative. Il s'agira donc de montrer à quel point la « forme » hybride du *Magasin* et les différents « jeux de mise en fiction », pour reprendre l'expression de Jeanne Chiron[130], permettent aux lectrices une immersion éducative complète. Nous étudierons tout d'abord la forme du dialogue qui structure tout le texte, dans sa dimension théâtrale, réaliste et argumentative. répondant à une tradition philosophique qui remonte à l'Antiquité tout en s'inscrivant parfaitement dans le « dialogue d'idées » du siècle des Lumières. Au sein de ces dialogues, de manière emboîtée, on trouve aussi bien des leçons de vie que des histoires, des contes et des fables, dont la lecture peut se faire à part du reste du dialogue. Aussi les contes, qui feront la postérité de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont à travers les

[127] Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, Dialogue III, p. 23.
[128]*Ibidem*, Dialogue V, p. 43.
[129]*Ibidem*, Dialogue XVII, p. 220.
[130] Jeanne Chiron (dir.), Catriona Seth (dir.), *Marie Leprince de Beaumont, De l'éducation des filles à* La Belle et la Bête, Paris, Classiques Garnier, 2013, Jeanne Chiron, « Les *Magasins* de Marie Leprince de Beaumont, dynamique de retranscription, jeux de mise en fiction », p. 85-102.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

siècles, forment une unité littéraire qui peut être lue et analysée en elle-même. Les éditions contemporaines du *Magasin* en sont la preuve, prenant de l'ouvrage les contes et formant alors des recueils parfois associés à des conteurs différents. Enfin, l'essentiel du dialogue est nourri par une réécriture de l'Ancien Testament qu'il sera intéressant d'étudier plus en détail afin de comprendre la foi éclairée de l'auteur qui, une fois de plus, se situe à la fois entre tradition et modernité.

## La forme du dialogue

### *Le dialogue au XVIII^e^ siècle : entre imitation et renouvellement*

Comme nous avons pu le voir à plusieurs reprises, le dialogue joue un rôle fondamental dans la stratégie pédagogique de l'auteure. Il en va de même pour la structure de l'œuvre toute entière puisqu'il est la forme matrice qui permet l'insertion de la vulgarisation scientifique, de la réécriture de l'Ancien Testament et des contes moraux. Il donne également la voix à chacune des élèves qui, comme au théâtre, jouent un rôle dans ces cours mis en littérature. Dans le titre même, le terme de « *Dialogue* » peut remplacer celui du « *Magasin* » avec ce « *ou* » relatif: *Le Magasin des enfants, ou Dialogue d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction [...].* Le Dialogue est donc la forme littéraire première du *Magasin,* pensé lui-même comme genre littéraire à part destiné à une bibliothèque de jeunes filles comme nous l'avons précédemment suggéré. Mais le Dialogue en lui-même ne peut-il pas être étudié comme un genre littéraire à part? C'est bien ce que s'emploie à démontrer Stéphane Pujol dans son étude *Le Dialogue d'idées au dix-huitième siècle*[131], malgré son statut tout aussi hybride que ce qu'on pourrait appeler le genre du « Magasin ».

> « Le dialogue, avec la lettre, l'essai, les discours ou les mémoires, appartient à une région mal définie de la littérature qui hésite entre l'information et l'invention, la réalité et la fiction, et pour finir, entre l'art et la vie.[132] »

La *mimesis* que permet le Dialogue en fait oublier son intérêt littéraire et sa fonctionnalité, feignant de refléter à la perfection une conversation du réel, et faisant alors de l'art du dialogue un art du quotidien, et pas un art littéraire. Cependant, dans cette ère classique du XVIII^e^ siècle, le Dialogue est une forme qui dispose d'un canon littéraire antique parfait à imiter. Platon fait bien évidemment figure d'autorité, et il semble complexe pour les auteurs du XVII^e^ siècle de l'imiter sans délivrer de pâles

[131] Stéphane Pujol, *Le Dialogue d'idées au dix-huitième siècle,* Oxford, Voltaire Fondation, 2005.
[132] *Ibidem,* p. 9.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

copies du *Banquet* ou de *La République*. Le genre connaît une renaissance comme conséquence de la censure: Galilée ou Érasme exposent leurs théories scientifiques et philosophiques révolutionnaires en plusieurs voix sans prendre parti grâce au dialogue qui permet le débat d'idées. Cette renaissance se fait de manière plus institutionnelle en Italie avec Baldassare Castiglione et son oeuvre *Il Cortegiano* (1528), reflet de la vie politique de la cour d'Urbino qui permet, de manière didactique, d'éviter la monotonie d'un discours savant. On retrouvera cette influence sous la plume de Mlle de Scudéry en tant que théoricienne de l'honnête homme, mais aussi chez Fontenelle pour la vulgarisation scientifique que nous avons déjà rencontré. Le Dialogue devient la forme littéraire de la conversation mondaine fixée par la préciosité, la recherche du rythme et du mot juste dans toute la forme de l'oralité. Le dialogue des Lumières, comme chez Voltaire, chez Diderot, prend la forme d'un genre philosophique et argumentatif qui reprend la fonction première des Dialogues de Platon, conservant néanmoins cette culture classique dans l'apparat que prend le Dialogue. Le genre s'épanouit alors dans le contexte des salons littéraires et de la philosophie des Lumières. Ce foisonnement d'idées donne la parole à plusieurs voix qui sont celles du Dialogue. Le genre littéraire revêt des fonctions spécifiques, et devient un outil majeur des précepteurs du XVIII^e^ siècle, sur le modèle du *Phèdre* de Platon qui fait du savoir qui découle de l'oralité un savoir supérieur au savoir écrit figé, puisqu'il permet de donner vie aux idées par une réflexion dynamique. Ainsi Fénelon compose, en plus de son *Télémaque*, des dialogues *ad usum delphini*[133]*;* les collèges jésuites mettent au programme des dialogues de Lucien et de Cicéron à tous les cours de rhétorique.

### *Mise en scène*

Dans ce dialogue pédagogique, tout est mis en scène pour donner vie et vraisemblance à la discussion qui va se donner entre les protagonistes. Ainsi, comme au théâtre, les personnages sont présentés par une liste que nous avons déjà analysée dans l'édition de 1859. Les noms anglais de la liste que nous pouvons lire dans l'édition de 1768 relève une nuance intéressante entre les personnages intéressante: les plus jeunes portent des prénoms alors que les plus âgées, au caractère formé par leur maturité, sont fixées par des noms allégoriques qui en font

[133] « Composés pour l'éducation d'un prince », qui est ici le duc de Bourgogne.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

des personnages-types, dans la tradition du type théâtral. Dans l'édition de 1768[134], Julia se nomme Lady Sensée, et Eugénie Lady Spirituelle. Toutes deux jouent ce rôle, du début à la fin, qui définit leurs connaissances mises tantôt au service de la sagesse, tantôt au service de l'esprit, orgueilleux au début de l'ouvrage. L'évolution demeure possible, mais le nom donné pèse comme un déterminisme naturel qui est celui que leur a donné l'éducation de leur petite enfance. Léonie se nomme Lady Tempête, et Charlotte Lady Babiole. Les deux enfants rebelles, l'une de 13 ans, l'autre de 10 ans, représentent des défauts qu'il sera plus complexe pour Mlle Bonne de corriger. Ainsi Mlle Bonne explique à Lady Babiole l'enjeu que représente Lady Tempête, arrivée plus tardivement:

> « Vous aviez de la bonne volonté, mon enfant; d'ailleurs, vous n'aviez que sept ans: le dragon d'orgueil qui était dans votre cœur était encore tout petit, nous l'avons étranglé facilement; mais le dragon de cette malheureuse créature [Lady Tempête] est fort; il a treize ans, et il l'étranglera elle-même au premier jour. »[135]

Quelque soit l'édition, la gouvernante conserve le nom de Bonne, qui fait d'elle le caractère de la bonté par excellence. Chaque rôle du dialogue est ainsi assigné dès la première page. L'ordre d'énumération de cette liste exclusivement féminine est également intéressant: Mademoiselle Bonne, « Gouvernante de Lady Sensée », apparaît évidemment en tête. Elle est la chef d'orchestre du dialogue, celle qui le mène, qui dicte quand il commence et quand il finit. Elle est suivie de Lady Sensée, l'élève principale, la plus accomplie, et qui sert de sous-maîtresse; puis de Lady Spirituelle, un miroir de Lady Sensée en ce qui concerne la culture générale, mais qui n'ont pas eu la même éducation qui se manifeste par le défaut de vanité chez cette dernière. Leur succèdent les plus jeunes, Lady Mary[136] (Augustine), Lady Charlotte, Miss[137] Molly (Sidonie); qui forment, sans distinction qualificative, une seule et même personne quelque peu interchangeable dans le dialogue. Les deux rebelles sont les dernières de la liste: Lady Babiole et Lady Tempête, qui auront pour rôle de montrer la prouesse pédagogique de Mlle Bonne qui saura les corriger. Les rôles sont répartis tout au long du dialogue: les plus petites récitent l'Histoire Sainte, tâche qui relève d'un apprentissage fondamental pour leur jeune âge qui a besoin de structures; les plus grandes récitent les fables grecques ou leurs propres lectures qu'elles rapportent à la manière de Mlle Bonne, de manière plus brève. La gouvernante a le monopole sur les contes, qui, grâce à son talent

[134]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* La Haye, chez Pierre Gosse junior, 1768.

[135]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* éd. Par Mme Louise Swanton-Belloc, Paris, Garnier, 1865, p. 331.

[136]Elle est âgée de 5 ans dans cette version de 1768, apportant une nuance d'âge supplémentaire et un vocabulaire des plus enfantin.

[137]Dans la version de 1768, elle est la seule à ne pas porter le titre de « Lady », apportant peut-être une nuance de classe sociale, le titre de « Lady » étant réservé aux nobles.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

de narratrice, réserve ce moment ludique comme récompense ou motivation à la bonne conduite de ses élèves. La présentation des personnages s'arrête là, et il n'y a pas plus de description physique ou morale apportée: les personnages existent par la parole, comme au théâtre. Pour ce qui est du cadre dans lequel se déroule le cours, il n'est pas indiqué dans toutes les éditions. On peut lire dans la nouvelle édition de 1860 : « La scène se passe à Paris, chez Madame de Châteaumorant, dans l'appartement de l'institutrice de sa fille, où toutes les après-dîners se réunissent ces demoiselles. »[138]Dans cette version francisée, l'importance du cadre parisien tranche avec les éditions précédentes; mais l'atmosphère reste la même, à Paris ou à Londres. C'est autour d'un thé et après le dînée que les jeunes filles se réunissent dans l'appartement de l'institutrice, dans ce cadre d'apprentissage privilégié que les illustrateurs s'amuseront à imaginer. L'absence de description des personnages et du décor met d'autant plus en valeur ce dialogue qui semble s'élever au-delà du contexte social et spatial.

### *Le dialogue pédagogique*

Dans cet espace-temps à la fois réaliste et subjectif, le cœur du dialogue se noue autour de la fonction pédagogique que lui apporte l'auteure. Le dialogue est une forme particulièrement pédagogique qui séduit les philosophes des Lumières qui cherchent à partager des connaissances aux lecteurs et surtout à convaincre d'adhérer à leurs opinions. Comme l'écrit Stéphane Pujol:

> « A l'échange réciproque se substitue souvent la transmission d'une doctrine, au dialogue réel des interlocuteurs, la leçon du maître à un disciple. Le dialogue s'apparente alors à un catéchisme plus ou moins déguisé.[139] »

Et il est indéniable de signaler que Madame Leprince de Beaumont apporte un renouveau aux leçons de catéchisme. Stéphane Pujol indique trois caractéristiques qui s'appliquent parfaitement au dialogue du *Magasin*: « un enchaînement dominant de questions-réponses », « un certain déséquilibre dans la longueur des répliques », « une inégalité de principe entre les interlocuteurs, qui doit normalement être comblée partiellement ou totalement à la fin du dialogue[140]. » Les deux premières caractéristiques se retrouvent tout au long du

[138]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des Enfants,* Paris (Rue Pavée Saint-André, 3), Nouvelle édition illustrée par Guérin, Mouilleton, Waltier, etc., Morizot (libraire-éditeur), 1860, p. 1.

[139]Stéphane Pujol, *Le Dialogue d'idées au dix-huitième siècle,* Oxford, Voltaire Fondation, 2005, p. 248.

[140]*Ibidem,* p. 248.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

dialogue. Par exemple, au Dialogue XVII, les plus jeunes enfants enchaînent les questions, entrecoupées par les longues explications de Mlle Bonne: « **Augustine**: […] Mais pourquoi le soleil est-il plus chaud en été qu'en hiver? Est-ce qu'en été nous sommes plus près de lui? », « **Charlotte**: A quoi sert l'hiver? Je vous prie. Il ne croît rien sur la terre pendant ce temps[141]. » Pour ce qui est de l'inégalité de principe entre les interlocuteurs, il s'agit d'une inégalité morale qui est résolue à la fin du dialogue grâce à l'instruction qu'apporte Mlle Bonne. Lorsque Léonie fait son entrée au Dialogue XXIII, Charlotte s'aperçoit de son évolution positive:« Quand je pense, ma bonne amie, que j'étais comme cela il y a sept mois, cela me fait trembler. Que je vous ai d'obligations de m'avoir aidée à me corriger![142] » Malgré cette inégalité, visible par la longueur des répliques et l'omniprésence de Mlle Bonne dans le dialogue, le rapport entre la gouvernante et ses élèves repose sur une horizontalité affective. Les jeunes filles appellent Mlle Bonne leur « bonne amie », la gouvernante n'hésite pas à montrer des signes d'affection lorsqu'elle est fière de ses élèves[143], et les élèves entre elles sont très tendres les unes envers les autres. Ainsi se constitue un rapport amical entre les protagonistes du dialogue, ce qui renforce la volonté de la gouvernante d'instruire en amusant. Ces heures de dialogue sont tout aussi bien un moment d'apprentissage que de partage et de sociabilité. Cette sociabilité repose sur une honnêteté morale qui écarte toute flatterie entre les élèves et leur gouvernante. Mlle Bonne leur apprend régulièrement cette leçon: « Les gens qui vivent à la cour n'ont guère d'amitié, ma chère; ils ne sont occupés que du désir de plaire au roi, pour faire leur fortune. »[144]Le dialogue du *Magasin* est aussi une leçon de sociabilité où les jeunes filles apprennent à nouer entre elles de véritables rapports basés sur la tolérance, le pardon et l'humilité. Cette dimension affective est empreinte d'éléments biographiques de Madame Leprince de Beaumont, qui avait toujours énormément de mal à se défaire des ses élèves favorites, tout particulièrement Sophie Carteret qui lui inspirera le personnage de Julia.

Les dialogues suivent une structure particulière. Chaque dialogue correspond à une journée qui ne commence qu'à partir du Dialogue III, première journée où les élèves sont réunies autour de la gouvernante. Les deux dialogues précédents servent de scènes d'exposition, comme au théâtre, qui vont déboucher sur les leçons de Mlle Bonne. Dans le premier, seules Suzanne, Julia et Eugénie sont présentes, débattant sur l'objet

[141]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des Enfants,* Paris, Delarue, revue par Mme J.-J. Lambert, 1859, Dialogue XVII, p. 218. Cette édition servira de référence pour le reste de la parti.

[142]*Ibidem,* Dialogue XXIII, p. 323.

[143]« Venez m'embrasser, mon enfant, faisons la paix: je commence à espérer quelque chose, puisque vous vous êtes soumise à la pénitence que je vous ai imposée, je vous en dispense pour cette fois, et je me contente de votre obéissance. » dit la gouvernante à son élève la plus rebelle, Léonie.. *Ibidem,* Dialogue XXIII, p. 327.

[144] *Ibidem*, Dialogue X, p. 128.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

indispensable dont doit se munir une jeune fille: une poupée ou un livre? Dans le deuxième dialogue, il s'agit du seul tête à tête de tout le *Magasin*, entre Julia et Eugénie. Cette dernière est inconsolable: elle a surpris une conversation la concernant, lui apprenant qu'elle était perçue comme « un mauvais esprit, une petite personne qui sera la peste de la société »[145]; tandis que Julia serait « bien aimable […] elle parle peu, mais tout ce qu'elle dit est à propos: je donnerais toutes choses au monde pour avoir une enfant de son caractère.[146] » C'est donc avec beaucoup d'humilité qu'Eugénie vient demander l'aide de Julia afin qu'elle la rende comme elle. Julia mène Eugénie au dialogue avec la sage gouvernante et ses amies; car elle seule ne pourra rien faire pour remettre son amie sur le droit chemin. C'est donc par cet équilibre, qui résulte de la pluralité des voix, qu'Eugénie pourra trouver sa propre voix. Chaque dialogue – journées se structurent plus ou moins de la même manière, bien qu'une part de liberté est laissée à l'ordre des différents aspects du dialogue. La gouvernante commence par le récit d'un conte, qui débouche ensuite sur un commentaire de réactions des élèves puis sur la leçon morale de la gouvernante. De manière parfois un peu abrupte, sans transition, Mlle Bonne demande aux plus jeunes élèves de réciter l'Histoire Sainte. Au fur et à mesure des dialogues, de nouveaux enseignements s'ajoutent; ce qui montre bien que l'intérêt des élèves grandit de plus en plus. Ainsi au Dialogue VI, quatrième journée, s'ajoute une leçon de géographie qui fait écho au mythe de Babel. Lorsqu'il s'agit des sciences physiques, l'apport de connaissances se fait toujours de la manière la plus naturelle qui soit, suscité par des questions pratiques qui découlent de la lecture de l'Ancien Testament ou des contes; comme c'est le cas de la question de la métamorphose de la chenille en papillon suite au conte de *La Belle et la Bête*[147]. Les dialogues s'épaississent et prennent de la longueur, tout en conservant cette fluidité déguisée derrière une importante structuration du cours donné par Mlle Bonne. L'art du dialogue pédagogique dans le *Magasin des enfants* réside peut-être dans cette subtilité, qui consiste à densifier et à complexifier les leçons tout en conservant un ton amusant, simple et affectif.

[145] Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, Dialogue II, p. 6.

[146] *Ibidem,* Dialogue II, p. 6.

[147] « Augustine: Et moi, faudra-t-il que j'attende aussi que je sois plus grande, pour savoir comme le papillon peut d'abord être chenille? » « Mademoiselle Bonne: Non, ma chère. Pour vous faire plaisir je vais garder plusieurs papillons; ils feront des œufs en automne, sur quelques feuilles que je leur donnerai; puis ils mourront et je mettrai la feuille au soleil. [...] » *Ibidem,* Dialogue V, p. 51.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

## L'attrait du conte de fées

> « On me dira, nous avons douze volumes de Contes de Fées, nos enfants peuvent les lire: à cela je réponds, outre que ces Contes ont souvent des difficultés dans le style, ils sont toujours pernicieux pour les enfants, auxquels il ne sont propres qu'à inspirer des idées dangereuses et fausses.[148] »

Dans son Avertissement, Madame Leprince de Beaumont annonce sa volonté de réinventer le genre littéraire du conte de fées, afin d'en faire un genre moral adapté aux enfants. Il faut signaler en effet que depuis la fin du XVII ème siècle et la « mode » du conte de fées littéraire en France, ces courts récits merveilleux inspirés du folklore populaire se trouvent dans toutes les bibliothèques, et sont aussi bien lus des enfants que des parents. Comme nous l'avons vu précédemment, il faut dire qu'une bibliothèque spécifique à l'enfance n'existait pas réellement, et ces derniers s'amusaient de ces contes que leur racontaient leurs nourrices aussi bien que leurs parents s'amusaient de leurs réécriture dans les salons. Or ces contes « pour adultes », lus ou racontés par défaut par les plus jeunes, ne sont pas toujours adaptés à la jeunesse.

> « [...] j'avoue que j'ai trouvé les Contes de la *Mère l'Oye*, quelque puériles qu'ils soient, plus utiles aux enfants, que ceux qu'on a écrits dans un style plus relevé. Je trouve moyen de faire comprendre aux enfants, lorsqu'ils lisent la *Barbe bleue*, les inconvénients d'un mariage fait par intérêt, les dangers de la curiosité, les malheurs qui peuvent arriver du peu de complaisance qu'on a pour les caprices d'un époux, l'inutilité du mensonge pour éviter le châtiment. », poursuit-elle dans son Avertissement[149].

Une fois de plus, Madame Leprince de Beaumont ne cache pas sa pratique de la réécriture qui doit servir de guide de lectures pour ses élèves. Ainsi la plupart des contes que l'on retrouve dans le *Magasin* ne viennent pas d'un travail d'invention de la part de l'auteure, mais bien d'une réécriture morale des contes qu'elle juge déjà approprié aux enfants. C'est donc en s'inspirant du plus grand conteur de la fin du XVII^e siècle, Charles Perrault, dont elle cite le recueil de huit contes de fées *Les Contes de ma mère l'Oye*, ou encore de Mme de Villeneuve et sa version de *La Belle et la Bête*, que Madame Leprince de Beaumont ajoute à son dialogue pédagogique la promesse du divertissement digne d'une littérature pour la jeunesse. Elle s'éloigne pourtant de la version de *Barbe Bleue* immorale de Perrault, qui sert de contre-exemple des contes moraux que propose la gouvernante à ses jeunes élèves.

---

[148] Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des enfants*, Paris, F. Esslinger, 1788, Avertissement, p. 15.
[149] *Ibidem*, p. 16.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

### *Un ancrage littéraire : le conte de fées de la fin du XVII^e^ à la fin du XVIII^e^ siècle*

Madame Leprince de Beaumont s'inscrit dans une tradition littéraire orale dont l'origine remonte à l'Antiquité. C'est à la fin XVII^e^ que le conte de fées littéraire se fixe en France, avec des auteurs tels que Charles Perrault ou Mme D'Aulnoy. Pourtant les fées, tout comme le merveilleux, n'ont pas attendu le XVII^e^ siècle pour venir alimenter les productions littéraires françaises; ces éléments sont déjà présents dans les romans médiévaux. De même, les sujets des contes existent déjà dans les bouches des nourrices dans une tradition orale que l'on ne saurait dater. Mais lorsque Mme d'Aulnoy publie *Histoire d'Hypolite, comte de Duglas* en 1690, les contemporains s'en étonnent comme d'une forme littéraire nouvelle. Comment définir ce genre fixé du conte? Christophe Carlier en donne la définition suivante dans son livre *La clef des contes*: le conte est une « narration brève, marquée d'une référence, même allusive, au merveilleux »[150]. Ce « merveilleux-pur », tel que le nomme Tzvetan Todorov, est à distinguer du fantastique: aucune ambiguïté ne s'y joue avec le rapport au réel, et les lois du surnaturel régissent les règles de la féerie. Le merveilleux définit le conte et en fait une lecture de divertissement qui n'est pourtant pas propre au genre selon Raymonde Robert. Dans *Le conte de fées littéraire en France de la fin du XVII^e^ à la fin du XVIII^e^ siècle,* elle écrit:

> « Tout groupe social recourt à des formes spécifiques de divertissement; c'est en fait toute la littérature qui participe à ce besoin d'échapper, par la magie du verbe, aux contingences de toute nature.[151]" »

Cette définition qui tourne autour du merveilleux est trop générale pour définir le conte de fées. On peut pourtant trouver sa naissance chronologique à travers la notion de brièveté. Raymonde Robert souligne que le « roman-fleuve » de La Calprenède ou de Mlle de Scudéry ont fait leur temps à la fin du XVII^e^ siècle, et le lectorat est en recherche de clarté et d'une diminution de la longueur des ouvrages. On cherche moins l'épanchement du discours littéraire que le mot juste et la précision. Dans les salons se développe alors une « mode » du conte de fées issue de la tradition orale, qui puise à la fois sa source des contes orientaux[152],

[150]Christophe Carlier, *La clef des contes,* Paris, Ellipses, 1998, p. 11.

[151]Raymonde Robert, *Le conte de fées littéraire en France de la fin du XVII^e^ à la fin du XVIII^e^ siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 23.

[152]Cet orientalisme intervient surtout grâce à la traduction des *Milles et Une Nuits* par Galland en 1704.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

du folklore italien[153] et dans l'épopée classique[154]. L'art des conteurs comme Charles Perrault, Mme d'Aulnoy ou Mme Lhéritier consiste en l'anoblissement du folklore populaire ou dans la redécouverte et la sublimation de l'épopée classique. Pendant une quinzaine d'années, le conte de fées connaît un âge d'or avant de se raréfier au profit des contes orientaux. On assiste en 1730 à une renaissance du conte de fées qui prend cependant des formes et des fonctions différentes, entre pastiches, satires et parodies. La parodie du genre marque-t-elle sa fin? Le mouvement s'essouffle à partir de 1778 au profit du conte fantastique ou du conte moral, tel que l'initie Madame Leprince de Beaumont. Au XIXe siècle en Allemagne, les frères Grimm feront renaître les contes du passé afin d'exalter un folklore national. Mais les fées sont absentes de ces contes romantiques, marquant alors la fin de l'appellation de « conte de fées ». Il apparaît dès lors une confusion entre les différents genres du conte. La présence des fées ou du merveilleux ne suffisent d'ailleurs pas à définir le conte de fées. Au sein même du corpus du catalogue *Le Conte populaire français*[155], les récits merveilleux empruntent à la fois au conte de fées et au conte oriental. Le genre, fait de réécriture et de sources multiple, semble échapper aux définitions de critères esthétiques et de procédés littéraires.

Le structuralisme apporte alors une nouvelle définition et ainsi de nouvelles pistes d'analyse des contes, longtemps délaissées des critiques littéraires. Les théories de Vladimir Propp, qui s'appuient sur un corpus de contes russes, font aujourd'hui autorité. Il relève des éléments immuables qui font la structure de tous les contes:

> « 1) Les éléments constants, permanents, du conte sont les fonctions des personnages, quels que soient ces personnages et quelle que soit la manière dont ces fonctions sont remplies. Les fonctions sont les parties constitutives fondamentales du conte.
>
> 2) Le nombre de fonctions que contient le conte merveilleux est limité.
>
> 3) La succession des fonctions est toujours identique
>
> 4) Tous les contes merveilleux appartiennent au même type en ce qui concerne leur structure. »[156]

Il isole alors 31 fonctions possibles dont une seule est indispensable et constitue la substance de tous les contes: le méfait. Des éléments variables se déclinent tout autour, comme les attributs des personnages, les motivations psychologiques de leurs actes et

[153]Des auteurs comme Basile ou Straparole par exemple.

[154]L'épisode de Circé au chapitre X de *L'Odyssée* par exemple.

[155]Paul Delarue, Marie-Louise Tenèze, *Le Conte populaire français. Catalogue raisonné des versions de France et des pays de langue française et d'outre mer,* Paris, Maisonneuve, 1976.

[156]Vladimir Propp, *La morphologie du conte,* Paris, Le Seuil, (coll. Points), 1970, p. 31-33.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

les séquences de liaisons. Sept personnages-types se distinguent également: le héros, le futur faux héros, l'agresseur, la princesse objet de l'agression ou du manque, le mandateur, le donateur, l'auxiliaire. Claude Brémond apporte une nuance à cette analyse qui permet certes une définition du conte, mais une définition réductrice de la liberté de création du conteur:

> « Le conte se présente comme le jeu de mécano dans la caisse à jouets d'un enfants. Il y a des thèmes, pièces fixes, plus ou moins désassemblées à partir desquelles le conteur, comme l'enfant, bricole une nouvelle construction. Mais au-delà de ce fonctionnalisme qu'a étudié Propp, il y a aussi la nécessité du moment, l'imagination du conteur, la transmission et la mémoire: autant d'éléments d'une richesse considérable. »[157]

Malgré cette limite du structuralisme, cette méthode permet d'établir des nuances entre les genres du conte. Ainsi Raymond Robert relève les règles immuables de « l'écriture féerique »:

« 1) *Les assurances explicites de la réparation du méfait;* formulées de manière diverse et toujours redondante, elles installent la certitude de l'échec de l'agression avant même l'intervention des agresseurs.

2) *La mise en évidence du destin exemplaire du couple héroïque* par un système particulièrement efficace qui répartit les attributs physiques ou moraux selon les deux catégories antagonistes des héros et des personnage adjuvants d'une part, des anti-héros et des personnages agresseurs d'autre part.

*3) L'instauration d'un ordre féerique exclusif* par lequel le micro-univers du conte merveilleux est constitué comme référence absolue et suffisante. »[158]

### *Les contes pédagogiques du Magasin : du conte de fées au conte moral adapté aux enfants*

Les contes du *Magasin* se situent dans cette tradition du conte de fées, ne serait-ce que par les empreints que Madame Leprince de Beaumont fait chez Perrault, père de l'écriture féerique. Cette réécriture, qui n'a en soit rien de surprenant dans le travail de conteuse, s'inscrit pourtant dans une direction nouvelle que prend le conte de fées à la fin du XVIII$^{e}$ siècle. Raymonde Robert fait

[157]Claude Brémond, « Le mécano du conte », *Magazine Littéraire,* n°15, Juillet-août, 1979, p. 15.

[158]Raymonde Robert, *Le conte de fées littéraire en France de la fin du XVII$^{e}$ à la fin du XVIII$^{e}$ siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 35.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

le constat suivant: « aux récits féeriques qui prétendent distraire en éduquant, vont succéder, dix-sept ans plus tard, des *Contes moraux* laborieusement édifiants.[159] » Les contes du *Magasin* sont donc transitoires et annoncent les *Contes moraux* que publiera Mme Leprince de Beaumont en 1774. Annonciatrice d'un genre nouveau qui se développera au début du XIXᵉsiècle, ce conte qui se veut adapté aux enfants sacrifie de plus en plus le merveilleux au profit de la morale. Aussi on peut faire le même constat lorsqu'on étudie l'ordre des contes du *Magasin des enfants*, qui évoluent progressivement du merveilleux vers l'édification morale. Tout comme les élèves du *Magasin* grandissent spirituellement du début à la fin du dialogue, les personnages des « contes pédagogiques » (appelons ainsi ces contes transitoires entre féerie et morale) sont de plus en plus matures et n'ont plus besoin de l'aide systématique de l'auxiliaire-pédagogue. Dans le premier conte, *Le Prince Chéri*[160], une bague vient piquer le doigt de Chéri à chaque fois qu'il commet une faute morale, et la fée Candide le reprend à plusieurs reprises. Le merveilleux est renforcé par la métamorphose que subit Chéri suite à l'emprisonnement injuste qu'il impose à Zélie qui refuse de l'épouser, du monstre hybride au chien, puis du chien au pigeon, avant de recevoir enfin le pardon et l'amour de Zélie grâce à ses bonnes actions et à retrouver sa forme humaine. On peut faire le même constat dans le conte du *Prince Charmant*[161], jeune protégé corrigé de ses vices qui le rendent si illégitime à gouverner, par son gouverneur Sincère.

> « Cependant, les derniers contes montrent de jeunes héros triomphant des épreuves davantage grâce à leurs qualités que grâce aux pouvoirs magiques et aux sages conseils des pédagogues. » constate Sophie Latapie dans son article « Un dispositif intégré »[162].

En effet, dans *Le Prince Spirituel*[163], le prince, malgré sa laideur, parvient à se faire aimer grâce à son esprit et sa sagesse. Seule la fée qui lui attribue la laideur à sa naissance est un élément du conte de fées; pour le reste, si on supprime cet élément qui joue comme un opposant dans la vie du prince qui est rejeté par sa cour, le conte ne possède que des caractéristiques réalistes. Le héros, affranchi des fées ou des gouverneurs, s'affranchit également du merveilleux pour parvenir à une édification morale. On comprend alors pourquoi les éditions qui recueillent les contes du *Magasin*

[159]Raymonde Robert, *Le conte de fées littéraire en France de la fin du XVIIᵉ à la fin du XVIIIᵉ siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 337.

[160]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, Dialogue III, p. 8-25.

[161]*Ibidem,* Dialogue VII, p. 78-86.

[162] Sophie Latapie, *«* Un dispositif intégré. Le conte dans *Le Magasin des enfants* de Mme Leprince de Beaumont *»* Revue *Féeries* n°1, Université Stendhal Grenoble 3, 2003, p. 125-144.

[163]Madame Leprince de Beaumont*, op. cit.*, Dialogue XXIV, p. 330-336.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

conservent l'ordre du dialogue de manière volontaire[164]. Mais peut-on véritablement lire cette évolution morale des contes en les dissociant des dialogues, comme le font les éditions modernes?

Nous n'avons retenu de nos jours du *Magasin* que les quatorze contes qui s'articulent entre les leçons d'Histoire et les récitations de l'Histoire Sainte. Ainsi, *Le Magasin des enfants*, imputé de son titre complet et du reste du dialogue, donne l'illusion que le statut de cet ouvrage, considéré à la fois comme premier livre à destination de la jeunesse et premier manuel scolaire, ne repose que sur les contes. Cette démarche ne les valorise pas pour autant car, comme le montre Isabelle Nières dans son article « Les contes du *Magasin des enfants* de Mme Leprince de Beaumont[165] », la richesse des contes vient justement de leur imbrication au sein du dialogue. Ce n'est que par cet effet de mise en abîme que la dimension pédagogique du conte peut se lire. Tout d'abord, le fait que les contes se trouvent au sein d'un dialogue renoue de manière habile avec la tradition orale oubliée du conte de fées. Le statut de la conteuse est ainsi renforcé: Mlle Bonne, telle Schéhérazade dans *Les Mille est Une Nuits*, suspend son auditoire par son talent narratif, les récompensant lorsqu'elles sont sages par un conte, les maintenant attentives à la leçon par l'écriture féerique et l'univers merveilleux qui s'y dégage. Aussi les contes utilisent de nombreuses interactions avec son auditoire, comme on peut le relever dans *La Belle et la Bête: «* La Belle, car c'était le nom de la plus jeune, la Belle, dis-je, remercia bien honnêtement ceux qui voulaient l'épouser […][166] ». Comme cela se passait sûrement dans la tradition orale, les contes provoquent des commentaires de l'auditoire: ainsi, après la lecture de *La Belle et la Bête,* Sidonie apprend la leçon de tolérance du conte en se comparant à Belle:

> « Je crois que me serais accoutumée à la voir [la Bête] tout comme la Belle. Quand mon père prit un petit garçon tout noir pour être son laquais, j'avais peur de ce domestique. Eh bien, petit à petit je m'y suis accoutumée; il me porte, quand je monte dans la calèche, et je ne pense plus à son visage. »[167]

La leçon pédagogique découle alors de la morale du conte:

[164]Voir par exemple: Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des enfants, La Belle et la Bête et autres contes*, Paris, Picquier Poche, 1995.

[165]Isabelle Nière, « Le contes du *Magasin des enfants* de Madame Leprince de Beaumont », dans *La Revue des livres pour enfants,* n°181-182, juin 1998.

[166]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, Dialogue V, p. 35.

[167]*Ibidem*, Dialogue V, p. 49.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

« Remarquez aussi, mes enfants, qu'on est toujours récompensé quand on fait son devoir. Si Belle avait refusé de mourir à la place de son père, si elle avait été ingrate avec la pauvre bête, la jeune fille n'aurait pas été ensuite une grande reine.[168] »

Plusieurs niveaux de lecture se distinguent alors: Madame Leprince de Beaumont, gouvernante, met en scène Mlle Bonne, elle-même conteuse auprès de ses jeunes élèves; et dans les contes racontés, il est également question de fées pédagogues et de jeunes protégés auxquels les enfants peuvent toutes s'identifier. Sophie Latapie distingue ainsi ces trois niveaux de lecture:

« - le couple du pédagogue auteur avec le lecteur dans la réalité

- le couple pédagogique de la gouvernante Mlle Bonne avec ses jeunes élèves intratextuelles dans les dialogues du *Magasin*
- et le couple pédagogique des gouverneurs et des fées avec les jeunes protégés, dans les contes de ce même *Magasin. »*[169]

Dès lors, les personnages du dialogue et les leçons morales se déclinent tout au long de ces différents niveaux de lecture. Qu'il s'agisse de Madame Leprince de Beaumont, de Mlle Bonne, d'une sage bergère, d'une fée ou d'un ange de l'Ancien Testament, les figures de précepteurs parlent d'une seule et même voix. De même, chaque élève a son double dans les contes qui lui sert d'exemple pédagogique. Dans *Bellotte et Laidronnette*[170], Bellotte est une double de Léonie qui comme elle, n'a « jamais pu souffrir la lecture[171] » dans un premier temps, avant de s'apercevoir que la lecture la rendrait spirituelle. Laidronnette, au contraire, serait, par sa sagesse et son goût des bons livres, un double de Julia, modèle vers lequel toutes les élèves tendent.

« Elle redemande ses maîtres, s'applique à la lecture, fait de sages réflexions sur ce qu'elle lit, et en peu de temps devient une fille de mérite. Quand elle était obligée de suivre sa mère dans les réunions, elle se mettait toujours à côté des personnes en qui elle remarquait de l'esprit et de la raison; elle leur faisait des questions, et retenait toutes les bonnes choses qu'elle leur entendait dire: elle prit même l'habitude de les écrire, pour s'en souvenir mieux. A dix-sept ans, elle parlait et écrivait si bien que toutes les personnes de mérite se faisaient un plaisir de la connaître, et d'entretenir un commerce de lettres avec elle. »[172]

[168]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859*,* Dialogue V, p. 49-50.

[169]Sophie Latapie, *«* Un dispositif intégré. Le conte dans *Le Magasin des enfants* de Mme Leprince de Beaumont *»* Revue *Féeries* n°1, Université Stendhal Grenoble 3, 2003, p. 125-144.

[170]Madame Leprince de Beaumont, *op. cit.,* Dialogue XXVI, p. 356-367.

[171]*Ibidem*, Dialogue XXVIII, p. 405.

[172]*Ibidem,* Dialogue XXVI, p. 358-359.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Ce portrait est celui de l'élève idéale mais aussi de la lectrice idéale. Laidronette, qui s'ennuyait chez elle, tente de lire les romans de la bibliothèque de sa mère, mais n'en possède pas la clé. Elle se réfugie alors dans les ouvrages sérieux de son père qui lui permettent son édification morale. Le message de ce conte se trouve également dans le dispositif dans lequel s'intègrent les contes: les contes, de plus en plus réalistes, se passent du merveilleux pour devenir de véritables leçons de vie. Enfin, on peut voir le double d'Eugénie dans le personnage de Joliette[173] qui, rendue muette, ne peut s'empêcher de rapporter par écrit tout ce qu'elle entend. Lorsque le miroir magique lui rapporte les conséquences de ses ragots, Joliette se suicide. Eugénie prend alors peur:

> « Mon Dieu! Ma bonne amie, vous me faites trembler: j'ai de la vanité comme Joliette, je veux montrer de l'esprit en toutes sortes d'occasions, et je suis fort étourdie: si j'allais comme elle causer de si grands malheurs![174] »

Les contes pour enfant de Madame Leprince de Beaumont semblent donc taillés sur mesure.

## Une morale chrétienne omniprésente et structurante

Parallèlement aux contes, le *Magasin* annonce, dans son titre-programme, un *abrégé de l'Histoire sacrée.* Le terme même d'abrégé est contesté à la fin du XVIII^e^ siècle. Dans l'Encyclopédie de 1751, on peut lire des avis contradictoires sur ce terme: certains prétendent :

> « qu'on met ordinairement entre les mains des jeunes gens des abrégés dont ils ne tirent aucun fruit, et qui ne servent qu'à leur inspirer du dégoût. Leur curiosité n'est excitée que d'une manière qui ne leur fait pas venir le désir de la satisfaire. Les jeunes gens n'ayant point encore assez d'idées acquises, ont besoin de détail, et tout ce qui suppose des idées acquises ne sert qu'à les étonner, à les décourager, et à les rebuter. »

D'autres, au contraire, sont en faveur des abrégés, particulièrement utiles :

[173] Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, Dialogue XVII, p. 220-231.
[174] *Ibidem,* Dialogue XVII, p. 231.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

> « pour certaines personnes qui n'ont ni le loisir de consulter les originaux […], ni le talent de les approfondir ou d'y démêler ce qu'un compilateur habile et exact leur présente tout digéré[175] ».

Et c'est bien ce que propose Madame Leprince de Beaumont à ses élèves à travers son abrégé de l'Histoire Sainte qui doit ensuite les conduire à la lecture individuelle et autonome du Texte Saint. Aussi son abrégé ne propose pas une lecture dogmatique mais une lecture qui se veut agréable, vivante; une fois de plus, adaptée aux jeunes années de ses élèves. Pour cela, comme elle l'explique dans son Avertissement, elle procède à une certaine censure sur des passages de l'Ancien Testament:

> « Pourquoi avez-vous retranché quelques Histoires de la Sainte Écriture? A cela je réponds: j'en ai retranché quelques-unes, par respect pour l'innocence des enfants; je n'avais garde de chercher à exciter leur curiosité sur une matière où je regarde l'ignorance comme une béatitude et la forteresse de l'innocence. […] Ce n'est point ici un ouvrage dogmatique, dans lequel il n'est pas permis d'omettre un seul mot: c'est à titre d'amusement que je présente cette Histoire aux enfants, il ne faut pas qu'ils soupçonnent que je veux les instruire.[176] »

Si on ne trouve pas dans le *Magasin* une leçon de théologie, on y retrouve cependant des pistes de réflexions et de lectures qui initient les élèves à la religion. A travers la discussion et la confrontation des idées, la gouvernante propose une réconciliation entre foi et raison qui est au cœur de la leçon pédagogique.

### *Réconcilier les lumières de la raison et la lumière de la foi*

L'ambivalence de la figure de Mme Leprince de Beaumont se retrouve à travers le *Magasin*. Celle qui révolutionne l'accès des jeunes filles à l'éducation, avec la conviction que ces dernières ont les mêmes capacités intellectuelles que leurs frères, s'inscrit dans la démarche des Lumières en partant du postulat des lumières universelles de la raison. Pourtant, les Lumières, surtout en France, sont associées à un anticléricalisme radical dans lequel on ne peut évidemment pas ranger Madame Leprince de Beaumont. C'est en parti pour ces raisons que l'auteure n'est pas reconnue parmi les Lumières dans la postérité historique. Mais loin d'opposer raison et foi, elle tente de dépasser cette opposition, dans le *Magasin* et dans toute son œuvre:

[175] *L'Encyclopédie,* édition de 1751, article *Abrégé,* t. I.
[176] Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des enfants,* Paris, F.Esslinger, 1788, Avertissement, p. 26-27.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

> « la Religion et la Raison: il ne faut jamais séparer ces deux choses, et je me flatte de les avoir unies dans le Magasin des Enfants; car sans cela je croirais avoir manqué mon but.[177] »

Par cette affirmation, il est clair que la préceptrice rejoint un courant philosophique que les anglo-saxons commencent aujourd'hui à appeler *the religious Enlightenment*[178]. Madame Leprince de Beaumont, à Londres au moment où Paris est en plein débat entre philosophes catholiques et philosophes des Lumières dans les années 1750, ne se prononce pas lors de cette querelle et poursuit son idéal de foi raisonnable. Dans son article « Madame de Beaumont et les "lumières religieuses[179]" », Alicia C. Montaya explique le succès immédiat du *Magasin* et l'oubli historique de l'auteure parmi les Lumières justement par cette absence de prise de position en 1750. En effet, dans le domaine de l'histoire des idées, seul un petit cercle gravitant autour du noyau de l'athée Diderot a été retenu. Cependant, comme le suggère Alicia C. Montaya,

> « certains des écrits les plus radicaux de Diderot, rappelons-le, n'étaient guère connus à l'époque, et ont dû attendre le XIX^e^ siècle pour leur première publication intégrale. »

Ces auteurs, tous victimes de la censure, n'embrassent finalement qu'un public avant-gardiste. Madame Leprince de Beaumont connaît elle un succès international qui s'explique par la dimension consensuelle de son œuvre, surtout en ce qui concerne les questions religieuses. Alors que Voltaire regardait de haut celle qu'il appelait « mademoiselle Beaumont-le-prince », cette dernière était, après Voltaire lui-même, l'auteur le plus cité dans les catalogues de vente aux enchères des bibliothèques privées aux Pays-Bas[180]. Madame Leprince de Beaumont proposait donc une pensée transitoire entre le XVIII^e^ et le XIX^e^ siècle, qui emmenait progressivement aux idées des Lumières, tout en concevant le sens des traditions et la référence absolue à la foi catholique.

Cette réconciliation entre foi et raison suppose une foi raisonnée, qui doute d'elle-même et se remet en question, pour être d'autant plus légitime puisqu'elle

[177]Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des enfants,* Paris, F.Esslinger, 1788, Avertissement, p. 23-24.

[178]Cette notion est abordée par D.Sorkin dans *The Religious Enlightenment: Protestants, Jews, ans Catholics from London to Vienna,* Princeton, Princeton University Press, 2008. Elle est une réalité de l'histoire philosophique anglaise qui s'adapte peu avec les Lumières françaises anticléricales. D. Masseau est l'un des seuls à avoir abordé cette thématique en France, parlant de « Lumières religieuses ».

[179]Jeanne Chiron, (dir.), Catriona Seth (dir.), *Marie de Beaumont, De l'éducation des filles à* La Belle et la Bête, Alicia C. Montoya, « Madame de Beaumont et les "Lumières religieuses" », p. 131- 143.

[180]A.C Montoya et S. van Dijk « Madame Leprince de Beaumont (1711-1780), Mademoiselle Bonne en hun Nederlandse lezers », *De Achttiende Eeuw* 34,1, 2002, p. 5-32.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

passe par l'examen de la raison. Ainsi, dans *Le Magasin des enfants,* Eugénie demande à Mlle Bonne si on peut être sûre que l'Ancien Testament est vrai. Son esprit critique n'embarrasse ici en rien la gouvernante, qui est « bien aise de voir que vous [Eugénie] écoutiez comme une personnes raisonnable, et que vous vouliez des preuves. »[181]Eugénie joue ici un rôle essentiel qui donne une autre dimension à sa personnalité: elle est celle qui doute et qui met Mlle Bonne à l'épreuve de sa foi par les preuves qu'elle apporte. Les autres filles ne posent pas des questions comme Eugénie se permet, au Dialogue XIII par exemple, empreintes du doute déiste:

> « Mais vous dites qu'il n'y a que Dieu qui est. Il me semble pourtant que je suis aussi quelque chose; la terre, le soleil, les hommes sont quelque chose aussi. »[182]

Mlle Bonne s'explique alors en comparant Eugénie à la robe qu'elle possède: cette robe existe, mais elle est à Eugénie; tout comme Eugénie existe, mais son corps, son âme, son esprit lui viennent de Dieu. Les autres élèves, pas aussi critiques qu'Eugénie, posent cependant des questions en apparence naïves mais qui sont en réalité de grandes interrogations métaphysiques. Julia confesse, au Dialogue XVIII, sa peur de la mort, malgré la connaissance de l'immortalité de l'âme. Cette peur de la mort n'implique pas le salut de son âme, mais bien la mort en elle-même, le fait de ne plus vivre. Mlle Bonne lui garantit qu'il ne faut pas avoir peur de ce qui est inconnu et qu'il faut faire confiance au Seigneur. Charlotte, elle, craint bien la mort pour le salut de son âme. Mlle Bonne la rassure alors et en profite pour faire une attaque virulente contre l'athéisme:

> « Vous avez commencé à vous convertir, ma chère, et vous y travaillez tous les jours; cela doit vous tranquilliser. […] J'avoue que la mort est bien terrible pour ces personnes qui vivent comme si leur âme devait mourir avec leur corps; qui ne sont occupées que de leurs plaisirs; qui ne pensent non plus à Dieu que s'il n'existait point: l'enfer de ces personnes commence dès le temps de leur maladie. »[183]

La religion devient à la fois démontrable, et donc en accord avec la raison; mais parvient également à former un idéal philosophique, apprenant à bien vivre, servant de socle à la morale, et accoutumant les hommes à la mort.

### *Une religion naturelle*

Cette réconciliation entre foi et raison donne à la religion une dimension naturelle qui s'accorde parfaitement avec les sciences. Les phénomènes naturels et physiques

[181]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, Dialogue XIV, p. 181.
[182]*Ibidem,* Dialogue XIII, p. 160.
[183]*Ibidem*, p. 233.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

découlent de la volonté divine et ne viennent pas se substituer à Dieu dans l'enseignement de Mlle Bonne. Ainsi, de la même manière qu'elle use des sens pour expliquer les phénomènes naturels à ses élèves, la gouvernante utilise cette même méthode pour prouver l'existence divine. De ce fait, Alicia C. Montaya situe Madame Leprince de Beaumont à mi-chemin entre le sensualisme lockéen et l'innéisme cartésien. Cette démarche est visible à plusieurs reprises, particulièrement développée à la fin du *Magasin* dans les Dialogue XIX, XX et XXI. Cela confirme une fois de plus qu'au fur et à mesure du dialogue, les leçons et les remarques des élèves sont de plus en plus subtiles, conduisant à de véritables cours de théologie adaptés aux petites filles. Suite à la lecture du passage de l'Ancien Testament où Josué demande au soleil de s'arrêter, la plus jeune élève, Augustine, remarque, telle une physicienne:

> « Ma bonne amie, vous nous avez dit, il y a quelque temps, que c'était la terre qui tourne, et non pas le soleil; cependant Josué commanda au soleil de s'arrêter, et non pas à la terre: est-ce qu'il ne savait que le soleil ne marche point. »

Ce à quoi Mlle Bonne répond:

> « Josué pouvait fort bien ne pas savoir que c'est la terre qui tourne, et non pas le soleil, parce que les savants de ce temps-là le croyaient ainsi. Mais quand même Dieu eût révélé à Josué que c'est la terre qui tourne, je crois que celui-ci aurait toujours dit au soleil de s'arrêter, car s'il eût fait ce commandement à la terre, les Israélites eussent cru qu'il était fou, puisqu'ils étaient persuadés qu'elle reste immobile; il eût fallu leur faire de longs discours pour leur démontrer cela. »[184]

Madame Leprince de Beaumont montre ainsi, comme Descartes dans le *Discours de la méthode,* les limites de l'entendement humain qui paraissent dans le Texte Saint à travers certaines erreurs scientifiques. Pourtant Dieu ne cache rien aux hommes: la démarche scientifique permet d'expliquer ses manifestations terrestres. La gouvernante apprend à ses élèves qu'aucune des feuilles d'un arbre ne sont semblables, et souligne à quel point ce miracle ne peut appartenir au hasard: « L'ouvrier qui a fait toutes ces choses pourrait en créer d'autres sans nombre qu'elles ne se ressembleraient pas. »[185]Cette remarque, qui rejoint les

[184]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, Dialogue XIX, p. 254-255.
[185]*Ibidem,* Dialogue XX, p. 274.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

théories théologiques newtoniennes, efface le portrait dogmatique que l'on fait de l'enseignement catholique de Madame Leprince de Beaumont à côté d'un athée aussi convaincu que Diderot.

Pour finir cette parti, j'aimerais revenir plus en détail sur la fin du Dialogue XXI, qui comporte à mon sens l'enseignement le plus riche de tout le *Magasin*. Ce passage est une véritable leçon cartésienne apportée à des jeunes filles de 7 à 13 ans. Cet enseignement part d'une question d'Augustine, qui cherche à comprendre pourquoi les abeilles produisent du miel. Mlle Bonne lui explique alors que les animaux agissent par instinct divin, ce à quoi Sidonie objecte: « En vérité, ma bonne, j'ai bien de la peine à croire que mon chien n'ait pas de raison; il m'entend comme s'il était une personne. »[186] Mlle Bonne apporte alors une définition assez complexe de ce qui sépare l'entendement, la volonté et la mémoire que les élèves semblent tout à fait comprendre, puisqu'elles synthétisent ensuite les explications de la gouvernante. Elles parviennent alors à la notion de libre-arbitre, qui distingue les hommes raisonnables des animaux par un exemple cartésien.

> « **Julia**: A quoi me servirait-il que mon entendement m'apprît qu'il vaut mieux sortir de la chambre par la porte que par la fenêtre, si je n'avais pas la liberté de choisir entre ces deux chemins, et si une force à laquelle je ne pourrais résister me poussait à me jeter par la fenêtre? Mon entendement, loin de m'être utile, ne servirait qu'à me rendre malheureuse, puisqu'il me découvrirait à tout moment mille dangers qu'il me serait impossible d'éviter. »[187]

Eugénie persiste à penser que les animaux sont tout aussi raisonnables, prenant l'exemple d'un singe qui, réalisant que le vin est mauvais pour lui, cesse alors d'en boire. C'est alors que Mlle Bonne achève de convaincre son élève en lui montrant à quel point, les hommes, eux, persistent à boire alors qu'ils sont conscients du danger qu'il encourent.

> « Il est vrai, ma fille, que nous sommes méchants que parce que nous avons une volonté qui ne veut pas obéir à l'entendement; mais remarquez aussi que, sans la volonté, nous ne pourrions être vertueux. Dieu voulait être servi par des créatures qui l'aimassent volontairement, et sans y être forcées. […] Les bêtes n'ont pas besoin d'être vertueuses, parce qu'elles n'ont ni châtiments à craindre, ni récompense à espérer pour l'autre vie. Quand leur corps meurt, tout meurt avec elles; mais Dieu ayant créé l'homme pour vivre heureux pendant toute l'éternité,

[186]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859*,* Dialogue XXI, p. 287.
[187]*Ibidem,* Dialogue XXI, p. 290.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

et ce Dieu étant infiniment juste, il fallait qu'il laissât à l'homme les moyens de gagner le bonheur en pratiquant la vertu; et pour cela, qu'il lui laissât la liberté de faire des choses en quoi consiste la vertu. »[188]

La logique est ici implacable, et c'est sûrement la plus belle démonstration qu'effectue Mlle Bonne par la maîtrise du dialogue. C'est donc par la religion et pour la religion que la raison s'exerce le plus dans le *Magasin*, justifiant tout le propos moral et pédagogique de la gouvernante.

[188]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, Dialogue XXI, p. 292.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

# RÉCEPTIONS ET LECTURES DU *MAGASIN DES ENFANTS*

## UN LECTORAT ET UNE RÉCEPTION HÉTÉROGÈNE LORS DE LA PARUTION DU *MAGASIN DES ENFANTS*

La postérité d'une œuvre se fait par sa réception auprès du public. Le *Magasin des enfants* a rencontré, dès sa parution en 1756, un véritable succès éditorial. Le best-seller, traduit dans plusieurs langues et diffusé à travers toute l'Europe, n'a pourtant pas toujours fait l'objet d'éloges auprès du milieu littéraire de son temps. L'œuvre novatrice, qui révolutionne la littérature enfantine à tel point qu'elle l'initie, est perçue comme une paralittérature, un genre qui s'inspire à la fois de l'écriture journalistique, du manuel de bienséance ou du conte de fées. Pourtant Madame Leprince de Beaumont n'attendait pas la reconnaissance des critiques pour assurer l'utilité du *Magasin* : il fallait qu'il touche avant toute chose le lectorat concerné, à savoir les enfants. Si le *Magasin des enfants* parvenait à donner le goût de la lecture à ses lectrices, et à leur apporter des leçons des différents domaines abordés, la mission de Madame Leprince de Beaumont était accomplie. Mais l'auteure ne s'en cache pas : ce n'est pas là le seul lectorat concerné. De manière plus subtile, le livre s'adresse aux parents, aux futures et actuelles maîtresses d'école, aux gouvernantes. *Le Magasin des enfants* devient alors un véritable manuel à l'usage des adultes afin de leur apprendre les différentes méthodes d'instruction. Les manuels scolaires et les livres jeunesse comportent toujours cette ambiguïté entre le lectorat adulte et le lectorat enfantin. Ce dernier n'est pas autonome, ce sont bien les parents qui sélectionnent et achètent le livre pour les enfants, et souvent le lisent au-dessus de leur épaule, afin de servir éventuellement de censeurs. Dans son *Avertissement*, elle s'adresse de manière assez claire aux parents, qui sont après tout les premiers qu'elle doit convaincre d'acheter son ouvrage :

> « S'il ne s'agissait ici que des intérêts de mon amour propre ; je n'appuierais pas sur cet article ; mais il est question de détruire un préjugé pernicieux à l'éducation, et je combattrai toutes les fois que je trouverai l'occasion de le faire ; après avoir répété vingt fois ce que je vais dire; peut-être, sans que


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

les parents l'aient lu une : il arrivera pas hasard, qu'ils me liront la vingt et unième fois. [189]»

L'attitude de Madame Leprince de Beaumont peut apparaître ambiguë. D'une part, elle se dédouane de vouloir s'adresser à un lectorat adulte, ne prenant pas en considération leur critique ; d'autre part, elle s'adresse à eux sur un ton moralisateur. Le texte prend une toute autre dimension, qui n'est peut-être pas divertissante, mais purement moralisatrice lorsqu'il s'adresse à des mères de famille peu présentes pour leurs filles.

## Les deux niveaux de lecture du *Magasin des enfants,* à destination des enfants et des adultes

### *Un texte salvateur pour les mauvaises mères et les mauvaises gouvernantes*

On l'a vu, l'originalité première de l'ouvrage réside dans le fait qu'il s'adresse aux jeunes filles comme destinataires premières et plus seulement comme objets de discours, ou au mieux comme destinataires secondaires. *Le Magasin des enfants* s'adresse prioritairement aux jeunes filles car Madame Leprince de Beaumont, comme la marquise Anne-Thérèse de Lambert ou Madeleine de Puisieux, constatent au XVIII ème siècle que l'éducation qu'elles reçoivent est déplorable. Qui en est en cause ? Dans un milieu aisé, bourgeois ou aristocrate, ce sont les mauvaises mères, qui passent plus de temps à parader dans le monde qu'à s'occuper de l'éducation de leurs filles. Elles sont alors laissées à de sottes gouvernantes, qui leur transmettent des idées passéistes, des histoires de fantômes et autres superstitions non fondées. Au mieux, les filles sont envoyées dans des couvents, dans lesquels l'éducation est de plus en plus superficielle, et où elles n'apprennent rien de la réalité du monde qui les attend. Elles finissent mariées à l'adolescence, sous la tutelle d'un mari supérieur par son rang et son esprit, puis elles reproduisent les mêmes erreurs avec leurs filles. Le combat est presque féministe : éduquer à la fois les jeunes filles et les mauvaises mères relève d'une volonté d'amélioration du statut des femmes par le savoir. Comme le souligne Nadine Bérenguier dans son article « Mères, gouvernantes et livres de conduite : guerre ou alliance ? »[190], Madame Leprince de Beaumont, ainsi que les autres

[189]Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des Enfans (...),* Paris, F. Esslinger, 1788, Avertissement, p. 30-31.

[190]Isabelle Brouard-Arends (dir.), Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval (dir.), *Femmes éducatrices au siècle des Lumières,* Paris, Presses Universitaires de Rennes, 2007, article 1 : « Mères, gouvernantes et livres de conduite: guerre


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

auteures citées plus haut, s'adressent aux mineures en état de dépendance mais visent surtout les adultes responsables de leur éducation. Elle s'appuie alors sur différents ouvrages pour répondre au paradoxe de la guerre ou de l'alliance souhaitée entre les auteures et les mères et gouvernantes. Commençons tout d'abord par *L'avis d'une mère et sa fille* de la Marquise Anne-Thérèse Lambert, publié en 1727. On peut y lire une stigmatisation des gouvernantes qui se fait à cause de leur statut social inférieur :

> « Que veut-on qu'elles [les mères] leur [à leurs filles] inspirent puisque dès l'enfance on les abandonne elles-mêmes à des gouvernantes, qui, étant prises ordinairement dans le peuple, leur inspirent des sentiments bas, qui éveillent toutes les passions timides, et qui mettent la superstition à la place de la religion ? »[191]

La Marquise annonce alors la volonté de renouer avec le lien éducatif entre mère et fille, qui est le plus précieux des liens. On comprend que le modèle féminin idéal que l'on peut lire dans *Le Magasin des enfants* découle de cette lecture : la femme vertueuse doit être une parfaite mère de famille. Mais à la différence d'Anne-Thérèse Lambert, Madame Leprince de Beaumont ne stigmatise jamais les gouvernantes par rapport à leur milieu social, puisque les mères aristocrates sont tout aussi coupables de l'abandon de leurs filles. Cette idée que la classe sociale basse vient corrompre l'éducation des jeunes filles était pourtant récurrente ; on peut aussi la lire chez Madeleine de Puisieux. Dans *Conseils à une amie,* qu'elle publie quasiment anonymement en 1749 :

> « Vous avez une Gouvernante assez bonne fille, mais fort peu propre à vous instruire dans les usages auxquels il faudra que vous vous conformiez. L'aveuglement des mères est étrange à l'égard de celles qu'elle choisissent pour élever leurs filles : elles prennent des femmes sans éducation pour faire celle d'une Demoiselle ; elles s'imaginent que des personnes sans mœurs peuvent inspirer de la vertu. Conçoit-on que des femmes, dont les sentiments sont souvent conformes à la bassesse de leur naissance et à la façon dont elles ont vécu, soient propres à former le cœur d'une jeune personne aux bonne choses, et son esprit aux belles ; à lui donner de la grandeur dans l'âme et de l'élévation dans l'esprit ? Non assurément. » [192]

S'en suit alors la même attaque auprès des mères de famille :

> « Les mères d'un certain rang se croiraient déshonorées, si elles élevaient leurs filles auprès d'elles. Les soins qu'elles sacrifiaient à leur éducation leur

ou alliance ? », Nadine Bérenguier.

[191]Anne-Thérèse de Lambert, Robert Granderoute (éd.), *Œuvres,* Paris, Librairie Honoré Champion, 1990, p. 95.

[192]Madeleine de Puisieux, *Conseils à une amie*, Hachette Livre BNF, s.i., 2016, p. 26.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

coûteraient un temps qui leur est trop cher ; elles le doivent au plaisir, et elles s'embarrassent fort peu si elles auront jamais de la raison, et puis il faudrait prêcher d'exemple, et cela se peut. » [193]

Madame Leprince de Beaumont est tout aussi sévère avec les gouvernantes incompétentes, comme on peut le lire clairement dans son *Magasin des adolescentes* : « Ces leçons sortent de la bouche de la plus imbécile gouvernante qui les répète, sans y penser, à un enfant qui les écoute sans les entendre. »[194] Elle ne peut pourtant pas s'en prendre au statut des gouvernantes, d'autant plus qu'elle en est une. Aussi, dans *Le Magasin des enfants,* elle efface tout préjugé de classe auprès des gouvernantes au Dialogue XXIX. Charlotte entre chez Mlle Bonne, les larmes aux yeux, et déclare :

> « Mon orgueil fait que je regarde les domestiques comme mes esclaves, et à cause de cela je me mets en colère quand ils me contredisent. Hier, après avoir beaucoup mangé, je m'amusais à rompre mon pain par morceaux et à le jeter ; ma gouvernante dit à ma servante de m'ôter ce pain ; je m'écriai que j'avais encore faim, et que je voulais le manger. Je mentais, c'était par esprit de contradiction. »[195]

Pour corriger son élève, Mlle Bonne lui raconte l'histoire d'Élise et Mira. Mira, maîtresse d'Élise à Athènes dans l'Antiquité, faisait subir à son esclave le pire des traitements. Lors d'un voyage, toutes deux échouent sur une île qui s'avère être l'île aux esclaves : les anciens esclaves deviennent maîtres, et les maîtres deviennent les esclaves[196]. Cette inversion des rôles permet à Mira de prendre en considération l'affreux traitement qu'elle faisait subir à son esclave, et toutes deux repartent à Athènes en amies ; Élise est affranchie. Charlotte le réalise dans le même temps, et promet à Mlle Bonne de servir le dîner à sa servante le soir-même pour s'excuser. Mlle Bonne apprend avant toute chose à ses nobles élèves l'humilité et le respect qu'elles doivent aux personnes qui les servent. Mais la gouvernante dépasse ce statut et donne à la profession un aspect plus noble, créant un rapport d'égalité et d'amitié avec ses élèves. Léonie, orgueilleuse et irrespectueuse au début de son apprentissage tardif au Dialogue XXIII, permet au personnage de Mlle Bonne d'affirmer sa juste autorité. L'élève répond violemment

[193]Madeleine de Puisieux, *Conseils à une amie*, Paris, Hachette Livre BNF, s.i., 2016, p. 26-27.
[194]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des adolescentes,* La Haie, Leide, 1760, p. 13.
[195]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, Dialogue XXIX, p. 406.
[196]Cette histoire, qui n'est d'ailleurs pas désignée comme un conte, est une réécriture de la pièce de Marivaux, *L'Île aux esclaves,* parue en 1725.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

aux recommandations de Mlle Bonne, qu'elle perçoit comme une provocation : « Je sais que je dois du respect à ma mère ; mais elle ne vous aurait rien dit si ma servante ne l'eût pas fait parler, et je ne crois pas devoir du respect à ma servante. » Puis elle ajoute : « Je suis d'un rang qui me donnera les moyens de me faire respecter, quand même on ne le voudrait pas. »[197] Pour la première fois du Dialogue où on lui tient ainsi tête, Mlle Bonne se montre sévère :

> « Puisque vous me forcez à vous dire des vérités dures, je vous avertis, mon enfant, que, loin d'avoir aucun respect pour votre rang ni votre personne, je vous méprise. Vous n'avez au-dessus d'une autre personne que votre orgueil ; or, c'est un titre qui n'inspire du respect à qui que ce soit. »[198]

Les vraies fautives sont finalement les mères, qui n'ont pas d'excuses contrairement aux gouvernantes de basse classe sociale : « il y en a beaucoup qui sont aussi ignorantes que ces dernières, beaucoup plus dissipées, et qui ont moins de mœurs. Leurs exemples sont en contradiction perpétuelle avec leurs maximes. »[199] Dans *Le Magasin des adolescentes,* où son attaque contre les mères et les gouvernantes est beaucoup plus explicite que dans le *Magasin* précédent, elle liste les différents types de mères. Ainsi elle distingue les indulgentes, qui ne sont finalement pas pires que les strictes , celles dont la sévérité éloigne leurs filles de la piété et celles qui sont incapables de transmettre le respect de la religion. Il se joue alors un décalage entre leurs principes et leur mode de vie. Plus que jamais, la pédagogie de Mlle Bonne, qui repose sur l'enseignement par l'amusement, apparaît comme la méthode la plus juste. L'amusement pour l'amusement, tel que le pratique ces mauvaises mères pour elles-mêmes, ne vaut cependant rien :

> « Presque toutes enfin livrées au monde, au jeu, aux spectacles, ne peuvent trouver un temps suffisant pour gagner la confiance de leur fille ; ignorent les moyens d'y parvenir, quand bien même elles en connaîtraient la nécessité ; et sont incapables de faire un bon usage de cette confiance, lorsqu'elles ont été assez heureuses pour l'acquérir. »[200]

En ajoutant ce « presque », Madame Leprince de Beaumont admet des exceptions à ce sombre tableau, mais de manière générale, les mères et les gouvernantes servent de piètre modèle, génératrices d'un cercle vicieux éducatif. Cette mère de famille égoïste et frivole est souvent peinte à travers *Le Magasin des enfants,* aussi bien dans

[197]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, Dialogue XXIII, p. 322.
[198]*Ibidem,* Dialogue XXIII, p. 322.
[199]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des adolescentes,* La Haie, Leide, 1760, p. 23.
[200]*Ibidem,* p. 25.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

l'enseignement moral que dans les contes. Dans son Avertissement, elle revalorise une fois de plus, le statut de la gouvernante et la responsabilité des parents :

> « Elle [l'enfant] voit d'un côté l'humble gouvernante reléguée à la seconde table, condamnée à manger avec le valet de chambre de Milord, qui était laquais il y a quatre jours, pendant que l'actrice brillante est applaudie, et admise à la table des Maîtres, et qu'on regarde comme une bonne fortune, l'avantage de la voir. Que voulez-vous que pense cette jeune personne ? Elle n'aura garde d'imaginer, comme moi, que malgré les apparences, la maîtresse de la maison estime la gouvernante plus que la chanteuse, à laquelle certainement elle ne confierait pas sa fille. Elle croira uniment, ce que les apparences lui montreront, et conséquemment se déterminera pour la musique. Ce que j'ai supposé, combien de fois est-il arrivé ? Combien de fois arrivera-t-il encore ? Pères et Mères ; réformez votre conduite, ou résolvez-vous à n'avoir que des gens sans sentiments, pour élever vos enfants. »[201]

Comme dans *L'Île aux esclaves,* une inversion des rôles se fait entre maîtresses et gouvernantes, et la vertueuse Madame Leprince de Beaumont donne une bonne leçon aux mères de famille. Par son *Magasin,* elle s'impose alors comme la seule à même de remettre ces mères dans le droit chemin, ce qui donne à son ouvrage un statut rédempteur.

### *Apporter des méthodes d'enseignement*

Cette attaque à l'encontre des mères et des gouvernantes apparaît contradictoire, elles qui sont les principales concernées de cet ouvrage. Pour que l'attaque ne dissuade pas les mères de suivre les conseils de la préceptrice, Madame Leprince de Beaumont propose de livrer ses méthodes éducatives afin de générer à son tour un cercle vertueux éducatif, de mères en filles. D'ailleurs, le *Magasin* ne doit être qu'un modèle qui doit servir à être reproduit. Louise d'Epinay, Stéphanie Genlis ou Eugénie Foa s'y appliqueront, héritières directes de Madame Leprince de Beaumont. Et c'est bien sa volonté première :

> « Je conjure ici les personnes chargées du soin de l'éducation, de suppléer à ce qui manque à mon travail ; qu'elles refondent ce qu'elle trouveront

[201] Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des Enfans (...),* Paris, F. Esslinger, 1788, Avertissement, p. 36-37.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

obscur ; qu'elles traduisent, l'abrègent et le tournent de tant de côtés, qu'il s'en trouve un qui soit à la portée de leurs élèves. »[202]

L'édition d'Eugénie Foa, que nous aurons le temps d'étudier en détail dans une prochaine partie, est en ce sens un magnifique hommage à l'œuvre de Madame Leprince de Beaumont ; remettant au goût du jour et rendant toujours plus attrayant *Le Magasin des enfants*. L'auteure s'adresse tout particulièrement aux futures ou actuelles maîtresses en mettant en scène dans son *Magasin* des situations particulières selon le caractère de chacune de ses élèves-types plus ou moins représentatives[203]. Elle délivre par exemple des méthode pédagogique de punition. Au Dialogue VI, pour corriger Charlotte de ses travers, Mlle Bonne lui demande de noter toutes les fautes qu'elle commet puis de lui apporter le papier. La gouvernante lui annonce qu'elle va lire le papier devant toutes les élèves, afin qu'elle se sente « bien honteuse »[204] et que cela l'aide à se corriger. La méthode peut sembler cruelle, mais en réalité, les autres élèves n'humilient pas Charlotte mais la soutiennent dans son élévation spirituelle : « **Julia** : Ne pleurez pas, ma bonne amie, nous vous aimons de tout notre cœur ; et, pour moi, je gagerais que vous ne ferez jamais de pareilles fautes. »[205] Les élèves se soutiennent toujours les unes les autres. Le cas de Léonie, que nous avons évoqué précédemment, mérite une punition bien plus sévère.

> « Je commence par vous montrer que je suis votre maîtresse ici en jetant votre ouvrage au feu.[206] Vous êtes comme cette méchante femme dont je vous ai fait raconter l'histoire, que vous avez trouvée plus méchante que vous. Je ne me flatte plus de vous rendre bonne, mais au moins je suis sûre de vous punir. Pour commencer, je vous avertis que vous dînerez à la cuisine. »[207]

Malgré cette « humiliation publique », les autres élèves la soutiennent : « **Julia** : Ma chère amie, pour l'amour de Dieu, ne laissez pas ma cousine dans son orgueil ; pardonnez-lui. Mon Dieu ! Si elle mourait cette nuit, que deviendrait-elle ? »[208] L'enfant, toute insolente qu'elle soit, ne peut que se soumettre à son sort, grâce à l'influence des autres élèves, et à l'argumentaire que déploie la gouvernante pour justifier sa punition. Léonie semble alors changée, et Mlle Bonne lui pardonne, en devenant même extrêmement tendre avec elle.

---

[202],Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des Enfans (...),* Paris, F. Esslinger, 1788, Avertissement, p. 39.

[203]Cette volonté de réalisme se retrouve dans la suite que donne Madame Leprince de Beaumont à ses *Magasins*, en ne donnant pas l'exclusivité aux jeunes enfants de bonne naissance mais aussi aux pauvres, au garçons, aux adolescentes... Tout type d'élève de la société est représenté.

[204]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants.* Paris, Delarue, 1859, Dialogue VI, p. 67.

[205]*Ibidem,* p. 68.

[206]L'enfant était en train de lire autre chose pendant que Mlle Bonne donnait sa leçon.

[207]Madame Leprince de Beaumont, *op. cit.,* Dialogue XXIII, p. 323.

[208]*Ibidem,* p. 324.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

« **Léonie** : Mademoiselle Bonne, je souperai avec la servante de cuisine.

**Mademoiselle Bonne** : De bon cœur ?

**Léonie** : Oui, de bon cœur.

**Mademoiselle Bonne** : Venez m'embrasser, mon enfant, faisons la paix : je commence à espérer quelque chose, puisque vous vous êtes soumise à la pénitence que je vous ai imposée, je vous en dispense pour cette fois, et je me contente de votre obéissance. »[209]

La gouvernante délivre ici une véritable leçon pédagogique aux gouvernantes, montrant à quel moment il faut se montrer autoritaire et à quel moment il faut se montrer tendre, afin de gagner le respect et l'estime de son élève la plus insolente.

L'auteure prend également le soin de délivrer ses méthodes d'apprentissage de manière explicite. Si elle n'est pas partisane du par cœur, celui-ci est pourtant indispensable dans un premier temps de l'apprentissage des choses immuables. Il faut simplement des astuces pour le rendre plus distrayant. Au Dialogue XVIII, Julia récite sa leçon de géographie grâce aux vers suivants :

« L'Angleterre, l'Irlande et le peuple écossois
Ne sont qu'un seul État, jadis en faisant trois
Gouvernés par différents princes.
Dans le premier on voit quarante-deux provinces.
On voit douze provinces au pays Gallois.
Londres, sur la Tamise, est le séjour des rois :
Twède coule à son nord, et ce fleuve sépare
L'Anglois de l'Ecossois, qui fut jadis barbare. [...] »

La gouvernante prend soin de signaler que ces vers sont mauvais, et ne servent qu'à l'apprentissage individuel.

« **Julia** : […] Pourquoi dites-vous que ces vers sont mauvais ?

**Mademoiselle Bonne** : C'est que vous ignorez ce qu'il faut pour rendre les vers passables. Il y a, par exemple, une grande faute dans les deux premiers vers, car *Écossois* se prononce autrement que *trois* et le cinquième a treize syllabes au lieu de douze. » [210]

[209]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants.* Paris, Delarue, 1859, Dialogue XXIII, p. 326-327.
[210]*Ibidem,* Dialogue XVIII, p. 241.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Dans ce besoin permanent d'auto-justification, Madame Leprince de Beaumont affirme qu'elle est consciente de ne pas écrire là de la grande poésie. Cette méthode ne vient servir que comme moyen à l'apprentissage, pas comme une fin littéraire. Peut-on en penser autant des contes, qui servent de leçons morales distrayantes, ou de la réécriture de l'Histoire Sainte ? Ce serait donner là raison aux critiques du *Magasin des enfants*. Tout est pourtant savamment mis en œuvre pour distraire les enfants tout en apprenant aux mères et gouvernantes à exercer leurs fonctions éducatives avec pédagogie. Toutes ces astuces divertissantes finissent par transmettre des enseignements sérieux, que Mlle Bonne elle-même ne pense pas adapter au jeune âge de ses élèves dans un premier temps, avant d'être agréablement surprise par leur intérêt manifeste. C'est le cas de l'Histoire de Marguerite I^re^, reine du Danemark, qu'elle juge ennuyeuse pour les enfants dans le Dialogue XIX. Elle parvient pourtant à maintenir leur attention par une histoire vivante, volontairement romancée. Le biographie de la reine est présentée de manière manichéenne : « tous ses sujets étaient heureux » ; « Un roi de Danemark, qui se nommait Chriestiern et qui était fort méchant, déclara la guerre aux Suédois » ; « comme ils avaient parmi eux un jeune homme nommé Gustave, qui avait beaucoup de valeur »[211]... On peut sentir l'admiration de Madame Leprince de Beaumont pour cette reine, véritable modèle féminin ; aussi elle ne peut pas rester objective. Elle transmet alors sa passion pour des figures historiques à ses élèves, qui comprennent et apprennent de ce fait bien plus aisément leurs leçons, associant Marguerite I^re^ à une véritable héroïne de conte de fées.

## Une réception critique du *Magasin des enfants* mitigée

Si le succès du *Magasin des enfants* est immédiat à la fin des années 1750, les critiques littéraires sur lesquelles nous pouvons nous appuyer (dictionnaires, mémoires ou notices biographiques) s'étendent sur tout le XIX^e^ siècle. Cela constitue la preuve que l'auteure est entrée dans la postérité : non seulement elle continue à être éditée, mais en plus, elle devient un objet d'analyse littéraire. Elle est légitimée par cette reconnaissance critique qui lui permet de sortir du genre de la paralittérature à laquelle elle est souvent cantonnée. Cependant les critiques ne sont pas toujours bonnes, et cette reconnaissance passe soit par une mythification du personnage, soit par une attaque au style et au genre employés par la « Magasinière ».

[211] Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859,, Dialogue XIX, p. 256.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

### *Une référence pédagogique*

L'œuvre de Madame Leprince de Beaumont est reconnue pour sa portée sociale qui s'effectue par la pédagogie. Fortunée Briquet, par exemple, dans son Dictionnaire, écrit à propos de l'auteure :

> « L'emploi qu'elle fit de ses connaissances est glorieux pour sa mémoire et précieux pour la société. […] Au talent d'instruire, elle joignit l'art de faire aimer l'instruction. »[212]

Cette reconnaissance est précieuse : elle souligne la réussite du *Magasin* qui n'est pas seulement lu pour l'amusement, mais qui permet une amélioration pratique de la société. Son œuvre gagne alors ses lettres de noblesse sur le plan littéraire. Stéphanie de Genlis reconnaît en elle son rôle précurseur sur la littérature jeunesse :

> « Elle eut une influence utile sur notre littérature : ce fut elle qui la première s'occupa avec détail, et une grande suite, de l'éducation de l'enfance et de la première jeunesse, et qui donna l'idée de travailler dans ce genre ; elle composa une petite bibliothèque pour ces deux âges. »[213]

Elle met surtout *Le Magasin des enfants* en avant, le meilleur de ses ouvrages en ce sens : « Madame de Beaumont en a fait beaucoup d'autres, mais inférieurs à celui-ci. »[214] Le best-seller de l'auteure correspond aussi à l'ouvrage le plus apprécié par la critique. Louis-Gabriel Michaud écrit à propos du *Magasin des enfants* :

> « Cet ouvrage est le plus connu et le plus recherché de ceux que l'on doit à la plume active et féconde de Mme de Beaumont ; il a été traduit dans toutes les langues de l'Europe. »[215]

Ce succès, à la fois éditorial et social, s'explique par le style employé par Madame Leprince de Beaumont. La simplicité de ce style, adapté aux jeunes années de son lectorat, est salué par ses lecteurs de la génération future. Cette simplicité est associée à un style « naturel »[216], d'une heureuse légèreté propre à distraire les

---

[212]Fortunée Briquet, *Dictionnaire historique, biographique et littéraire des Françaises et étrangères naturalisées en France,* Paris, Treuttel et Würtz, 1804.

[213]Stéphanie de Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices, et comme auteurs ; ou Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres,* Paris, Maradan, 1811, p. 273-274.

[214] *Ibidem.*

[215]Louis-Gabriel Michaud, *Biographie universelle ancienne et moderne ; ou histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leur crimes,* t. XXIV, Paris, Michaud, 1819, p. 225-228.

[216]Fortunée Briquet, *op. cit.*


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

enfants. Louis-Gabriel Michaud rend particulièrement hommage à ce style « simple » et « naturel » :

> « En effet, ce livre offre une instruction variée et convenable à l'âge pour lequel il a été composé ; il est écrit avec simplicité ; le dialogue en est naturel : les historiettes et les contes sont très propres à plaire aux enfants, et ont même fourni divers sujets de comédie. Plusieurs de ces contes, ainsi que quelques autres qu'on lit avec plaisir dans les ouvrages de l'auteur, ne sont, à la vérité, que des traductions ou des extraits, tels que la Belle et la Bête, le Prince Titi, Fidélia, etc. : mais elle se les est appropriés par la manière dont elle les a traités. Un style simple et facile, une morale attachante et douce, des traits historiques bien choisis, une imagination heureuse, font de ses écrits le charme de la jeunesse, et ne sont point indignes des regards de l'homme de goût. »[217]

Simplicité et facilité ne sonnent pas ici de manière péjorative, au contraire, ce style simple est en réalité travaillé et adapté aux enfants, tout comme les contes, réécrits. Pour ce qui est des contes, particulièrement loués, leur adaptation par l'auteure n'en diminue pas la qualité, bien au contraire. Tout comme le *Magasin* en lui-même, forme hybride de connaissances encyclopédiques, Madame Leprince de Beaumont parvient à accomplir la prouesse d'une écriture des contes, faite d'influences et d'éléments divers (entre la source historique et la source des contes de fées), mais toujours originale et novatrice. De plus, en louant les bienfaits de cette lecture à la fois pour la jeunesse et pour « l'homme de goût », Louis-Gabriel Michaud légitimise particulièrement l'ouvrage en soulignant la dualité de son destinataire. Dans sa notice sur la vie et les écrits de Madame Leprince de Beaumont destinée à l'ouvrage *Le Trésor des artisans*, P. Rivet reprend mot pour mot les compliments de Louis-Gabriel Michaud :

> « Un style simple et facile, une morale attachante et douce, des traits historiques bien choisis, une imagination heureuse, font de ses écrits le charme de la jeunesse, et ne sont pas indignes des regards de l'homme de goût. » [218]

### *Un style « trop » simple ?*

Malgré cette reconnaissance, le style de Madame Leprince de Beaumont est presque unanimement qualifié de « négligé », remettant en cause à la fois sa qualité d'écrivaine mais aussi l'efficacité de l'ouvrage, à savoir exprimer de la manière la plus

[217]Louis-Gabriel Michaud, *Biographie universelle ancienne et moderne ; ou histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leur crimes,* t. XXIV, Paris, Michaud, 1819, p. 225-228.

[218]Madame Leprince de Beaumont, *Le Trésor des artisans, domestiques et gens de la campagne, par Mme Leprince de Beaumont. Nouvelle édition, revue par un professeur de théologie, enrichie d'histoires intéressantes, et augmentée d'une notice sur l'auteur,* Lyon, P. Rivet, s.d, 1829.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

claire et la plus simple qui soit les enseignements. Même les critiques positives, comme celle de Louis-Gabriel Michaud, le reconnaissent :

> « Tout en observant, avec raison, que le style de Mme de Beaumont est négligé, décoloré, faible et dépourvu de noblesse, nos meilleurs critiques ont fait l'éloge des sujets qu'elle a choisis, du naturel de son style, de sa clarté de sa convenance. »[219]

Bien que l'imprimeur-libraire paraphrase ici des termes employés par des critiques antérieures, cette attaque au style qu'il partage remet en question toutes les appréciations précédentes. Son mérite se réduit alors à la compilation des sujets choisis et à la force de ses convictions ; mérite qui convient très bien au surnom que lui donnait Voltaire de *Magasinière*. Le style demeure naturel mais négligé, les deux étant apparemment compatibles. Madame Leprince de Beaumont serait-elle allée trop loin avec la simplicité et la pauvreté du vocabulaire qu'elle utilise pour faire parler ses élèves ? La Biographie universelle Firmin-Didot parle aussi de cette décoloration du style (« Le style manque quelque fois de couleur »[220]) ; Guilbert emploie le terme de « négligé » pour apporter une critique mitigée de ses *Magasins* :

> « Si l'on en faisait disparaître quelques longueurs, il n'y a pas de doute qu'ils ne fussent très utiles pour l'instruction des enfants. Son style est quelquefois négligé ; mais il inspire toujours de l'intérêt. »[221]

On peut en conclure qu'au cœur du XIX^e^ siècle, le romantisme recherche un style élevé, lyrique, complexe, coloré ; à l'inverse de la recherche de simplicité et de précision du style du XVIII^e^. Les critiques imprégnées du romantisme au XIX^e^ siècle peuvent louer une forme de naturalité qui se dégage de ce style, mais ne peuvent s'empêcher de le trouver prosaïque, et donc négligé. Le terme de « négligé » est pourtant peu approprié à un travail d'adaptation la plus fidèle du parler des enfants. La pédagogue doit savoir désapprendre son vocabulaire raffiné lorsqu'elle s'adresse aux jeunes filles, ce qui est un travail d'écriture bien plus complexe que ce que le terme de « négligé » laisse à entendre. Madame Leprince

[219] Louis-Gabriel Michaud, *Biographie universelle ancienne et moderne ; ou histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leur crimes,* t. XXIV, Paris, Michaud, 1819, p. 225-228.

[220] *Nouvelle Biographie universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours,* Paris, Firmin-Didot, t. V, 1853, p. 31-32.

[221] Philippe-Jacques-Etienne-Vincent Guilber, *Mémoires biographiques et littéraires, par ordre alphabétique, sur les hommes qui se sont fait remarquer dans le département de la Seine-Inférieure, par leurs écrits, leurs actions, leurs talens [sic] leurs vertus, etc.,* Rouen, François Mari, 1812.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

de Beaumont, dans son besoin permanent de justification, ne semblait parfois pas consciente de la prouesse que son style apporta à la littérature pour la jeunesse. En négligeant cet aspect de l'œuvre, comme nous allons le voir, les éditions d'Eugénie Foa, ou encore d'Ortaire Fournier, vont corriger ce style familier et enfantin, participant alors à la vision d'une jeunesse fantasmée, où les enfants s'expriment et raisonnent comme des adultes dans un style élevé.

## PATRIMONIALISATION CONTEMPORAINE DU *MAGASIN DES ENFANTS*

Aujourd'hui, le texte n'est plus lu par les contemporains en dehors du légendaire conte de *La Belle et la Bête*. Mais le livre, s'il n'est plus lu, n'a pas vocation à disparaître : on peut le retrouver dans les étagères des fonds anciens de bibliothèques municipales ou universitaires. Ainsi conservé, il se fait objet patrimonial. Il devient un bien commun qui échappe à l'appropriation individuelle ou marchande. Jean Davallon, interrogé lors du colloque « Du patrimoine à la patrimonialisation »[222], fait la remarque suivante : il est moins intéressant pour la recherche de chercher à comprendre ce qui donne la valeur patrimoniale à un objet plutôt que d'étudier le processus pour acquérir ce statut : la patrimonialisation. Comment le Magasin des enfants devient-il objet patrimonial et comment s'intègre-t-il dans une reconnaissance plus large du patrimoine du livre pour la jeunesse ?

### L'enjeu de la patrimonialisation du livre pour les enfants

#### *La valeur symbolique de l'objet patrimonial*

Jean Davallon définit alors les différentes étapes de la patrimonialisation. Pour qu'un objet puisse porter l'appellation de patrimoine, il faut tout d'abord qu'il acquière une dimension symbolique : il se doit d'être conservé et transmis aux générations futures :

> « Ce qui fait une des caractéristiques symboliques du patrimoine, c'est précisément d'introduire une continuité dans le temps à l'intérieur de la société, comme les anthropologues l'ont montré (spécialement Maurice Godelier), vous n'avez pas de société sans continuité dans le temps. »[223]

*Le Magasin des enfants* est aujourd'hui reconnu comme un ouvrage majeur et précurseur, à la fois pour le genre littéraire, mais aussi comme objet éditorial.

[222] Jean Davallon, « Du patrimoine à la patrimonialisation », communication au colloque « Patrimoines et diversité », PREAC (19/03/2013), dactyl., 6 p.

[223] *Ibidem,* p. 3.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Cependant, la reconnaissance de ce genre littéraire comme objet patrimonial est tardif, comme le souligne Cécile Boulaire dans son article : « Patrimonialiser le livre pour enfants : un défi ? » :

> « La question de la patrimonialisation du livre pour enfants est étroitement tributaire d'une prise en compte de la présence même des livres pour enfants (et donc des enfants!) dans les bibliothèques publiques. Il ne faut pas oublier en effet qu'il faut attendre 1924 pour qu'ouvre en France la première bibliothèque enfantine, l'Heure Joyeuse de Paris, entièrement financée par des philanthropes américains. »[224]

Elle ajoute que la dimension symbolique du livre pour enfants comme objet du patrimoine des bibliothèques remonte aux années 1990, alors que leur présence est bien antérieure :

> « Cela fait 90 ans que notre pays consacre des bibliothèques aux enfants, et seulement 20 ans que les professionnels considèrent que les livres destinés à ces enfants ne sont pas voués à l'usage “ ici et maintenant ” de la lecture publique, mais constituent, par leur présence dans les bibliothèques publiques, des éléments de ce “ patrimoine écrit ” mis à l'honneur depuis les années 1980. »

Cette valeur symbolique est tardive, et dépend directement de l'usage et du lectorat de ces livres. Tout d'abord, les livres de jeunesse sont des succès de librairie, ils constituent pour les libraires, mais aussi pour les maisons d'édition, un important investissement commercial. Les bibliothèques ont également conscience de cette forte demande : des salles sont systématiquement consacrées au « Coin jeunesse ». Le goût naturel des enfants pour la lecture de ces ouvrages interactifs et colorés est encouragé par les parents, qui y voient, comme Madame Leprince de Beaumont, un moyen d'acquérir à terme un capital culturel important. Le livre en général a donc une forte valeur symbolique culturelle, mais le livre de jeunesse n'est qu'un moyen pour accéder à la littérature savante. Alors que l'enfant grandit et se détourne des albums de sa première jeunesse, les livres ne sont pas conservés. Les bibliothèques et les archives d'éditions opèrent finalement une pratique similaire face au flux ininterrompu de publications. Le livre pour enfants

[224] Cécile Boulaire, « Patrimonialiser le livre pour enfants : un défi ? », dans Fabienne Henryot (dir.), *La fabrique du patrimoine écrit : objets, acteurs, usages sociaux,* Paris, Éditions des Cendres, 2018 (à paraître).


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

comporte donc cette dimension éphémère qui le rend contradictoire avec la notion de patrimoine puisque, lorsqu'il n'est plus lu, il est condamné à disparaître.

### *Reconnaissance savante*

La deuxième étape, après une valeur symbolique que l'on peut qualifier comme une valeur sentimentale, est celle de l'authentification qui se fait par des études universitaires de différentes disciplines qui vont vers un consensus. Cette étape est essentielle pour mener, à terme, à la déclaration du statut de « patrimoine » par une autorité. Tout au long des ouvrages cités dans ce Mémoire, *Le Magasin des enfants* fait toujours référence comme œuvre pionnière de la littérature de jeunesse. Pour autant, ce genre en lui-même a une reconnaissance tardive, cantonné à un statut tout aussi mineur que son lectorat. Les manifestations qui témoignent d'un intérêt en la matière sont récentes : en 2000 se tient une journée d'études à la Bibliothèque Nationale de France, *Le livre pour la jeunesse : patrimoine et conservation répartie* grâce à l'impulsion de l'Heure Joyeuse ; un an plus tard, le Mois du Patrimoine écrit se consacre à l'enfance et donne lieu à un colloque à Annecy[225], et à de nombreuses mises en valeur de fonds de livres pour les enfants par des expositions. Malgré toutes ces démarches, la reconnaissance savante reste mitigée. En effet, la bibliophilie qui s'emploie à conserver des documents « anciens, rares et précieux », comme le souligne Cécile Boulaire[226], ne retrouvent pas ces critères en ce qui concerne les livres de jeunesse :

> « Il faut attendre le XVIII^e^ siècle, avec le *Magasin des enfants* puis *l'Ami des enfants,* pour que la production devienne un peu visible – difficile dans ces conditions de rivaliser avec des fonds de manuscrits du haut Moyen Âge ! »[227]

La publication tardive du *Magasin* donne à l'ouvrage une valeur nécessairement moins élevée. Il faut également souligner que son succès en fait un autre critère dépréciatif : de nombreuses bibliothèques, à travers le monde, possèdent un exemplaire du *Magasin* ; des collections particulières sont toutes aussi nombreuses : il ne s'agit pas d'un objet rare aux yeux des bibliophiles. L'ouvrage est partout mais nulle part à la fois, en l'absence de l'unité d'une conservation centralisée. Enfin, l'ouvrage n'est pas précieux : *Le Magasin des enfants,* destiné aux enfants, est souvent conservé dans les bibliothèques

[225] *L'enfance à travers le patrimoine écrit,* communication au colloque, Annecy, 18 et 19 septembre 2001, Arald, FFCB, Bibliothèque d'Annecy, 2002.

[226] Cécile Boulaire, « Patrimonialiser le livre pour enfants : un défi ? », dans Fabienne Henryot (dir.), *La fabrique du patrimoine écrit : objets, acteurs, usages sociaux,* Paris, Éditions des Cendres, 2018 (à paraître).

[227] *Ibidem.*


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

avec des pages arrachées, des graffitis, etc[228]... Cécile Boulaire parle d'un aspect « rustique »[229] qui rend finalement l'ouvrage peu attractif.

### *Mise en valeur, transmission avec le public*

Toujours selon la définition de Jean Davallon, la dernière étape de la patrimonialisation est sa diffusion au public afin de ne pas faire de l'objet patrimonial un objet figé dans le passé, sans visibilité pour l'historien ou plus largement par la communauté concernée. Ce processus permet une mise en valeur et une renaissance de l'œuvre : elle n'est plus lue pour elle-même, mais elle est dédoublée par ce statut nouveau d'objet patrimonial. Cette mise en valeur peut passer par l'exposition, comme celles organisées à Annecy lors du colloque évoqué plus haut dans le cadre du livre de jeunesse. Des musées sont spécialisés dans la mise en valeur d'ouvrages destinés à la jeunesse : on peut citer, en France, le Musée national de l'éducation à Rouen :

> « Le musée conserve près de 950 000 œuvres et objets concernant l'histoire de l'éducation et de l'enfance en France depuis la Renaissance. Il s'agit de la plus importante collection du patrimoine éducatif en Europe. Ses collections comportent des peintures, des estampes, des images populaires, du matériel pédagogique, du mobilier scolaire, des travaux d'élèves et d'enseignants, des jeux et jouets, des documents autographes de personnages célèbres. »[230]

Parmi cette importante collection, on trouve des manuels et des ouvrages pédagogiques, dont sept exemplaires du *Magasin des enfants* sont conservés. Ils peuvent faire l'objet d'une exposition plus large, sur l'illustration des livres pour la jeunesse, ou encore sur les manuels scolaires.

Pour la valorisation des livres anciens, on peut aussi penser au processus de restauration. Comme nous l'avons mentionné précédemment, la reconnaissance tardive et aujourd'hui partiellement acquise de ces fonds conserve des ouvrages abîmés qu'il faudrait restaurer. Leur état fragile en fait finalement des ouvrages rares et précieux, condamnés à disparaître si on n'y opère pas ce travail de restauration. Ils deviennent dès lors des enjeux de la bibliophilie, au même titre que les périodiques, longtemps demeurés abîmés sur des étagères de bibliothèques

[228] Voir dans les annexes : l'exemplaire de l'édition de Étienne Rusand conservé à la Bibliothèque Diderot de Lyon aux pages déchirées.

[229] Cécile Boulaire, « Patrimonialiser le livre pour enfants : un défi ? », dans Fabienne Henryot (dir.), *La fabrique du patrimoine écrit : objets, acteurs, usages sociaux,* Paris, Éditions des Cendres, 2018 (à paraître).

[230] Page d'accueil du site Internet du musée : https://www.rouen.fr/education , consulté le 28/04/2018.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

et susceptibles d'être jetés. On peut également envisager la numérisation, qui s'est activement pratiquée pour ces livres destinés à la jeunesse. En effet, leur reconnaissance tardive correspond aux débuts de la pratique de numérisation dans les bibliothèques. On peut évoquer l'exemple significatif de Gallica, la bibliothèque virtuelle de la BNF. Les ouvrages étaient d'abord numérisés sans aucune spécification de leur genre ; ils figuraient alors parmi d'autres ouvrages numérisés sur les moteurs de recherche de Gallica parmi tant d'autres. Peu à peu, la présentation d'une partie de son offre se regroupe sous des rubriques thématiques, invitant les internautes à s'orienter vers des collections annexes. Les images sont de plus en plus mises en valeur : elles sont numérisées en couleurs et permettent un affichage par « vignettes » très intuitif. L'image peut être partagée en un clic, indépendamment du texte, sur Twitter, Facebook ou sur un blog. Cet intérêt visuel justifie la mise en valeur de ces livres oubliés : elles sont une source d'inspiration pour les illustrateurs spécialisés dans les albums de jeunesse. Pour ce qui est du texte, si ni les enfants, ni les parents ne sont plus attirés par un ouvrage tel que *Le Magasin des enfants*, le texte peut être lu pour le patrimoine historique qu'il représente : objet d'étude pour les historiens, les bibliothécaires, les auteurs spécialisés dans la littérature de jeunesse. Ainsi, en puisant et en s'inspirant des contes du passé, de nombreux ouvrages peuvent être crées, et *Le Magasin* conserve son statut de référence dans la littérature de jeunesse de manière consciente et directe. Ce partage permet à l'objet patrimonial de ne pas se fossiliser sur les étagères, loin de ces jeunes lecteurs susceptibles d'en dégrader les pages et les reliures.

## Lieux et acteurs de la conservation

### *Le rôle des bibliothèques*

A partir des ouvrages que j'ai pu consulter, j'ai relevé l'appartenance à des collections qui font un important travail de centralisation des *Magasins*, dispersé dans les bibliothèques du monde entier. Ainsi, les ex-libris révèlent l'appartenance première de certains ouvrages : à la BDL, un exemplaire de l'édition de Warée révèle le tampon de la Bibliothèque de l'Heure Joyeuse, une des premières bibliothèque consacrée à la jeunesse dans les années 1920 comme nous avons pu le voir précédemment. Ce même tampon, difficilement visible, se retrouve dans l'exemplaire de l'édition d'Étienne Rusand[231]. Mais il peut également s'agir de collections particulières : c'est le cas de tous les exemplaires conservés par la BML qui nous viennent du fonds Chomorat. La

[231] Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants (...),* Lyon, Étienne Rusand, 1773.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Bibliothèque possède ce fonds depuis 1992 : les documents qui le composent demeurent la propriété privée de Michel Chomorat. Dès lors, qu'il s'agisse de collections particulières ou publiques, les bibliothèques sont les lieux majeurs de cette conservation. Lorsqu'on observe la liste des *Magasins* dans ces bibliothèques[232], on relève que, de manière assez logique, les ouvrages sont conservés dans leurs villes d'impression. La BDL conserve ainsi un exemplaire d'Étienne Rusand, imprimeur lyonnais, dans son fonds éducation, qu'elle a récupéré de l'Heure Joyeuse ; la BML a récupéré de la collection de Michel Chomorat des exemplaires imprimés à Lyon : l'édition de Pierre Bruyset-Ponthus et de Pierre Bernard. La BNF possède la plupart des grandes éditions parisiennes, dont la plupart son numérisées, comme l'édition de A. Bédelet, de Warée et de la Librairie pittoresque de la jeunesse. Enfin les livres imprimés à l'étranger se retrouvent dans les bibliothèques du même pays : l'édition de Kupferschmid, traduite en allemand par Friedrich Eberhard Rambach est disponible à la Herzogin Anna Amalia Bibliothel à Weimar ; celle du lausannais François Grasset à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne ; ou encore l'édition d'Eustachy Debicki, traduite en polonais par Michal Gräl, à l'Union Catalog od Polish Resarch Libraries à Varsovie. Aussi on peut dire que ces ouvrages, de par la ville d'impression ou de traduction, deviennent des biens municipaux ou nationaux. Mais ce constat est à nuancer : on relève la présence d'ouvrages de tous horizons dans des bibliothèques fort éloignées. Prenons l'exemple des bibliothèques américaines qui conservent un important nombre de *Magasin* : l'Indiana University (Bloomington) possède un exemplaire de l'édition de Reguillat, de Berghen et Bassompierre, d'Étienne Rusand ; on retrouve l'édition traduite en russe de Ridigera et Klaudia à la Havard College Library ; et la 5e édition de la version anglaise du *Magasin*, *The Young Misses Magazine*, est présente à la Bizzel Mememorial Library (University of Oklahoma, Norman), à la Fordham University Libraries (Bronx, New York), et bien d'autres... Les bibliothèques américaines, et plus particulièrement les bibliothèques universitaires, ont une place importante dans la conservation du texte. Peut-on y déceler un intérêt particulier pour le livre dans le champs universitaire américain, la présence importante de l'ouvrage dans le monde anglo-saxon, ou tout simplement la domination nord-américaine en terme de conservation d'ouvrages et

[232] Voir en Annexe : Tableau 1 et Tableau 2.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

de réputation universitaire ? Ces questions restent ouvertes, mais la présence du *Magasin* dans tant de bibliothèques, parfois déconnectées du lieu d'impression, révèle un succès mondialisé de l'ouvrage, au-delà des frontières européennes.

***Témoignage de Claire Giordanengo, responsable du fonds éducation de la BDL***

Claire Giordanengo, conservatrice et responsable du fonds éducation à la BDL, a répondu à quelques questions qui viennent éclairer cette interrogation patrimoniale à propos du *Magasin des enfants*. Tout d'abord, il convient de présenter ce fonds et ce qui en fait sa spécificité et sa richesse. Cette collection provient de la bibliothèque de l'INRP (Institut National de Recherche Pédagogique), qui résulte elle-même du Musée pédagogique crée à Paris en 1879, divisé en 1976 entre cet Institut et le Musée national de l'Éducation à Rouen évoqué plus haut. Entre 2000 et 2003, un nouveau changement intervient : l'INRP s'installe à Lyon sur le campus de l'École Normale Supérieure. Cette collection très diverse est essentiellement composée de livres, mais on y retrouve également des photos, des bons points, des travaux d'élèves, et de nombreux manuels scolaires. La littérature pour la jeunesse est prédominante, de l'apparition du genre à la fin du XVIII^e^ siècle jusqu'aux années 1990. En ce qui concerne *Le Magasin des enfants* plus spécifiquement, Claire Giordanengo le considère comme un ouvrage majeur de sa collection :

> « Cet ouvrage est un bel ouvrage du fonds, un classique. C'est important que nous l'ayons, ce n'est pas forcément le plus original ou le plus rare. Je le classifierais de classique de l'éducation et du livre jeunesse. »

Un incontournable, donc, mais ni un ouvrage rare et précieux comme nous l'évoquions précédemment. Pour ce qui est de sa valorisation, de manière plus concrète, la conservatrice déplore un manque de moyens et de temps, aussi bien pour une numérisation éventuelle ou une restauration[233], mais aussi pour une exposition, qui pourrait très bien se faire autour d'un sujet qu'y s'y prêterait. « Disons pour résumer que je fais infiniment moins que ce que j'aimerais faire ou que ce que nous pourrions faire en théorie avec ces fonds. »

Si la lecture du *Magasin* est aujourd'hui bloquée dans un processus de patrimonialisation, les différentes éditions que nous allons étudier à présent vont venir éclairer la postérité de l'œuvre grâce aux nombreuses adaptations qu'a subi le texte au cours des siècles.

[233]L'exemplaire de l'édition de Reguillat conservé à la BDL comporte plusieurs pages déchirées. Voir en Annexe.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

## LES DIFFÉRENTES ÉDITIONS DE L'ŒUVRE QUI MONTRENT L'ÉVOLUTION DE SON LECTORAT

Les éditions que nous allons ici étudier plus en détail sont répertoriées dans les sources de ce mémoire. Leur étude est rendue possible grâce leur conservation dans la ville de Lyon (BML, BDL) ou grâce à leur numérisation.

### Les premières éditions, de 1756 jusqu'à la fin du XVIIIe siècle : un succès européen

#### *Un ouvrage à destination des mères et de leurs filles anglaises*

Madame Leprince de Beaumont publie son ouvrage à son retour à Londres en 1756, chez l'imprimeur-libraire John Nourse[234]. Il est tout d'abord publié sous le titre anglais *The young misses magazine*, mais le texte n'est pas traduit: le *magazine* sert de référence pour les jeunes anglaises qui apprennent le français. La première édition du *Magasin* a donc un lectorat ciblé et précis. John Nourse, imprimeur-libraire, avait déjà publié *Civan roi de Bungo, histoire japonnoise* en 1754. Ce libraire de la « Society for the Encouragement of learning » et « Bookseller to His Majesty », succède à William Mears, son ancien collaborateur. Spécialisé dans les publications scientifiques, particulièrement mathématiques[235], il s'ouvre également aux éditions étrangères de philosophes. *Le Magasin des enfants* n'est pas un ouvrage philosophique à proprement parler, mais il relève presque de l'essai en matière de pédagogie. La deuxième fonction de l'ouvrage et le lectorat adulte sont tout aussi importants pour ce libraire, soulignant une fois de plus l'ambiguïté de la frontière entre lecteurs-enfants et lecteurs-adultes. Dans sa biographie sur l'auteure, M.-A. Reynaud nous parle d'une publication en deux volumes, reliés en veau ; un format pratique et bon marché qui concurrencerait les livres miniatures, habillés de papier hollandais chez Newberry à St Paul's Church. Cette première édition est un succès de librairie sur plusieurs décennies : elle est rééditée en 1776, 1783 et 1793[236] à Londres, puis en 1796 à Edinburgh. La

[234]Madame Leprince de Beaumont, *The young misses magazine,* Londres, J. Nourse, 1756.

[235]Par exemple : *A Restitution of the geometrical treatise of Apollonius Pergaeus on inclinations. Also the theory of gunnery ; or the doctine of projectiles in a non-resisting medium,* Londres, J. Nourse, 1779.

[236] Madame Leprince de Beaumont, *The young misses magazine (...), The 5th ed.,* London, printed for F.Wingrave, successor to Mr. Nourse, 1793.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

deuxième édition reprend un article de la *Critical Review,* publié en août 1757, en guise d'introduction :

> « When it is remembered how much happiness of society and the good of making depends upon the education of its individuals, we shall be pardoned for taking notice of one of the best work that has been written to that end ; since, however trifling it may at first appear, it is certainly important in the main. » [237]

L'œuvre est avant tout un succès dans le monde anglophone, et cela ne surprend sûrement guère l'auteure, qui comptait sur l'ouverture d'esprit de la société anglaise pour accueillir positivement son ouvrage. Elle s'adresse ainsi aux mères et gouvernantes britanniques dans son Avertissement :

> « Mes talents ne sont pas de ceux qui conduisent nécessairement aux marques extérieures de la considération en Angleterre : s'il ne s'agissait ici que des intérêts de mon amour-propre, je n'appuierais pas sur cet article ; mais il est question de détruire un préjugé pernicieux à l'éducation, et je le combattrai toutes les fois que je trouverai l'occasion de le faire. »[238]

On peut s'étonner du ton moralisateur qu'emploie Madame Leprince de Beaumont pour s'adresser à son lectorat principal. Mais elle s'adresse ainsi, en tant que moralisatrice, à un peuple suffisamment ouvert d'esprit pour apprendre à se corriger de ses erreurs, à l'image des jeunes élèves du *Magasin* :

> « La nature a distingué avantageusement les Anglais des autres peuples du monde : ils pensent beaucoup, et ordinairement ils pensent juste. Que ne pourrait-on pas attendre d'une qualité si estimable, s'ils agissaient en conséquence de leurs pensées, de leurs sentiments ? Mais non : victimes des préjugés, ils s'y soumettent en dépit de leurs lumières ; et dans des choses de la plus grande conséquence, comme dans les petites, ils suivent le chemin battu, sans pouvoir se donner à eux-mêmes une bonne raison, de l'inconformité de leurs actions avec leurs lumières. »[239]

Finalement, les Anglais, d'une nature noble, se doivent d'être éduqués au même titre que leurs enfants :

> « Depuis dix ans que j'enseigne à Londres, je trouve les dispositions les plus heureuses. Il est peu d'hommes ici, même parmi les plus méchants, qui n'aient reçu de la nature un fonds qu'il ne s'agissait que de cultiver pour le rendre bon.

[237]Marie Reynaud-Beuverie, *Madame Leprince de Beaumont, vie et œuvre d'une éducatrice,* Paris, Publibook, 2002, Chapitre III, p. 112.

[238]Madame Leprince de Beaumont, *Magazin des enfants*, Paris, F.Esslinger, 1788, Avertissement, p. 34.

[239]*Ibidem.,* Avertissement, p. 35-36.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

En un mot, dans les autres contrées, l'éducation corrige la nature ; dans celle-ci, l'éducation la gâte : et, pour la rendre bonne, il s'agit moins de changer les dispositions des enfants, que de les conserver telles qu'on les trouve. »[240]

Bien que cet Avertissement aux lecteurs (et plus particulièrement aux lectrices) s'adresse explicitement à la société anglaise, Madame Leprince de Beaumont ne cache pas pour autant sa volonté de communication universelle de ses principes moraux. Elle n'hésite pas même à critiquer les conditions de publication en Angleterre et le statut donné à une auteure, à la fois gouvernante et étrangère, peu reconnu. Ainsi elle écrit :

« J'ai donc eu raison de dire que le seul motif de la gloire n'était pas suffisant pour soutenir, en Angleterre, le courage d'un maître ou d'un auteur, qui travaille pour les enfants : celui qui se bornerait à ne recueillir, pour prix de ses sueurs, que les égards, serait en danger d'être dupe. Il est donc nécessaire qu'un auteur, ou un maître, soit encouragé d'une autre manière, et puisque l'expérience apprend que les talents les plus utiles attirent peu de considération, il faut au moins qu'il procurent quelque profit. »[241] ;

ou encore, de manière plus matérialiste : « les frais de l'impression à Londres sont très considérables, et le nombre des lecteurs très bornés, lorsqu'il est question d'un livre français. »[242] Et c'est bien en France que Madame Leprince de Beaumont rencontrera le plus de publications et le plus grand succès.

### *Une impulsion lyonnaise*

C'est lors de son retour en France que Madame Leprince de Beaumont fait connaître son texte à ses compatriotes et s'associe avec des imprimeurs-libraires. Avant de s'installer en Savoie, elle séjourne à Lyon, pôle important de l'édition européenne à la fin du XVIII^e^ siècle. Elle s'associe avec l'imprimeur lyonnais Jean-Baptiste Reguillat[243], établi à la place des Jacobins, en 1758[244], qui imprime son œuvre en la divisant en 4 tomes, puis la rééditera en 1761 et en 1763[245]. Un autre

[240]Madame Leprince de Beaumont, *Magazin des enfants*, Paris, F.Esslinger, 1788, Avertissement, p. 47-48.

[241] *Ibidem,* p. 45-46.

[242], *Ibidem*, p. 32.

[243]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfans,* Lyon, Jean-Baptiste Reguillat, 1758.

[244]Voir à ce propos la première parti de ce Mémoire, A) Vie et œuvre d'une écrivaine dévouée pour l'éducation des jeunes filles, • Retour en France et dernières années de la vie de Madame Leprince de Beaumont.

[245]La première page du premier Dialogue a été numérisée par la BNF : http://expositions.bnf.fr/contes/grand/050.htm (consultée le 10/04/2018)


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

imprimeur lyonnais, Étienne Rusand, libraire à la rue Merciere au Soleil d'or, vis-à-vis rue Turpin, se met à imprimer ce succès de librairie en 1768 puis en 1773. La deuxième édition, que j'ai pu consulter au fonds ancien de la BDL[246], est imprimée en 2 volumes divisés en 4 tomes. On peut supposer qu'Étienne Rusand reprend ici la division de Reguillat, supervisée par Madame Leprince de Beaumont, accroissant ainsi ses ventes. Le premier volume s'arrête au XVI ème Dialogue, et le second reprend naturellement au XVII ème. Les deux volumes sont des in-12, reliés en veau clair aujourd'hui très usé : ce format bon marché permet aussi une lecture que l'on pratique de nos jours avec le livre de poche. Le lectorat est populaire : le livre n'est pas magnifiquement ornementé, on ne peut relever que la présence traditionnelle de bandeaux et de culs-de-lampes, la reliure est simple mais résistante. Cette résistance, et la petitesse du format sont aussi adaptées aux enfants, principaux destinataires du *Magasin*. Et ce jeune lectorat a laissé des traces : les premières pages sont déchirées, ce qui peut être évidemment un résultat naturel du temps passé, mais on relève également de nombreux ex-libris manuscrits d'une main enfantine, qui nous indique sur la garde supérieure que le livre a appartenu à Constance Desfontenuy. Cette dernière s'est également amusée à dessiner plusieurs maisons, sur les pages de garde des deux volumes.[247]Enfin, toujours à Lyon, Pierre Bruyset-Ponthus imprime une édition du *Magasin* en 1768, comme Étienne Rusand, puis une décennie plus tard en 1778, 1780, 1787 et 1789. Sa librairie se situe à l'entrée de la rue Saint Dominique. La BML conserve une édition de 1768[248], elle aussi divisée en 4 tomes et en 2 volumes, ce qui semble être le découpage traditionnel de l'ouvrage. Nous pouvons faire les mêmes constats que pour l'édition d'Étienne Rusand : les deux volumes sont en in-12, ce qui témoigne peut-être d'une rivalité entre les deux libraires qui publient l'ouvrage la même année et sous le même format. Enfin, on trouve également des ex-libris manuscrits du XIXe siècle qui révèlent une appartenance transgénérationnelle de l'ouvrage : « Symphorienne Taupenas de Lamastre Ardèche », puis « Marie Taupenas a la mastre », enfin « Marie Goué »[249]. L'exemplaire voyage véritablement à travers le temps et à travers les différentes générations familiales. Le vœux formulé par Madame Leprince de Beaumont semble exaucé : *Le Magasin des enfants* est bien vecteur d'une transmission pédagogique de mères en filles.

Lors de ses voyages parisiens à la fin de sa vie, Madame Leprince de Beaumont s'est également rapprochée de certains imprimeurs et libraires afin de multiplier les

[246]Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des enfants (...),* Lyon, Etienne Rusand, 1773.
[247]Voir les photographies de l'ouvrage dans les Annexes.
[248]Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des Enfans (...),* Lyon, Pierre Bruyset-Ponthus, 1768.
[249]Voir les photographies de l'ouvrage dans les Annexes.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

pôles d'impression de l'ouvrage. Parmi les nombreuses éditions parisiennes, on ne sait pas véritablement avec quel imprimeur-libraire Madame Leprince de Beaumont s'est associée en personne, mais les dates concordent pour l'édition du libraire Jean-François Bassompierre en 1762 (réédité en 1767, 1771 et 1785). Le texte est imprimé en Belgique ; Jean-François Bassompierre travaille en collaboration avec l'imprimeur-libraire liégeois J. Vanden Berghen, mais c'est bien pour un public parisien que l'ouvrage est édité. Les éditions se succèdent après la mort de Madame Leprince de Beaumont en 1780 : Valland en imprime une édition en 1793 à Paris, F. Esslinger en 1788. Pour cette dernière édition, si l'imprimeur (inconnu) est parisien, F. Esslinger est un libraire allemand établi à Francfort. Elle est numérisée sur Google Books[250] : on y trouve l'Avertissement de l'auteure que nous avons pu citer tout au long de ce Mémoire, ainsi qu'un découpage en quatre volumes cette fois-ci. La version numérisée correspond au premier tome, qui s'arrête au Dialogue VIII. Ce nouveau découpage permet la multiplication des ventes mais surtout la brièveté du volume, sûrement plus avenant pour de jeunes enfants. Cette édition franco-allemande marque une étape supplémentaire d'ouverture européenne : l'ouvrage est aussi lu, non traduit, par de jeunes allemandes qui apprennent le français, langue de référence pour l'éducation à travers toute l'Europe. Ainsi, il s'en suit de nombreuses éditions, toujours en langue française, dans différents pays. Jean-Pierre Heubach[251] publie en 1772 une édition à Lausanne[252] que l'on retrouve numérisée sur Google Books[253]. L'ouvrage est également divisé en 4 tomes et imprimé en 4 volumes ; la version numérisée correspond au premier tome qui va jusqu'au Dialogue IX. Une fois de plus, l'ouvrage in-octavo ne varie pas des éditions qui lui sont contemporaines : même mise en page, même découpage, même simplicité d'impression. On retrouvera des impressions similaires avec l'édition suisse de François Grasset (1767) et hollandaise de Pierre Gosse junior (1768) sur lesquels nous reviendrons plus en détail. Il faudra attendre le XIX^e^ siècle pour que cette œuvre assume pleinement son statut de livre pour enfants, avec un soin typographique qui s'ajoute

[250]https://books.google.fr/booksid=Jlib2tXb3n4C&printsec=frontcover&dq=Madame+Leprince+de+Beaumont+Magasin+des+enfants&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwjK1ZGOnfTaAhUNYlAKHVOIB9MQ6AEIQDAF#v=onepage&q=Madame%20Leprince%20de%20Beaumont%20Magasin%20des%20enfants&f=false (consulté le 07/03/2018)

[251]Jean-Pierre Heubach (1736-1799), originaire d'Allemagne, apprend le métier de son père, le relieur Johann Nikolauss Heubach. En 1760, il devient libraire à Lausanne. Il est ensuite naturalisé et devient imprimeur à l'enseigne de la Société typographique de Lausanne qu'il fonde avec le ministre Jacques François Durand.

[252]Madame Leprince de Beaumont, *Magazin des enfans (...),* Lausanne, chez Jean-Pierre Heubach, 1772.

[253] https://books.google.ch/books?vid=BCUL1092566554 (consulté le 10/04/2018)


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

évidemment aux gravures et autres illustrations. Dans son article « Jean-Pierre Heubach, un imprimeur lausannois du XVIII^e siècle », M. Bovard-Schmidt souligne le peu d'importance que porte l'imprimeur à la typographie :

> « [Aucun] ouvrage sorti de l'atelier Heubach ne suscite l'admiration du bibliophile. Même la *Sainte Bible* de 1777, avec sa jolie reliure de cuir, présente bien des imperfections typographiques. Elle compte pourtant parmi les plus belles œuvre de l'imprimeur. D'une façon générale, le lecteur désirerait plus de minutie dans l'exécution, plus de goût et d'harmonie dans la mise en page, plus de recherche, voire d'opulence dans la présentation [...] La médiocrité de ses éditions ne lui permet certes pas de se mesurer à des artistes de renommée européenne, tels que Baskerville ou Didot. Toutefois, dans le cadre restreint de l'imprimerie romande, Heubach n'est guère inférieur à ses concurrents. L'intérêt de son œuvre ne réside donc pas dans la qualité de ses productions. C'est plutôt par ses talents d'organisateur, par l'émulation qu'il a su créer en Suisse occidentale en formant diverses associations typographiques, que l'imprimeur mérite, aujourd'hui encore, l'attention des Lausannois attachés au passé de leur ville. »[254]

On comprend bien que la réputation de l'imprimeur tenait bien plus à sa diversité d'impression plutôt qu'à la qualité et à la spécialisation éditoriale : *Le Magasin des enfants* n'est qu'un ouvrage parmi tant d'autres, rencontrant un grand succès commercial, et qui ne nécessite pas d'originalité typographique particulière.

### *L'enjeu de la traduction : exemple d'une édition espagnole*

Parmi ces éditions en version originale, on trouve également des traductions, qui sont les premières modifications du texte. Cette démarche de la traduction révèle deux choses : d'une part, le succès est bel et bien européen, à tel point qu'on l'adapte dans une langue différente. D'autre part, le désir originel de l'ouvrage, qui est une promotion et une volonté de diffusion de la langue française, se retrouve quelque peu faussé. Malgré cette nouvelle pratique de lecture, la démarche n'en est pas pour autant dégradante pour l'ouvrage qui devient finalement un moyen de promotion des langues nationales. Tout comme les petits lecteurs français enrichissent leur vocabulaire à la lecture du *Magasin* dans leur langues natales, de petits espagnols ou de petits allemands vont également faire de même. Cela permet également une diffusion plus large et populaire dans les pays non francophones, où l'apprentissage du français était destiné à une élite. Ainsi,

[254] M. Bovard-Schmidt, « Jean-Pierre Heubach, un imprimeur lausannois du XVIII^e siècle », in *Revue historique vaudoise,* 74, 1966, p. 156.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

deux ans après sa première publication anglaise, Friedrich Eberhard Rambach traduit le *Magasin des enfants* par *Lehren der Tugend und Weuheit für die Jugend* .[255] Johann Joachim Schwab proposera une nouvelle traduction, éditée en 1759 et en 1761 par Weidmann à Leipzig[256], puis par Edler von Trattnem en 1773 à Wien.[257] A Varsovie, Michal Gröl proposera une version polonaise en 1774.[258]

Nous pouvons détailler la version espagnole du *Magasin,* grâce à la numérisation du premier tome par l'University of North Carolina à Chapel Hill.[259] Mathias Guitet traduit le *Magasin des enfants* par *Almacen y biblioteca completa de los niños* en 1778.[260] Comme beaucoup d'autres éditions, l'ouvrage se divise en 4 volumes. Une fois de plus, il n'y a pas de recherche esthétique : la page de titre est simplement programmatique, pas de frontispice, pas d'ornements. Cette édition est particulièrement intéressante car le traducteur nous délivre un prologue, justifiant et expliquant son travail. Mathias Guitet s'excuse à plusieurs reprise pour la qualité de sa traduction qu'il sait limitée:

> « La traduccion del *Almacen de los Niños*, que sale hoi a la luz pública en nuestro idioma Castellano, sé mui bien que no era obra de mi débil talento, sino empresa de un hombre, que revestido de todas la qualidades respectivas á un hábil traductor, hubiese querido dedicarse á hacer á la Patria un servicio util e importante [...] »[261]

Le traducteur rend hommage à un certain Dr. Miguel Ramón y Linacero, qui traduit en 1768 *Le magasin des pauvres artisans, domestiques et gens de campagne* par *Conversaciones familiares de doctrina cristiana entre gentes del campo, artesanos, criados y pobres*. Cette première traduction de l'œuvre de Madame Leprince de Beaumont, du français au castillan, eût un franc succès auprès du lectorat espagnol d'après Mathias Guitet. Il poursuit donc, dans cette voie ouverte par Ramón y Linacero, la traduction de cet ouvrage utile pour la société toute entière :

[255]Madame Leprince de Beaumont, Friedrich Eberhard Rambach (trad.) *Lehren der Tugend und Weisheit für die Jugend,* Burgdorff, Kupferschmid, 1758.

[256]Madame Leprince de Beaumont, Johann Joachim Schwab (trad.), *Magazin für Kinder (...),* Leipzig, Weidmann, 1759-61.

[257]Madame Leprince de Beaumont, Johann Joachim Schwab (trad.), *Magazin für Kinder (...),*Wien, Edler von Trattnem, 1773.

[258]Madame Leprince de Beaumont, Michal Gröl (trad.), *Magazyn Dziecinny,* Varsovie, Eustachy Debicki, 1774.

[259] https://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=nc01.ark:/13960/t3zs3z474;view=1up;seq=7 (consulté le 14/04/2018)

[260]Madame Leprince de Beaumont, Mathias Guitet (trad.), *Almacen y biblioteca completa de los niños,* Madrid, Imprenta de Manuel Martin, 1778.

[261]« La traduction du *Magasin des enfants*, qui sort aujourd'hui à la lumière publique dans notre langue castillane, n'est pas l'œuvre de mon modeste talent, je le sais très bien, mais l'entreprise d'un homme, revêtu de toutes les qualités propres à un habile traducteur, qui aurait voulu la dédier pour faire à la patrie un service utile et important [...] »


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

« porque a la verdad este Almacen es tan completo, que los niños, los jóvenes, i los adultos pueden proveerse en él a manos llenas de todas las máxímas, de todas las reflexíones, i de todas las altas idéas de que la sabia Madama de Beaumont supo enriquecerle para el beneficio comun [...] »[262]

Une fois de plus, le traducteur invite à la pluralité des lectorats, au-delà des âges et de la condition sociale, tant ce livre est complet, et tant ses maximes semblent universelles. Cette idée de « beneficio comun », de « bien commun », ressort tout au long de son prologue : en miroir de l'œuvre utile à la société qu'a produite Madame Leprince de Beaumont, sa traduction n'est qu'une extension de cette utilité pour le bien commun, au-delà des frontières de la langue. Le traducteur a évidemment beaucoup d'admiration pour l'auteure : il souligne le succès européen qu'a rencontré l'ouvrage, traduit dans différentes langues, mais aussi l'estime que l'on porte à la personne de Madame Leprince de Beaumont, reçue dans plusieurs cours d'Europe avec les plus grandes éloges. A titre personnel, il se considère comme : « uno de sus mas amantes i reconocidos hijos », soit « un de ses fils les plus aimants et les plus reconnaissants. » Ce lecteur de Madame Leprince de Beaumont suit l'invitation à l'ouverture que fait l'auteure à la fin de son Avertissement aux futurs éducateurs qui souhaiteraient réactualiser son œuvre, sans jamais la dénaturer pour autant. Aussi le traducteur, conscient des lacunes de sa traduction, notamment pour ce qui est de certaines expressions françaises difficilement traduisibles en castillan, invite une future génération de traducteurs à corriger et à améliorer cette première traduction du *Magasin.*

On assiste naturellement à la transformation des noms propres qui animent les Dialogues. Si les éditions françaises ont conservé les termes de « Lady » et les prénoms anglais tout au long du XVIII^e^ siècle, la version espagnole les hispanicise. Mademoiselle Bonne devient « La Señora Aya », traduction littérale de « bonne » dans le sens de gouvernante. Les *ladies,* qui portent dans la version originale des noms signifiants (Lady Tempête, Lady Sensée...) se retrouvent avec de véritables prénoms espagnols : Lady Sensée devient Señora Serafina, Lady Spirituelle devient Señora Estefania. Les autres filles voient leur prénoms hispanisés : Señora Maria pour Lady Mary, Señora Carlota pour Lady Charlotte... Quelque part, cette hispanisation des noms relève d'une appropriation culturelle de l'œuvre, qui permet aux jeunes espagnols de s'identifier plus

[262]« puisque véritablement, ce Magasin est si complet, que les enfants, les adolescents, et les adultes peuvent y puiser, les yeux fermés, toutes les maximes, toutes les réflexions, et toutes les hautes idées que la sage Madame de Beaumont a su enrichir pour le bien commun. »


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

aisément. Cette incroyable malléabilité de l'œuvre se retrouvera dans plusieurs éditions françaises du XIX[e] siècle.[263]

## Un livre sous le patronage des plus grands

### *Le mécénat de la cour de Russie*

Depuis l'aide financière de la cour de Russie pour le *Nouveau Magasin Français* en 1755, l'œuvre de Madame Leprince de Beaumont est toujours fortement appréciée par l'Impératrice de Russie, Elisabeth Petrowna. Lors de la publication de son plus grand succès, cette dernière répond présente pour son financement et sa promotion. Dans l'Avertissement de l'auteure que l'on peut lire dans l'édition de François Grasset[264], numérisée sur Google Books[265], elle écrit : « Si la cour de Russie ne m'avait encouragée, ce petit ouvrage, prêt à être mis sous la presse depuis un an, n'aurait peut-être jamais été imprimé. »[266] Non seulement elle doit la diffusion et le rayonnement européen du *Magasin* à la cour de Russie, mais sa publication même. Dans cette édition de François Grasset[267], on trouve une épître dédicatoire dédiée à Paul Petrowitch, petit-fils de Pierre le Grand et neveu d'Elisabeth Petrowna. Le futur Paul Ier de Russie est alors âgé de 12 ans ; l'âge idéal pour entrer dans l'univers du *Magasin*.

Dans cette épître dédicatoire, Madame Leprince de Beaumont s'adresse au jeune prince comme une fée s'adresserait à un enfant au-dessus de son berceau, lui souhaitant les qualités de ses descendants qui ont fait la noblesse de son nom. Mais cette responsabilité, ce devoir d'honorer ses ancêtres ne peut se passer de l'éducation ; si la noblesse de son nom est acquise dès la naissance, sa noblesse véritable doit être prouvée par ses actes. C'est pour cette raison que bien que Madame Leprince de Beaumont s'adresse à un enfant extraordinaire, elle s'adresse à lui comme à un enfant ordinaire. Aussi elle ne cède jamais à la flatterie, qui est,

[263]Voir en Annexe : La variation des noms propres selon les éditions du *Magasin des enfants.*

[264]Madame Leprince de Beaumont, *Magazin des enfans (...),* Lausanne, François Grasset et Compagnie, 1767.

[265]https://books.google.ch/books?vid=BCUL1092313200&hl=fr (consulté le 05/03/2018).

[266]Madame Leprince de Beaumont, *Magazin des enfants*, Paris, F.Esslinger, 1788, Avertissement, p. 32.

[267]François Grasset (1722-1789) a d'abord exercé auprès des frères Cramer à Genève avant d'être renvoyé pour avoir détourné pendant plusieurs années des stocks de livres pour les vendre à son profit. Cette activité illégale lui avait permis de se constituer une clientèle personnelle à Lyon, à Paris, à Francfort, à Marseille...jusqu'à Saint-Domingue ! Puis il entre dans la maison de Marc Michel Bousquet à Lausanne en tant que représentant à Paris puis en Espagne. Les activités frauduleuses reprennent : il entreprend de détourner de nouveau la clientèle des frères Cramer au profit de son nouveau patron. Voltaire, avec qui il entre en conflit suite à une accusation de publication de *La Pucelle d'Orléans* en 1755, tronquée et enrichie d'interpolations grossières, soutient les frères Cramer pour mieux attaquer Grasset. Cet éditeur du *Magasin* s'ajoute sur la liste des imprimeurs malhonnêtes ayant collaboré avec Madame de Beaumont ! Pour en savoir plus sur l'affaire Grasset-Voltaire, voir la Préface de J.Vercruysse (Voltaire, *La Pucelle d'Orléans,* édition critique par J. Vercruysse, tome 7 de l'éd. des Œuvres *complètes* (dir. Th. Besterman), Genève, 1970).


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

selon elle, le plus grand défaut de l'éducation que l'on fait aux personnes bien nées, qui en deviennent par là même vaniteuses et frivoles. Lorsqu'elle énumère les titres du prince, elle ne cite que son ascendance avec Elisabeth Petrowna et Pierre le Grand[268] :

> « Qu'un autre étale, dans une épître dédicatoire, les titres pompeux qui doivent un jour décorer Votre Altesse Impériale ; je n'en trouve point qui ne soient au-dessous de ceux qui paraissent à la tête de cet ouvrage. »[269]

Elle commence alors à peindre le portrait de Pierre le Grand, tsar en 1782 et Empereur de toute la Russie en 1721, fondateur de Saint-Pétersbourg, qui a su faire de la Russie, grâce à sa politique expansionniste, une puissance européenne. Ce héros, fondateur de son nom et de son titre, parvient à effacer les héros antiques de jadis :

> « Xénophon, qui cherchait à donner un modèle aux rois, n'aurait point été forcé de recouvrir à la fiction, comme il le fait si souvent, s'il eût vécu du temps de Pierre : la vérité eût seule conduit son pinceau, et lui eût présenté les couleurs les plus vives ; il eût chanté un héros, non seulement plus grand, mais encore plus heureux que Cyrus. »[270]

Si Madame Leprince de Beaumont a un talent de conteuse, et qu'elle décrit Pierre le Grand comme un héros de conte de fées, elle justifie une fois de plus que le mythe doit céder le pas à l'Histoire, et les héros des contes aux héros qui ont fait cette Histoire. Elle loue Pierre le Grand pour ses lumières religieuses, qui ont permis aux peuples de sortir de l'ignorance et de la superstition. Elle admire également chez lui cette faculté qu'il a eu de dépasser son rang de naissance par sa vertu et de fonder ainsi une nouvelle aristocratie. Enfin, elle insiste sur sa dimension conquérante, qui a permis de triompher face à la barbarie par le savoir, les arts et les sciences. Mais elle peint des qualités encore bien supérieures pour décrire Elisabeth Petrowna, son mécène, qui allie deux qualités normalement opposées : « elle réunit au même degré, et les qualités qui font les grands rois, et celles qui sont le partage des personnes de son sexe. » Elisabeth Petrowna est une héroïne, une référence absolue pour tous ses lecteurs :

> « Le règne d'Auguste Elisabeth nous retrace les merveilles du règne de Pierre : le dirai-je ? Pardonne ma sincérité, ombre d'un héros que je révère, ta fille te ravit la gloire d'avoir été le plus grand Monarque de l'Univers. »[271]

---

[268]On peut y voir également, par le silence du nom de sa mère, l'Impératrice Catherine II, une prise de parti de Madame Leprince de Beaumont. En effet Catherine II prend le contre-pied de la politique menée par Elisabeth Petrowna.

[269]Madame Leprince de Beaumont, *Magazin des enfans (...),* Lausanne, François Grasset et Compagnie, 1767, Épître dédicatoire, p. 3.

[270]*Ibidem,* Épître dédicatoire, p. 6.

[271]*Ibidem,* Épître dédicatoire, p. 7.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Mais ce « plus grand Monarque de l'Univers » est avant tout un modèle pour les petites filles qui lisent ce *Magasin* (et, habilement, cette épître dédicatoire est tout aussi pédagogique pour Paul Petrowitch que pour n'importe quel lecteur), leur montrant que les qualités féminines sont à mettre sur un plan d'égalité avec les qualités masculines. En plus des qualités masculines qu'elle possède, qui lui permettent d'être la digne héritière de Pierre le Grand, son esprit, sa bonté[272], sa modestie ; toutes ces qualités proprement féminines font d'elle le plus grand Monarque de l'Univers. Elle souhaite, pour le prince à qui elle dédit cette épître, de parvenir à allier douceur et fermeté, autorité et clémence, esprit et bonté.

> « Prince de tous les dons, que Dieu a fait à l'heureuse Elisabeth, vous êtes sans doute le plus précieux. Puissiez-vous, par vos vertus, retracer en elle l'image de son Auguste Père. »[273]

En-dehors de l'épître dédicatoire, Madame Leprince de Beaumont rend aussi hommage à la dynastie lors d'une leçon de géographie :

> « Enfin, à l'est de la Suède, on voit la Russie, ou Moscovie, qui est un très-grand pays : sa ville capitale était Moscou, mais aujourd'hui c'est Pétersbourg, qui en est la plus belle ville, et la résidence de l'empereur ainsi que de la cour de Russie. »

Eugénie remarque alors :

> « J'ai lu hier dans *le Magasin français* l'histoire de Pierre le Grand, qui a bâti la ville de Pétersbourg. J'ai trouvé cette histoire toute semblable au conte du prince Charmant, que vous avez raconté l'autre jour. »[274]

### *Approbation et privilège*

Dans cette deuxième moitié du XVIII^e^ siècle, la censure s'exerce plus que jamais sur les ouvrages publiés, de plus en plus nombreux et de plus en plus subversifs. Bien évidemment, *Le Magasin des enfants* n'est pas un objet de censure : ni de la part de l'Église, naturellement, ni de la part de l'État, qui vont souvent de paire. Pas d'idées anticléricales ou antimonarchistes, au contraire, une promotion de la religion et une absence de prise de position politique : ce livre est donc bien accueilli par les autorités de l'Ancien Régime. La première forme de

[272]Lors de son règne, aucune condamnation à la peine de mort n'intervient.

[273]Madame Leprince de Beaumont, *Magazin des enfans (...),* Lausanne, François Grasset et Compagnie, 1767, Épître dédicatoire, p. 8.

[274]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1759, Dialogue IX, p. 111-112.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

censure est une invention du Vatican qui remonte à 1475 : le Pape accorde à l'Université de Cologne le privilège de surveiller les imprimeurs, les libraires, les auteurs, et à poursuivre les lecteurs de livres hérétiques qui se multiplient depuis l'invention de l'imprimerie. En 1515, sous Léon X, la mesure sera étendue à toute la chrétienté. François Ier, créateur du Collège Royal en opposition à la Sorbonne, crée également une censure royale qui se surimpose à la censure ecclésiale. C'est une censure qui s'exerce de manière préalable : François Ier défend aux libraires et aux imprimeurs de vendre ou publier un ouvrage sans approbation. Ainsi, lorsque Jean-Baptiste Reguillat propose son impression du *Magasin des enfans* en 1758, il est soumis à la lecture préalable d'un ou de plusieurs censeurs qui donnent un avis favorable à la publication : il obtient alors l'approbation royale. Mais en plus, l'édition de Jean-Baptiste Reguillat obtient un privilège royal : cela lui donne le monopole de l'impression du *Magasin des enfans* en France. Ce système du privilège, qui remonte en France à Louis XIII, permettait le contrôle du texte puisqu'il nécessitait une approbation préalable. L'imprimeur achetait donc son privilège auprès du Garde des Sceaux pour un temps déterminé (théoriquement) mais souvent renouvelable. En échange, le privilège demandait à ce que l'impression se fasse dans « notre bon royaume », en « bon papier et bon caractères » et que deux exemplaires soient remis « dans notre bibliothèque publique » : il s'agit là du dépôt légal. De ce fait, n'importe quel *Magasin des enfants* imprimé cette année là, et durant le temps du privilège, en France, serait illégal.

Dix ans après ce premier privilège, un autre imprimeur lyonnais, Pierre Bruyset-Ponthus imprime à son tour une édition du *Magasin des enfans* avec approbation et privilège.[275] Fils de Louis Bruyset qui lui cède une moitié de son fonds, il n'exerce plus que la fonction de libraire à partir de 1744 à l' « Almanach de Lyon », et travaille en association avec son cousin imprimeur Jean-Marie I Bruyset. L'ouvrage, conservé par la BML, présente privilège et approbation à la fin des pièces liminaires. Dans l'approbation, signée P. Germain, le censeur juge « qu'une nouvelle édition en serait très-utile au public. », le 15 mars 1758. Puis, à la suite, on peut y lire un extrait du privilège accordé à Reguillat en 1760, lui donnant le monopole de la réimpression de l'ouvrage « autant de fois que bon lui semblera. » Pourquoi cet extrait du privilège de Réguillat se retrouve-t-il dans l'édition de Pierre Bruyset-Ponthus ? On sait que Reguillat a en effet réimprimé l'œuvre en 1761 et en 1763, usant ainsi légitimement du renouvellement de son privilège. En 1763, Pierre Bruyset-Ponthus rachète sûrement ce privilège, qui n'a pas besoin d'être renouvelé, l'œuvre ayant déjà été validée par les

[275]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des Enfans (...),* Lyon, Pierre Bruyset-Ponthus, 1768.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

censeurs. Ici, le privilège est signé Lebegue de Presle, docteur en médecine, censeur royal. D'après *The French booktrade and the 'permission simple' of 1777 : copyright and public domain,* le libraire lyonnais poursuit l'impression et la vente des œuvres de Madame Leprince de Beaumont avec privilèges.[276] En 1773, un autre imprimeur lyonnais, Étienne Rusand, obtient à son tour approbation et privilège pour sa deuxième impression du *Magasin*.

***Des éditions plus officieuses ?***

Dans le privilège que l'on trouve dans l'édition de Pierre Bruyset-Ponthus, on peut y lire les conditions de ce monopole d'impression en France :

> « Faisons défenses à tous imprimeurs, libraires et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elle soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucune lieu de notre obéissance. »

Pas de place donc pour la concurrence étrangère, mais également pour la concurrence nationale : l'imprimeur possédant le privilège est le seul et l'unique imprimeur autorisé à imprimer le texte jusqu'à la fin du privilège par son rachat ou par date d'expiration. Il peut cependant le faire vendre par un libraire associé : « et de le vendre, faire vendre, de débiter pour tout notre Royaume, etc. » Dans ce système de censure de l'Ancien Régime, de nombreuses contrefaçons ont circulé afin de contourner le privilège d'un imprimeur. L'imprimeur recourrait alors à un pseudonyme et à une fausse adresse étrangère. C'est peut-être le cas de cette édition de Pierre Gosse junior en 1768[277], même année de publication que celle de Bruyset-Ponthus. Cette édition, numérisée par la BML[278], indique par sa page de titre être imprimée à La Haye. Il y a effectivement un Pierre Gosse junior à La Haye à ce moment là, fils du libraire Pierre Gosse. Mais cette édition est en réalité une contrefaçon imprimée par Abraham Louis Tarin, imprimeur lausannais qui travaille pour le compte de François Grasset, après le départ de ce dernier en exil.[279] On peut faire la même remarque pour l'édition de Jean-Pierre Heubach,

[276]Il s'agit du *Magasin des pauvre, artisans, domestiques et gens de la campagne.* « The privilege was to Pierre Bruyset-Ponthus for six years ; issued in Pais on 4 May 1768 by Le Bégue. » Robert L. Dawson, *The French booktrade and the 'permission simple' of 1777 : copyright and public domain with an edition of the permet registers,* Oxford, Voltaire foudation, 1992, p. 544.

[277]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magazin des enfants (...),* La Haye, chez Pierre Gosse junior, 1768.

[278]http://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_00GOO010013700110123241 6?vue=39&svue=simple (consulté le 05/02/2018)

[279]Il figure dans la « Liste que j'ai fait imprimer depuis le 1er mai 1761 », donnée par Grasset à Albert de Haller le 18 mai 1761.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

libraire au Pont[280] : il pourrait s'agir d'une contrefaçon de l'édition parue en 1767 sous le nom de Heubach, ce que semble indiquer la reprise de la mention « Libraire au Pont » dans l'adresse : cette formule n'est plus utilisée en 1772. Si dans ce dernier cas, le lieu d'origine n'a pas été établi, on peut comparer sur le site Fleuron les ornements typographiques de l'édition de Heubach et des impressions d'Abraham Louis Tarin et en relever des similaires[281] , justifiant que La Haye est une fausse adresse. Tout ceci témoigne, une fois de plus, du succès du *Magasin des enfants,* imprimé en masse et pas toujours de manière légale. Après la Révolution Française, la censure d'Ancien Régime disparaît, et ces questions de contrefaçons et de privilèges ne se poseront plus dans les éditions que nous allons à présent étudier du XIX^e^ siècle.

## Les éditions du XIX^e^ siècle : une réactualisation de l'œuvre

### *Des années 1800 aux années 1820 : Le Magasin* poursuit son succès, entre ruptures et continuités

Des années 1800 aux années 1820, la fréquence de publication du *Magasin* connaît une légère baisse mais continue à se poursuivre de manière honorable[282], après le décès de Madame Leprince de Beaumont et la Révolution Française, changement radical du lectorat et des conditions d'édition. Comme nous l'avons souligné dans la première parti, *Le Magasin des enfants* a, par bien des aspects, un ton adapté à l'Ancien Régime, qui peut apparaître dépassé après la Révolution Française. La Gouvernante qui s'adresse à de nobles *Ladies*, et qui promeut des lumières religieuses qui ne sont pas celles des Lumières anticléricales de la Révolution Françaises, peut apparaître passée de mode. Mais c'est là une conclusion hâtive car, sans rupture radicale dans la fréquence de publication, on peut souligner que *Le Magasin des enfants* se maintient et dépasse ce préjugé post révolutionnaire. On ne fait pas table rase du passé, et les villes d'édition se multiplient : en Avignon, en 1803, Chambeau publie 2 volumes in-12 du *Magasin* ; en Avignon une fois de plus plus, Hippolyte Offray imprime une nouvelle édition en 1804 ; C. Lamort publie 4 volumes in-12 à Metz en 1821 ; Martial Ardant publie 4 volumes in-12 à Limoges. L'abolition (provisoire) de la censure permet la fin des privilèges, et les imprimeurs français multiplient leurs publication, notamment ceux qui résident en province et qui avaient souvent du mal à exister face à la concurrence parisienne, grand pôle de l'imprimerie, qui monopolisait les privilèges royaux. A l'étranger, l'œuvre est

[280]Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des enfans*, à Lausanne, chez Jean-Pierre Heubach, libraire au Pont, 1772.
[281]Voir en annexe.
[282]Voir en annexe : Fréquence de publications du *Magasin* par décennie, de 1750 à 1990.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

toujours un succès : Th. Nyphels publie une nouvelle édition en 1810 à Maestricht. Mais les pôles principaux de publication demeurent parisiens, et ils sont de plus en plus nombreux.[283] Ainsi, tous ces imprimeurs parisiens publient le *Magasin* dans ce premier quart du XIX^e^ siècle :

- Billois (quai des Augustins), en 1803
- P.J. Voglet, en 1811
- A. Bedelet, en 1820
- Parmantier, en 1823
- Dabo-Butschert, en 1823.

On note déjà, entre 1800 et 1820, la volonté de faire du *Magasin* un modèle du livre pour enfants. Par exemple, dans l'édition lyonnaise de Pierre Bernard en 1804, dont un exemplaire est disponible à la BML, on trouve à la fin du quatrième tome un extrait du catalogue du libraire qui indique : « On trouve chez le même Imprimeur-Libraire, Allée des Images, toutes sortes d'Ouvrages d'Éducation. » S'en suit alors une liste de 3 pages de manuels scolaires, d'abrégés de toutes sortes (*Abrégé de la grammaire française*, par Restaud, *Abrégé de toutes les Sciences, ou Encyclopédie des Enfans*, *Abréviateur de latin*...) de livres pour enfant classiques, comme *Les Aventures de Thélémaque,* ou sur le modèle des conversations, comme *Les Conversations d'Émilie* ou *Historiettes et Conversations à l'usage des enfans.* On y retrouve tous les livres indispensables de l'écolier (*Elémens de Géométrie,* de J.-J. Rousseau, *Extrait d'Histoire naturelle, Histoire de France,* par Ragois...), mais aussi des fables (*Fables* d'Ésope*, Fables* de La Fontaine*, Les Métamorphoses* d'Ovide) et bien évidemment l'intégral des Magasins de Madame Leprince de Beaumont. A cette liste s'ajoute également des « ouvrages de dévotion », bien évidemment associés au *Magasin*, une fois de plus adaptés aux enfants, comme *Conduite chrétienne, à l'usage des écoles.* Il est particulièrement intéressant de noter que tous ces livres sont associés au *Magasin*. Par sa forme plurielle, il permet une diversification des influences qui composent, aujourd'hui encore, les librairies jeunesse. L'écolier lit des fables ou des conversations pédagogiques pour s'instruire, mais aussi des manuels, des abrégés, adaptés à son apprentissage.

[283]Voir en annexe : Le Magasin des Enfants, un succès européen, dans lequel on peut voir une prédominance de Paris.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

### *Relecture du Magasin : correction, adaptation, modernisation*

La conception de l'enfance évolue depuis l'Ancien Régime et tout au long du XIXe siècle. De plus en plus, on considère l'enfance à part de l'âge adulte et on s'y intéresse. La spécialisation de la bibliothèque enfantine que nous avons évoqué précédemment en est le reflet. A partir des années 1830, *Le Magasin des enfants* connaît une nouvelle apogée grâce à ses modifications et réactualisations qui rendent l'œuvre de plus en plus accessible aux enfants. En 1834, l'édition des Frères Barbou, en ce sens, impulse véritablement ce renouveau du texte.[284] Le titre de la *Nouvelle édition* est annonciateur : *dans laquelle on a introduit les changemens que nécessitaient les nouvelles divisions géographiques, et les révolutions survenues en Europe.* C'est la première modification qui est apportée au texte, et elle est majeure, mais aussi nécessaire. Comme le souhaitait Madame Leprince de Beaumont, son ouvrage n'est pas figé, et nécessite une mise à jour des connaissances apportées pour qu'elles soient toujours exactes. Le manuel redevient un best-seller grâce à cette réactualisation scientifique. Les Frères Barbou, par leur influence dans le monde de l'édition, ont donné à l'œuvre un nouveau succès proche de celui de sa date de sa parution, presque un siècle plus tôt. La famille Barbou est célèbre dans l'histoire de l'imprimerie depuis le début du XVIe siècle. Jean Barbou s'installe à Lyon au début du XVIe siècle, chez François Fradin, l'un des premiers imprimeurs de Lyon, et fonde l'imprimerie Barbou. Son fils s'établira à Limoges en 1567, et Nicolas Barbou, frère ou cousin germain de Jean, à Paris de 1530 à 153. Il y a donc trois pôles d'imprimerie de la famille Barbou qui connaît un rayonnement commercial exceptionnel, qui perdurera sur plusieurs générations, et que la Révolution Française n'a pas perturbé. La généalogie de cette famille, retracée par Paul Ducourtieux, de 1524 à 1820, nous délivre également les catalogues de vente des Barbou.[285] Il semblerait que, contrairement à ce que la notice faite par la BML indique, l'éditeur soit Léonard Barbou à Limoges, et non pas les Frères Barbou à Paris. Non seulement on peut le relever sur la page de titre (« A Limoges, chez Barbou, Imprimeur-Libraire »), mais aussi dans le catalogue de vente de Léonard Barbou, dressé d'après l'inventaire de 1839. Paul Ducourtieux commente :

> « Si les ouvrages de piété est les classiques dominent, il s'est introduit une nouvelle catégorie d'ouvrages demandés par le public, tels que la *Cuisinière bourgeoise, Dictionnaire de la fable, Œuvres de Bernadin de Saint-Pierre,*

[284]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des Enfans (...), Nouvelle édition, dans laquelle on a introduit les changemens que nécessitaient les nouvelles divisions géographiques, et les révolutions survenues en Europe,* Paris, Frères Barbou, 1834.

[285]Paul Ducourtieux, *Les Barbou, imprimeurs Lyon-Limoges-Paris, 1524-1820,* Limoges, Paul Ducourtieux, 1896. Disponible sur Gallica : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5456478j/f11.image (consulté le 12/05/2018)


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

*Boileau, Fénelon, Florian, La Fontaine, Rousseau, Magasin des demoiselles, Magasin des enfants. »*[286]

On constate que la demande pour le *Magasin* est toujours aussi forte, un siècle après sa parution. Dans l'édition conservée par la BML, on y trouve également un ex-libris manuscrit sur le contreplat supérieur indiquant, d'une écriture enfantine mais appliquée, « Ce livre appartient à Lucie d'Aillaud »[287].

Cette première réactualisation du *Magasin* ouvre la porte à de nombreuses éditions qui redécouvrent (bien qu'il n'ait jamais été vraiment oublié) ce trésor de la littérature jeunesse. A Paris, en 1839, les frères Lebigre reprennent le même titre que la nouvelle édition de Barbou ; Bédelet propose, à Paris, en 1843, une version réduite, plus accessible et ludique pour les enfants : *Le Petit magasin des enfants, extrait de l'ouvrage de Mme Leprince de Beaumont.* Toujours dans cette même démarche, il publie une nouvelle sélection du texte en 1862, mettant en avant les contes : *Le Magasin des enfants, entretiens choisis, extraits de l'ouvrage de Mme Leprince de Beaumont*. Le livre, en tant qu'objet, est attractif en tout point : la première couverture porte l'inscription « Bibliothèque du premier âge », la deuxième « Bibliothèque récréative » ; le nombre de page et le format sont réduits au maximum (un in-16 de 64 pages pour l'édition de 1843, un in-18 de 140 pages pour l'édition de 1862), et, surtout, le livre est illustré. Cela annonce une nouvelle forme que prend le livre jeunesse, où l'image, de plus en plus envahissante, remplace peu à peu le texte. L'édition de Jules Rostaing[288], qui utilise le pseudonyme de Mme J.-J. Lambert, plus classique dans le contenu (à part une francisation des noms que nous avons déjà étudiée), prend également la forme du livre pour enfants, rendu ludique par le nombre important d'illustrations de Télory. Il est lui-même auteur de récits pour enfants, comme *Le Mirliton Merveilleux*, également illustré par Télory[289]. Le pseudonyme féminin qu'il utilise est-il plus vendeur dans l'édition jeunesse, en s'inscrivant dans la lignée des premières auteures à destination de la jeunesse, comme Madame Leprince de Beaumont ?

---

[286]Paul Ducourtieux, *Les Barbou, imprimeurs Lyon-Limoges-Paris, 1524-1820,* Limoges, Paul Ducourtieux, 1896. p. 109.

[287]Voir en annexe.

[288]Madame Leprince de Beaumont, Jules Rostaing (éd.), Télory (ill.), *Le Magasin des enfants, par Mme Leprince de Beaumont, Nouvelle édition, revue par Mme J.-J. Lambert,* Paris, Delarue, 1859. Cette édition a servi de support pour l'étude de la première parti.

[289]Voir à ce propos l'article « Le Mirliton Merveilleux » par Jules Rostaing et Télory », redécouverte de l'ouvrage grâce à la numérisation d'une partie du fonds de l'Heure Joyeuse, première bibliothèque consacrée à la littérature jeunesse en France en 1924, par Gallica. http://www.topfferiana.fr/2013/10/le-mirliton-merveilleux-par-jules-rostaing-et-telory/ (consulté le 10/03/2018).


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

### *Une réécriture par Eugénie Foa*

En 1843, Eugénie Foa publie une édition du *Magasin des enfants* qui, tout en le modernisant, rend à l'œuvre de Madame Leprince de Beaumont un hommage fidèle. Il est d'abord édité en deux volumes chez Warée, à Paris, puis réédité en 1844 et 1845. Il est ensuite publié par la Librairie pittoresque de la jeunesse en 1846, sous la forme d'un seul et même volume, puis de nouveau en 1847. En 1851, l'ouvrage est publié à Leipzig, chez F.A. Brockhaus, en version française ; puis la même année à Paris chez Belin-Leprieur et Morizot sous la forme d'une Deuxième édition, rééditée en 1860. Ainsi, sur deux décennies, cette relecture faite par Eugénie Foa est un succès. Pour comprendre ce renouveau de l'œuvre qui, un siècle plus tard, continue à être un best-seller, il faut souligner les modifications que lui apporte Eugénie Foa qui, loin de dénaturer le texte original, le revalorise. Elle effectue véritablement ce rôle de passeur que souhaitait Madame Leprince de Beaumont pour son œuvre. Il faut dire que, comme le souligne l'article de María Eugenia Fernández Fraille, « Eugénie Foa, sur les traces de Madame de Beaumont »[290], les deux femmes ont un destin assez similaire. Eugénie Foa (1798-1853), née Rodriguez Gradis, mènent toutes deux leur vie de manière indépendante et dans l'engagement en faveur de l'amélioration du sort des femmes par l'éducation des jeunes filles. Elle épouse le négociant marseillais Jospeh Foa qui la néglige et l'oblige à être indépendante financièrement. Pour gagner sa vie, elle publie des ouvrages historiques et moraux pour les jeunes filles, ainsi que des publications destinées à l'enseignement de la jeunesse. Ses premiers articles et contes sont publiés dans des journaux et des gazettes : *Le Journal des Enfants* (1833-1897), *La Gazette de la Jeunesse* (1841-1845), *Le Journal de l'Enfance* (1842), *Le Magasin des Enfants* (1847-1848). Ses idées sont directement héritées de celles de Madame Leprince de Beaumont. Dans *Six histoires de jeunes filles,* publié en 1836, elle écrit dans la dédicace qu'elle adresse à sa sœur Léonie :

> « Une chose dont on devrait le plus s'occuper, et que l'on néglige le plus souvent, c'est le choix des lectures des jeunes filles, depuis l'âge de treize ans jusqu'à leur mariage. -Il faut, disent quelques mères et quelques institutrices, que les demoiselles ne lisent que des choses sérieuses, instructives ; elles ont raison, moins le *que*. A tout âge, l'esprit a besoin de se récréer, et où voulez-vous qu'une

[290] María Eugenia Fernández Fraile, « Eugénie Foa, sur les traces de Madame de Beaumont », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 23 | 1999, mis en ligne le 26 août 1015, consulté le 13 avril 2018. URL : http://journals.openedition.org/dhfles/3071


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

jeune fille aille chercher ses lectures ? Ce n'est, à coup sûr, ni dans les romans, ni dans les journaux, ni dans les revues. » ;

« Tout en marchant sur les traces de M. Bouilly, dont les contes charmants ont récrée mon enfance, j'ai l'ambition d'y joindre une utilité de plus. Amuser est mon but, instruite en doit être le résultat ; pour cela, je crois qu'en composant quelques contes historiques, comme W. Scott créait ses romans historiques, en n'altérant nullement la vérité, en conservant religieusement les dates, en mettant mes personnages en action, et en les faisant parler et agir suivant leurs caractères connus, je contenterai les parents, les jeunes personnes, et moi. » [291]

Le discours pédagogique ne change pas de celui de Madame Leprince de Beaumont, mais les conclusions, et le contexte, ne sont plus les mêmes. Pour ce qui est du contexte ; malgré la Révolution Française, l'éducation des filles demeure proche de celle de l'Ancien Régime :

« Dans la première moitié du XIX^e^ siècle, et très largement ensuite, le fond de l'éducation pour une fille du peuple était simple, quand elle en recevait une. Elle allait recevoir les premières notions de l'enseignement élémentaire. Une forte instruction ne lui était pas nécessaire en effet. Les filles étant élevées pour la maison, pour la vie domestique, elles devaient apprendre à tenir leur foyer. Les travaux à l'aiguille avaient leur place dans toute l'éducation féminine, quelle que fût la classe sociale, depuis l'époque classique. »[292]

Dans son article, Françoise Mayeur note également une différence dans l'éducation des deux sexes des classes plus aisées :

« Si la jeune fille appartient à une catégorie sociale plus favorisée, elle reçoit tous les raffinements d'une éducation qui ne la rapproche pas pour autant de ses frères. On lui apprend à tenir une maison, diriger les domestiques et faire les honneurs d'un salon, on lui enseigne toutes sortes d'arts d'agrément : danse, piano, peinture, broderie. S'y ajoutent un peu de littérature et de langues étrangères. Quelques privilégiées reçoivent une instruction plus poussée ; elles ne sont pas légion. Là aussi, le point fort de l'éducation n'est pas l'acquisition des connaissances livresques. Il réside

[291]Eugénie Foa, *Six Histoires de jeunes filles,* Paris, Janet, 1916, p. 21-22.

[292]Françoise Mayeur, « Garçons et filles du XIX^e^ au XX^e^ siècle : une éducation différente. », *Enfance,* tome 34, n°1-2, 1981, p 43-52.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

certainement dans le rôle que la religion joue dans l'éducation des filles, rôle que l'on chercherait vainement dans l'éducation des garçons au même degré. »[293]

En un siècle, l'accès à l'éducation pour les filles et son contenu n'ont pas connu de révolutions majeures, et le discours de revendication d'Eugénie Foa se calque identiquement sur celui de Madame Leprince de Beaumont. L'église joue toujours un rôle majeur sur leur éducation, jusqu'à la III^e^ République, alors que celle des garçons leur échappe depuis la loi Guizot de 1833 qui ne comprend pas l'instruction des filles. L'éducation des filles, très pieuse, correspond aux lectures austères que mentionne sûrement Eugénie Foa lorsqu'elle parle ici de « choses sérieuses ». Mais il peut aussi s'agir d'un mouvement pédagogique ecclésiastique, qui désire justement que les jeunes filles, écartées des disciplines les plus prestigieuses sous Napoléon, le latin et la philosophie, accèdent à ce genre de savoir et de littérature. Mgr Dupanloup est à la tête de ce mouvement libéral, et propose un enseignement pour les filles, certes simplifié, mais incluant latin et philosophie. Eugénie Foa préfère une éducation moins libérale pour les jeunes filles, plus pédagogique, et surtout plus divertissante. Pour ce qui est de sa proposition littéraire, elle va plus loin encore que Madame Leprince de Beaumont : elle veut s'appliquer à raconter des contes historiques, sur le modèle de Walter Scott. Malgré cette différence, Eugénie Foa est bien consciente de la parenté de son projet avec celui de Madame Leprince de Beaumont. C'est donc assez naturellement qu'elle propose cette réédition au public :

> « Cette réédition n'était nullement une opération commerciale, puisqu'elle connaissait déjà un énorme succès et vivait confortablement. C'est plutôt un hommage qu'elle rend à Mme Leprince, désirant que la jeunesse de son époque continue à lire son ouvrage. »[294]

Cet hommage, elle le rend évidemment à travers sa notice, qui, se voulant témoignage historique, ressemble bien plus à un fantasme sur l'auteure. Cette notice entame une mythification de l'auteure que l'on retrouvera chez Louise Swanton Belloc et Ortaire Fournier. On peut étudier cette notice grâce à la conservation d'une édition de 1843[295] à la BDL, mais aussi grâce à sa numérisation par la BNF sur Gallica.[296] Intitulée *L'Hôtel des trois couronnes à Londres,* elle raconte une anecdote sûrement fantasmée par Eugénie Foa, imaginant l'arrivée de Madame Leprince de Beaumont en Angleterre,

[293]Françoise Mayeur, « Garçons et filles du XIX^e^ au XX^e^ siècle : une éducation différente. », *Enfance,* tome 34, n°1-2, 1981, p 43-52.

[294]María Eugenia Fernández Fraile, « Eugénie Foa, sur les traces de Madame de Beaumont », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 23 | 1999, mis en ligne le 26 août 1015, consulté le 13 avril 2018. URL : http://journals.openedition.org/dhfles/3071

[295]Madame Leprince de Beaumont, Eugénie Foa (éd.), Th. Guérin (ill.), *Le Magasin des enfants,* Paris, Warée, 1843.

[296] http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65805574 (consulté le 10/03/2018)


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

sans un sous, et s'installant dans un hôtel où l'économie de ses dépenses et son enfermement quotidien dans sa chambre pour écrire attisent la curiosité malsaine de la réceptionniste. Un jour, alors que cette méchante réceptionniste chassait une jeune personne qui n'avait plus assez d'argent pour garder une chambre, Madame Leprince de Beaumont intervint et prit sous son aile cette pauvre enfant. Cette scène éveille la curiosité du voisin de pallier :

> « - Mais n'est-ce pas Madame Leprince de Beaumont ? demanda le locataire
>
> – C'est le nom inscrit sur le registre, dit l'hôtesse.
>
> – C'est bien elle, dit le locataire. C'est une dame du plus haut mérite. L'année dernière, j'étais à Commercy au moment où elle offrit au roi de Pologne un roman de sa composition, *Le Triomphe de la Vérité.* Ce livre était très bien. Faites-moi l'amitié, mistress Green, d'aller demander à Madame de Beaumont l'honneur d'une visite. »[297]

Ce dialogue inventé permet l'introduction d'une petite biographie. Eugénie Foa loue par la suite *Le Magasin*, sa plus grande œuvre :

> « Il est écrit avec simplicité et clarté ; ses contes ont un tour original plein de charmes, et ont fourni le sujet de plusieurs de nos comédies ; sa morale est attachante et douce. »

Mais elle ajoute également certaines lacunes, qui justifient sa réécriture :

> « Seulement ce livre, écrit dans un siècle bien antérieur au nôtre, se trouve naturellement avoir vieilli. J'avais remarqué des expressions peu heureuses, et surtout point analogues au ton de la bonne société d'aujourd'hui, ainsi que des idées fausses, que j'ai élaguées. L'éducation, qui corrige tout, a corrigé les mères comme les enfants ; il y a si peu de mauvaises mères, si peu, qu'on a tort de monter à de jeunes imaginations, qui ne peuvent pas encore comprendre les exceptions malheureuses, qu'il peut en exister quelques-unes. Puis j'ai mis mon action en France, au lieu de la faire passer en Angleterre ; j'ai changé en noms français les noms anglais, et j'ai ajouté à la fin deux contes de fées de ma composition, capricieuses fantaisies de mon esprit, ordinairement tout historique et vrai. »[298]

[297] Madame Leprince de Beaumont, Eugénie Foa (éd.), Th. Guérin (ill.), *Le Magasin des enfants,* Paris, Warée, 1843, p. 4-5.

[298] *Ibidem,* p. 6.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Ce sont ces différents critères, énoncés plus haut, qui constituent le travail de réécriture du texte par Eugénie Foa. Tout d'abord, à la page de titre, on observe cette francisation des noms et du contexte : Mlle Bonne devient Mlle De La Feuillade, Lady Sensée prend le nom de Sophie de Châteaumorant (clin d'œil à Sophie Carteret qui inspira le personnage), le reste des jeunes filles perdent leurs noms signifiants et gagnent des noms de famille : Juliette de Flavigny, Marie Gosvin, Léonie de Glaber, Hélène Talvas, Adeline Aymar, Émilie de Téligny. « La scène se passe à Paris, chez Madame de Châteaumorant, dans l'appartement de l'institutrice de sa fille, où toutes les après-dînées se réunissent ces demoiselles. »[299]Cette nouvelle spatialisation se retrouve jusqu'aux contes, qui se veulent plus réalistes : dans un des contes ajouté par Eugénie Foa, *La Fée d'Auteuil*[300] a un ancrage spécifique, à la fois géographique :

> « Il y avait autrefois, tout près de Paris, cette capitale du royaume des fées, un grand empire, appelé Auteuil, situé sur la lisière d'un bois devenu célèbre, sous son nom de Boulogne, par la beauté et l'immense qualité de bêtes curieuses qui venaient de tous les pays pour s'y promener »,

mais aussi temporel : « un matin du mois de mai 930. » Sans parler ici de conte historique, Eugénie Foa ajoute une esthétique romantique, qui mêle mythe et réalité, où des lieux tel que Boulogne et la période médiévale sont particulièrement adaptés. Elle s'inspire cependant du schéma du conte de Madame Leprince de Beaumont, pour ne pas marquer de rupture par rapport aux autres contes inchangés. Elle conserve par exemple ces marques d'oralité qui font le charme de ses contes : « on pêchait les plus beaux rats d'eau de France, et de temps en temps des perles, comme celles dont je vais vous raconter l'histoire. » Mais le style est plus raffiné, plus soutenu, comme ne manque pas de le faire remarquer Juliette : « Ma bonne amie, ce conte est sans contredit l'un des plus jolis que vous nous ayez racontés encore ; nous espérons bien que ce ne sera pas le dernier. »[301] Dans le *Lac des Fées,* une fois de plus, l'ancrage est réaliste, et concerne cette fois ci une colonie française : « Il y avait autrefois dans l'île Saint-Denis, île très connue de tous les géographes anciens et modernes [...] » Ici, le monde colonial est associé à l'imaginaire, à l'exotisme, qui se prête particulièrement bien aux contes. Comme dans les autres contes, l'héroïne est au départ une personne superficielle, qui apprendra à se corriger lors des péripéties. Ici, la reine ne peut pas naviguer en plein jour car cela lui donnerait une peau bronzée qui n'était pas à la mode au XIX^e^ siècle,

[299]Madame Leprince de Beaumont, Eugénie Foa (éd.), Th. Guérin (ill.*), Le Magasin des enfants,* Paris, Warée, 1843, , p. 8.

[300]*Ibidem,* p. 475.

[301]*Ibidem,* p. 62.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

associée aux paysannes qui passaient leurs journées dans les champs. Ce personnage est ridicule, et Eugénie Foa y ajoute des effets comiques absents des contes de Madame Leprince de Beaumont :

> « j'ai parlé comme une sotte que je suis, sans réfléchir, sans même vous regarder ; car maintenant que vous voilà près de moi... je vois bien que n'êtes pas...que certes...que...en effet...mais...c'est que...car...enfin... »,

balbutie-t-elle alors qu'elle réalise que la vieille femme laide qui se trouve face à elle est en réalité une fée.[302] On peut juger qu'Eugénie Foa améliore le style au profit d'une meilleure qualité du débat entre les jeunes filles et la gouvernante, mais également en dépit du réalisme que Madame Leprince de Beaumont accordait au parler de ses jeunes élèves. Elle participe à une vision romantique, fantasmée, de l'enfance, qui, en voulant la valoriser, la fait plus rationnelle que ce qu'elle est véritablement. Pour ce qui est des corrections scientifiques, Jeanne Chiron commente :

> « les corrections de l'auteur sont mises à jour de type informatif qui "confirment le désir de Mme Leprince de prolonger la validité didactique de son manuel": elle **s**'attelle à actualiser certaines notions historiques, à supprimer les allusions polémiques et à mettre plus de précision dans les références bibliques. Avec l'assurance d'une autorité acquise, le texte se recentre sur sa fonction encyclopédique plutôt que sur les caractéristiques énonciatives qui avaient fait partie du choix initial. »[303]

Cette modernisation du *Magasin*, qui répond aux attentes esthétiques, formelles et scientifiques du lectorat, passe aussi par la mise en page et la somptuosité des illustrations. Eugénie Foa fait appel au talent de Th. Guérin pour la première édition, puis de Gavarni, Mouilleron et E. Watier. Différentes techniques se mêlent, et lithographies, gravures, gravures colorisées, viennent donner un attrait nouveau pour le jeune lectorat. Nous reviendrons plus en détail sur le travail de ces illustrateurs dans une prochaine parti consacrée aux illustrations, mais nous pouvons déjà noter que l'édition du livre pour enfants devient un véritable travail d'association entre écrivains, graveurs, peintres et éditeurs.

---

[302]Madame Leprince de Beaumont, Eugénie Foa (éd.), Th. Guérin (ill.), *Le Magasin des enfants,* Paris, Warée, 1843, p. 450.

[303]Jeanne Chiron (dir.), Catriona Seth (dir.), *Marie Leprince de Beaumont De l'éducation des filles à* La Belle et la Bête, Paris, Classiques Garnier, 2013, Jeanne Chiron : « Les Magasins de Marie Leprince de Beaumont Dynamique de retranscription, jeux de mise en fiction » , p. 85-102.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

### *Une réécriture par Louise Swanton Belloc*

Dans la continuité de la démarche d'Eugénie Foa, Louise Swanton Belloc publie en 1860 une *Nouvelle édition, revue, corrigée et illustrée par G. Staal* à Paris, chez Garnier. En 1865, les Frères Garnier rééditent cette Nouvelle édition avec plusieurs ajouts : *Nouvelle édition, revue et corrigée d'après les plus anciennes et meilleures éditions, augmentée d'un conte du même auteur et précédée d'une notice.* Cette dernière version sera rééditée enfin en 1883 en un seul et même volume, alors que les éditions précédentes se divisaient en deux volumes. Tout comme Eugénie Foa donc, Louise Swanton Belloc a pour projet de moderniser et d'actualiser toujours plus les connaissances apportées par la version originale, de la sublimer par les illustrations, et d'y insérer des ajouts de sa propre plume. Mais elle se distingue d'Eugénie Foa par sa volonté de revenir aux éditions originales pour ne pas tomber dans le piège de dénaturer petit à petit, de modification en modification, la source originelle de l'ouvrage de Madame Leprince de Beaumont de 1756. Pour autant, on ne peut que noter les similitudes entre les deux femmes, et par là même entre Louise Swanton Belloc et Madame Leprince de Beaumont, dont elle est la première héritière. Louis Swanton Belloc (1796-1881) est une femme de lettres, traductrice de l'anglais au français, et auteure de livres pour enfants. Elle est, comme les deux femmes évoquées précédemment, militante pour l'amélioration de l'éducation des filles. Selon elle, ce combat devait être mené par une démocratisation de la lecture, aussi bien pour les hommes que pour les femmes : l'enjeu est avant tout social. Après la Révolution de Juillet de 1830, elle s'engage dans un projet aux côtés du Général Lafayette d'établissement de bibliothèques publiques qui se solde par un échec. Pour autant Louise Swanton Belloc ne s'arrête pas là : avec son amie et associée Adélaïde De Montgolfier (fille d'un des frères Montgolfier), elles fondent des bibliothèques mobiles, surtout à destination des jeunes filles. Elles travaillent également toutes deux, entre autres, à la rédaction de *La Ruche, journal d'études familière,* un mensuel dédié à l'éducation des jeunes filles.

Madame Leprince de Beaumont est une inspiration idéologique pour Louise Swanton Belloc, mais elle est avant tout l'auteure qui lui a donné le goût de la lecture lorsqu'elle était petite. L'hommage qu'elle lui rend dans sa notice, que l'on peut lire dans un exemplaire numérisé par la BNF sur le site de Gallica[304], prouve que cette valorisation du texte résulte de la génération qui a été bercée par ses ouvrages.

[304]Tome 1 : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1319894 ; Tome 2 : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1319894 (consultés le 20/04/2018)


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

« *Le Magasin des enfants*, titre magique ! Que de souvenirs heureux n'éveille-t-il pas ! Il rayonne de tout le soleil de notre enfance ; à sa bénigne clarté défilent les visions qui nous charmèrent jadis [...] »[305]

Dans sa lecture du *Magasin*, véritable madeleine de Proust, elle opposait les contes heureux, qui s'accordent si bien à la douce fantaisie de l'enfance, aux tableaux « austères » de la Bible,

« racontés par d'intelligentes fillettes de cinq et sept ans, dans le style naïf de leur âge, et commentés par les grandes, les aînées, lady Spirituelle, lady Sensée, dont la judicieuse gouvernante redresse les erreurs et tempère les jugements trop absolus. »

C'est une lecture empreinte de sentimentalisme puisque associée à la douceur de l'enfance. On peut sentir sous sa plume la dimension intemporelle et immuable que représente pour elle le livre de sa première jeunesse :

« Tous ces personnages, sacrés et profanes, auditeurs et narrateurs, ont leur physionomie propre, leur individualité, qui les rendent éternellement jeunes et présents à l'esprit. C'est que madame Leprince de Beaumont tenait des fées, qu'elle savait si bien évoquer, l'heureux don de ne point vieillir. Le public auquel elle s'adressait, il y a plus de cent ans, a pu grandir, mûrir et disparaître, sans laisser de lacune ; il a été remplacé par les générations successives, avides des mêmes fictions, des mêmes vérités. »[306]

La force du *Magasin* réside dans le fait que, tout en mélangeant différentes figures et différents procédés narratifs, le souvenir global qui s'en dégage après la lecture est incroyablement uniforme. Aussi c'est une œuvre qui ne vieillit jamais, associée aux premières sensations de l'enfance, renforcée par les illustrations des éditions plus modernes, et transmise de mère en fille, ou de père en fils. Elle répond aux sceptiques qui ne veulent pas enfermer les enfants dans la lecture facile des contes féeriques en défendant les poètes, les scientifiques, qui sont tous des rêveurs, d'éternels enfants, qui ont su s'inscrire dans le progrès grâce à la force de leur imagination.

« Gardez-vous donc de vouloir étouffer chez l'enfant ses vagues aspirations vers le beau, le bon, le puissant, qui feront un jour la force et la valeur de

[305]Madame Leprince de Beaumont, Louise Swanton Belloc, Gustave Staal (ill.), *Le magasin des enfants (...),* Paris, Garnier Frères, 1865, p. 9.

[306]*Ibidem,* p. 10.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

l'homme. Plus votre élève placera haut son idéal, plus il s'efforcera de grandir pour l'atteindre. »[307]

Après cette ode à la jeunesse, Louise Swanton Belloc nous livre une petite biographie de l'auteure, entrecoupée de l'Avertissement cité que l'on retrouve dans les premières éditions. Une fois de plus, comme Eugénie Foa, cette biographie est fantasmée sur de nombreux points : elle y dit qu'elle s'est mariée à Thomas Pinchon, qu'ils ont eu six enfants, et qu'ils s'installèrent tous ensemble en Savoie. Ce portrait, sûrement plus moral et présentable que la biographie véritable de Madame Leprince de Beaumont, participe à l'encensement de son œuvre et sa contribution à la création d'une bibliothèque pour enfants. Elle loue particulièrement le *Magasin des pauvres, des artisans, des domestiques et des gens de la campagne,*

> « ouvrage d'un vrai mérite, devenu trop rare, et qui laisse une regrettable lacune dans la Bibliothèque populaire. Elle y trace à ces diverses classes leurs devoirs avec la même autorité de droiture, de justice, la même affectueuse sympathie, qui l'avaient si bien inspirée dans ses entretiens avec les filles de marquis et de ducs. »[308]

La dimension sociale, si chère à Louise Swanton Belloc, ressort à travers la valorisation de cet ouvrage éclipsé par le *Magasin des enfants.* Ce n'est pas le seul livre qu'elle évoque, constituant alors un historique de la littérature-jeunesse, qui doit servir de modèle pour la bibliothèque enfantine idéale. Elle cite *Robinson Crusoé,* le Docteur Aikin et sa sœur, Mistress Barbauld et leurs *Soirées au logis*[309]*,* l'érudit M. Day, auteur de *Sandford et Merton*[310], puis des auteurs allemands : Weisse[311], Campe[312], puis en France Madame d'Epinay, Berquin[313], Grétry qui reprend *La Belle et la Bête,* dans l'opéra de Zémire et Azor.[314] Tout ceci résulte d'un effet de mode, impulsé par *Le*

[307]Madame Leprince de Beaumont, Louise Swanton Belloc, Gustave Staal (ill.), *Le magasin des enfants (...),* Paris, Garnier Frères, 1865*,* p. 12.

[308]*Ibidem,* p. 18.

[309]*Evenings at Home, or The Juvenile Budget Opened* (1792-1796) dans la version originale, est une collection de six volumes de petites histoires, qui étaient lues pendant les vacances par différents enfants.Ces livres ont été un grand succès de la fin de l'époque Victorienne.

[310]*The History of Sandford and Merton* (1783-89) est un autre livre pour enfant, qui rencontrera un important succès dans toute l'Europe et tout au long du XIXe siècle. Thomas Day, l'auteur, a pour ambition de délivrer la pensée pédagogique de Rousseau à travers ce roman d'apprentissage du petit enfant gâté Tommy Merton, qui devient par la suite le parfait gentleman, grâce à l'éducation que lui apporte Sandford.

[311]Weisse est considéré comme le fondateur de la littérature d'enfance et de jeunesse allemande. Il est l'auteur, entre autres, d'une revue pour enfants à succès, *Der Kinderfreund* (*l'Ami des enfants*), paru de 1775 à 1782 en 24 volumes.

[312]Jochim Heinrich Campe (1746-1818), d'abord précepteur de la famille Humboldt, fonde à Brunswick une librairie d'éducation au début du XIXe siècle. Il produit lui-même de nombreux ouvrages pour l'enfance, comme *Robinson Cusoé en dialogues*, la *Découverte de l'Amérique,* ou encore la *Petite-Bibliothèque des enfants*.

[313]Arnaud Berquin (1749-1791) était le précepteur des filles de Panckoucke, avec qui il collaborait au *Mercure de France* puis au *Moniteur universel*. Il publia ensuite plusieurs ouvrages pour la jeunesse dont son plus grand succès, l'*Ami des enfants,* obtint le prix institué par l'Académie de l'ouvrage le plus utile de l'année 1784. Il se revendique de Weisse pour l'inspiration de ses ouvrages.

[314]Le compositeur André-Ernest-Modeste Grétry (1741-1813) compose *Zémire et Azor* en 1771, comédie-ballet mêlée de chants et de danses. L'œuvre est une réécriture de *La Belle et la Bête* de Madame Leprince de Beaumont, qui prend place dans un univers persan. Elle est dédicacée à la comtesse du Barry est représentée pour le première fois devant la cour à Fontainebleau, le


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

*Magasin des enfants.* Tous sont héritiers de Madame Leprince de Beaumont, et de son œuvre la plus célèbre : « *Le Magasin des enfants*, toujours redemandé, toujours réimprimé tant bien que mal, renaît constamment de ses cendres, comme le phénix. » Elle remercie enfin les frères Garnier, ses éditeurs :

> « MM. Garnier frères, ont voulu donner à ce livre un luxe topographique digne de sa vieille renommée. Priée par eux de revoir le texte, j'y ai consenti d'autant plus volontiers que l'ouvrage m'avait laissé d'excellents souvenirs. »[315]

Le renouveau du texte et le succès intemporel de l'œuvre justifient la commande de la grande maison d'édition des frères Garnier, conscients que le remaniement de ce texte sera un bon investissement. Puis elle justifie son travail de réécriture et de modernisation du texte :

> « Le style, souvent diffus, n'a pas la vive et brillante allure des écrivains modernes ; en revanche, il est toujours simple, naturel, et parfaitement intelligible. J'ai dû respecter ces rares qualités et sacrifier l'élégance à la clarté, au risque de laisser subsister de trop fréquentes redites. »

Tout comme dans l'édition d'Ortaire Fournier, le style daté est à remanier. Pour autant, elle désire rester fidèle aux éditions qui ont bercé sa génération : « En comparant entre elles les vieilles éditions du *Magasin des enfants*, j'ai choisi celle qui avait dû être revue par l'auteur. » Aussi, contrairement à l'édition d'Eugénie Foa, elle ne choisit pas de franciser les personnages et les lieux, et conserve les noms propres originaux. Cela ne lui empêche pas d'ajouter ses propres créations, qu'elle justifie cette fois ci par une découverte sûrement inventée :

> « Dans un recueil de morceaux détachés que madame Leprince de Beaumont fit paraître à diverses époques pendant son séjour à Londres, et qui, réunis en six volumes, furent publiés à Maestricht en 1775, j'ai découvert un conte, inédit en France, intitulé la *Dernière des Fées*. Je l'ai joint à cette nouvelle édition, à laquelle il se rattache par l'élévation des sentiments, la pureté de la morale, et son application aux épreuves de la vie. Sur la demande des éditeurs, et pour compléter le volume, les dialogues 30,

9 novembre 1771, puis jouée à la Comédie-Italienne à Paris. L'œuvre connaît un immense succès dans toute l'Europe, et fut reprise et rééditée tout au long du XVIIIe siècle.

[315] Madame Leprince de Beaumont, Louise Swanton Belloc, Gustave Staal (ill.), *Le magasin des enfants (...)*, Paris, Garnier Frères, 1865, p. 19.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

31, 32 et 33 ont été ajoutés à cette nouvelle édition ; puissent-ils être jugés dignes de faire suite au *Magasin* ! »

Ces trois dialogues ajoutés sont donc entièrement de l'invention de Louise Swanton Belloc, qui suit alors la direction contraire des éditions de Barbou ou de Bédelet, qui cherchaient à raccourcir le texte. En plus d'apporter des actualisations de l'Histoire, comme au Dialogue XXV à propos du roi de Pologne, ou l'ajout de toutes les régions françaises au Dialogue XXVI et XXVIII, Louise Swanton Belloc conclut cette fin ouverte qu'avait laissée intentionnellement Madame Leprince de Beaumont.

> « Nous avons parlé de bien des choses dans nos conversations : je crains de n'avoir pas toujours été claire pour de jeunes têtes, un peu légères. Quelqu'une de vous aurait-elle quelque explication à me demander ? »[316]

questionne Mlle Bonne à l'ouverture du Dialogue XXX, comme pour inviter à la poursuite de la conversation avec ses élèves. Louise Swanton Belloc, telle une chroniqueuse au Moyen Âge, poursuit le travail laissé par Madame Leprince de Beaumont et y apporte des précisions pour ses jeunes lecteurs. Les élèves demandent des explications supplémentaires sur le cycle de l'eau, ce qui permet à Louise Swanton Belloc d'apporter des améliorations à l'explication initiale sans la changer directement. Il y a, véritablement, un respect du texte initial, et ces ajouts lui permettent une réactualisation scientifique sans le dénaturer. Mlle Bonne explique ce qu'est la chimie, une nouvelle discipline qui permet de mieux comprendre ce cycle. Elle narre un conte où des géants illustrent, de manière allégorique, chacun des états du cycle de l'eau. Ces géants aident les hommes à avoir une agriculture plus rentable, illustrant l'idée dix-neuvièmiste que les sciences sont au service du progrès technique. Pas de moral donc dans ce conte, mais une illustration allégorique du propos de Mlle Bonne : cette méthode est un autre modèle à calquer pour les enseignants. Ce procédé apporte un rapport étroit entre fiction et réalité au sein du conte, ce qui vient questionner le rôle même du conte de fées par une mise en abyme :

> « Je n'avais encore jamais vu de géants, et, à vous dire vrai, je croyais qu'il n'y en avait pas, et que ce qu'on en disait dans les livres étaient des contes faits pour amuser les enfants. »[317] dit l'Avisé lorsqu'il rencontre Vaporis, allégorie de la vapeur.

Et en effet, le conte n'est pas là dans le seul but d'amuser les enfants : il a une portée pédagogique bien supérieure. Mlle Bonne tente de faire sortir petit à petit ses élèves de

[316]Madame Leprince de Beaumont, Louise Swanton Belloc, Gustave Staal (ill.), *Le magasin des enfants (...),* Paris, Garnier Frères, 1865*,* p. 300.

[317]*Ibidem*, p. 301.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

l'univers féerique au Dialogue qui suit, et leur demande donc de lire un conte « vrai ». Pour se faire, elle oriente la diction de la lectrice, qui est un nouveau conseil pédagogique à destination des adultes comme des enfants :

> « Lady Sensée, prononcez bien distinctement, et ne vous pressez pas. Je m'en remets à vous pour donner à chacun le ton qu'il doit avoir. Une bonne lectrice fait assister ceux qui l'écoutent aux événements décrits dans le livre. Au lieu d'un récit monotone, une lecture devient ainsi un petit drame animé, dont on entend et dont on voit pour ainsi dire les personnages. »[318]

Louise Swanton Belloc invite ici le lecteur, enfant, à s'entraîner à la lecture à voix haute ; et le lecteur adulte à faire la lecture à voix haute à son enfant. Cela nous prouve la particularité de la littérature pour la jeunesse, particulièrement adaptée à la lecture à voix haute, pratique pourtant de plus en plus désuète pour le reste de la littérature déjà au XIXe siècle. Ainsi ce conte « vrai » raconte les tentatives de correction d'Henriette, une enfant colérique et blessante, qui essaie de corriger ses travers. De nombreux conseils d'autodiscipline sont alors livrés : la mère, très pédagogue, lui donne l'exemple, en lui racontant son enfance tout aussi indisciplinée et en lui montrant qu'une évolution favorable est possible en grandissant ; un système de points, de bonus et de malus, à chaque fois qu'une mauvaise action est commise ; le soutien d'un autre enfant, ici son petit frère, qui essaie de corriger sa distraction et son désordre en parallèle des efforts d'Henriette. Mlle Bonne annonce ici qu'il s'agit d'une anecdote réelle, et les héros de son conte sont des enfants qu'elle a elle-même connue. Les fées ont disparu, et le message pédagogique est des plus limpide. Elle poursuit ainsi cette « mort » des fées avec son dernier conte, du Dialogue XXII à XXIII, *La dernière des fées*. Ce conte, à travers différentes étapes, montre à quel point les souhaits qu'exaucent la fée ont des conséquences funestes. Le pauvre mais gentil paysan à qui elle donne toute sa richesse devient un mauvais Seigneur, égoïste et vaniteux ; le moraliste sans lecteurs à qui elle donne du succès ne produit plus aucun bon ouvrage ; l'homme qui aimerait connaître par avance son avenir reste désormais enfermé chez lui et meurt alors que les poutres de son toit lui tombent dessus, alors même qu'il voulait échapper à la mort. La fée prend dès lors la sage décision d'annuler ses souhaits

[318]Madame Leprince de Beaumont, Louise Swanton Belloc, Gustave Staal (ill.), *Le magasin des enfants (...)*, Paris, Garnier Frères, 1865, p. 324.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

exaucés, et d'abolir les pouvoirs, tout en souhaitant aux hommes des vertus du cœur qui accomplissent les vrais miracles. Mlle Bonne conclut ainsi l'ouvrage :

> « Il ne nous est pas défendu, ma chère enfant, de souhaiter accomplir tout le bien qui dépend de nous : ainsi désirer de se corriger, de devenir sage et bonne, c'est commencer à l'être. Là, le champ est libre et vaste, je vous assure. Pour ma part, je fais du fond du cœur un souhait, en vous quittant, c'est que le souvenir de nos entretiens puisse contribuer à faire de vous d'aimables et vertueuses jeunes filles, en attendant que vous soyez un jour dignes et bonnes mères de famille ! »[319]

## Les éditions les plus contemporaines : éclatement des contes au sein des recueils, primat de La Belle et la Bête

### *Le Magasin* oublié, les contes sauvegardés

Il semblerait que ces dernières lignes de Louise Swanton Belloc marquent véritablement la fin du *Magasin des enfants*, qui ne sera par la suite, plus retravaillé, et quasiment plus réédité. Aujourd'hui, le nom de Madame Leprince de Beaumont et son œuvre sont en effet oubliés de l'inconscient collectif de la culture populaire. Cependant, cet inconscient resurgit sans qu'on s'en rende compte. En effet, l'héritage pédagogique et littéraire de Madame Leprince de Beaumont est toujours présent, et ses contes continuent à être lus, dissociés du reste du *Magasin* et de tout son message pédagogique. Bien que l'on ne connaisse pas le nom et l'œuvre de l'auteure, *La Belle et la Bête*, incontournable de la culture populaire, porte sûrement en lui la quintessence du message pédagogique de Madame Leprince de Beaumont, qui s'appliquait heureusement à répéter ses convictions sous toutes les formes de ses écrits.

Pourquoi ce soudain oubli au XX^e^ siècle ? Plus de rééditions, plus de commentaires, plus de lecteurs. Les derniers élans, pourtant prometteurs, de la fin du XIX^e^ siècle, n'ont pas été suffisants. Le livre pour enfants à évolué à tel point au XX^e^ siècle que la forme du *Magasin* devient aussi obsolète que son style. Les livres sont spécialisés pour tous les âges, l'image envahit la totalité des pages, se découpe parfois en 3D avec les livres animés, et permettent tout un tas d'expériences sensorielles. La littérature adolescente se développe également. Mais si le support évolue, c'est surtout le message qui apparaît des plus dépassé : les petites filles ne sont plus destinées à la vie que leur offrait l'Ancien Régime, et acquièrent petit à petit la même éducation que leurs frères. Ces changements créent une rupture entre l'œuvre et son lectorat, désormais

[319]Madame Leprince de Beaumont, Louise Swanton Belloc, Gustave Staal (ill.), *Le magasin des enfants (...)*, Paris, Garnier Frères, 1865, p. 406-407.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

absent : elle n'est plus qu'un objet historique, témoignage des premiers balbutiements de la littérature enfantine et de sa reconnaissance. Seuls les contes résistent finalement au nouveau paradigme de la littérature pour enfants. On pouvait déjà observer, en effet, l'éclatement des contes de Madame Leprince de Beaumont au sein de recueils de contes dès 1778 : à Paris, chez Lamy, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, se vend *Histoire[s], ou Contes du temps passé : avec des moralités, savoir... Nouvelle édition, plus complette que les précédentes, & ornée de figures en taille-douce*. De manière presque annonciatrice, ce recueil patrimonialise avant l'heure les contes de Charles Perrault, Pierre-Michel Lamy, Marie-Jeanne l'Héritier, et Madame Leprince de Beaumont. A la fin du XIXe siècle, plus généralement, le *Magasin des enfants* n'est plus publié qu'avec ses contes : Delarue (Paris) publie en 1863 *Contes choisis (...)* ; V. Kastner publie à Londres *Contes de fées, tirés du Magasin des enfants* en 1883, en 1888, puis en 1886 ; E.Ardant publie *Contes du « Magasin des enfants » par Mme Leprince de Beaumont [Le Petit chaperon rouge, par Perrault],* à Limoges, en 1886. L'édition la plus contemporaine du *Magasin des enfants,* qui date de 1995, n'est qu'un recueil des contes.[320] On peut noter quelques exceptions de publication originale du texte, comme l'édition suisse *Le vrai magasin des enfants* de Schriftstellerin, qui reprend les illustrations de l'édition d'Eugénie Foa, en 1960[321] ; ou encore l'édition plus contemporaine de Librairie pittoresque en 2017. Sur le site de la Librairie pittoresque, cette nouvelle édition est mise en avant comme un objet de curiosité historique :

> « Parce que de tout temps les enfants ont toujours aimé qu'on leur raconte des histoires. Pourquoi ne pas leur en raconter qui aient un sens et qui en donnent à leur vie ? Ou tout simplement parce que vous aimez les ouvrages anciens et celui-ci l'est tellement qu'il ne se trouve plus, du moins en son état d'origine. »[322]

Mais la maison d'édition a envie de redonner vie à ce texte oublié :

> « Si quelques d'entre vous ont le même plaisir à faire partager cette œuvre que nous avons eu de vous la faire (re)découvrir, alors le pari sera gagné, celui de dépoussiérer cet ouvrage en apparence anodin, mais qui à nos yeux

[320]Madame Leprince de Beaumont, *Le magasin des enfants : La Belle et la Bête et autres contes*, Arles, Picquier Poche, 1995.

[321]Madame Leprince de Beaumont, Schriftstellerin (éd.), Adolphe Mouilleron (ill.), Jean Guérin (ill.), Paul Gavarni (ill.), *Le vrai magasin des enfants*, Lausanne, La Guilde des Jeunes, 1960.

[322]https://www.librairie-pittoresque.com/magasin-enfants-1.html (consulté le 14/05/2018)


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

contient un trésor, de le rééditer, et de soupçonner l'invisible tracé du parcours qu'aura ce livre de nouveau, propageant, l'air de rien, ce savoir qu'il convient de répandre et non de conserver. »

### *La postérité de* La Belle et la Bête

Il serait trop long de chercher à collecter les éditions du conte le plus célèbre de la conteuse, réédité à part du reste du texte un nombre incalculable de fois, et sous les formes les plus diverses (récits dérivés, films, dessins animés, BD et mangas). Nous allons seulement ouvrir ce mémoire qui touche à sa fin sur un aperçu du poids de *La Belle et la Bête* dans notre inconscient culturel, par ses rééditions, et surtout par ses adaptations et ses réécritures.

Le conte de *La Belle et la Bête* de Madame Leprince de Beaumont est déjà une réécriture de Madame de Villeneuve et de Giovanni Francesco Straparola. Mais c'est bien elle qui fixe le conte grâce à la version épurée qu'elle propose. Ainsi, Jean Cocteau lui rend hommage et perpétue ce travail de réécriture dans sa célèbre adaptation du conte au cinéma en 1945. Lors de la séquence liminaire, on peut voir la main du poète qui trace sur le tableau les noms des acteurs et des collaborateurs : Jean Marais, qui joue à la fois la Bête, le Prince Charmant et Avenant, Josette Day qui joue la Belle... Puis on peut lire « Un film de Jean Cocteau », « histoire, paroles et mise en scène de Jean Cocteau d'après le conte de Mme Leprince de Beaumont. » Comme le souligne Benjamin Andreo dans son article « Définir l'adaptation par la transformation (du) poétique. Jean Cocteau et *La Belle et la Bête* »,[323] Cocteau a toujours été fasciné par le travail des réécritures, du mythe d'Oedipe en passant par celui d'Orphée, à travers lesquels il s'approprie véritablement les œuvres originales, composant ainsi sa propre mythologie. « J'ai adopté cette fable parce qu'elle correspondait à ma mythologie personnelle […], à une nécessité interne. »[324] Chez Cocteau, le personnage qu'il introduit d'Avenant est le prétendant au cœur de la Belle, qui « ne croit pas aux puissances magiques », qui à la fin du film finit tué par une flèche dans le dos, lancée par une statue de Diane. Cet élément provoque sa transformation en Bête et la renaissance de la Bête en Prince, dont les traits sont ceux d'Avenant. A la fin du film, les sœurs ne sont pas transformées en statue comme à la fin du conte, mais les statues vivantes sont omniprésentes tout au long du film. Jean Cocteau désire en faire « un conte de fées sans

[323]Jeanne Chiron (dir), Catriona Seth (dir.), *Marie Leprince de Beaumont, De l'éducation des filles à* La Belle et la Bête, Paris, Clasiiques Garnier, 2013, Benjamin Andreo : « Définir l'adaptation par la transformation (du) poétique. Jean Cocteau et *La Belle et la Bête »,* p. 229-241.

[324]Dans J-C Vatin, « De l'art poétique : *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau », *La Lettre de la Maison Française d'Oxford,* n°14, 2001, p. 190.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

fées »[325], où leur absence à l'écran pèse pourtant sur l'intrigue comme un déterminisme. En effet, la Bête donne une explication de sa transformation, absente dans le conte : « Mes parents ne croyaient pas aux fées, elles les ont punis en ma personne. Je ne pouvais être sauvé que par le regard de l'amour. » Ce jeu de métamorphose rappelle le conte originel, qui a inspiré *La Belle et la Bête,* à savoir les *Métamorphoses* d'Apulée : « La légende de Psyché est mot pour mot celle de la Belle et la Bête. »[326] La dimension intemporelle du conte lui permet aussi de s'adapter, de se métamorphoser, à chaque époque. La sortie du film en 1945 n'est pas anodine :

> « Nous nous sommes fait du mauvais sang et ce mauvais sang nous désagrège. Cinq ans de haine, de craintes, de réveils en plein cauchemar. Cinq ans de honte et de boue. Nous en étions éclaboussés, barbouillés jusqu'à l'âme. Il fallait tenir. Attendre. C'est cette attente nerveuse que nous payons cher. C'est cette attente qu'il importe de rattraper quels que soient les obstacles. La France doit briller coûte que coûte. »[327]

Afin de briller, il y a l'art : *La Belle et la Bête* est le renouveau du cinéma français, mais aussi la renaissance de la féerie après ces années de guerre :

> « L'enfance croit ce qu'on lui raconte et ne met pas en doute. Elle croit qu'une rose qu'on cueille peut attirer des drames dans une famille. Elle croit que les mains d'une bête humaine qui tue se mettent à fumer et que cette bête en a honte lorsqu'une jeune fille habite sa maison. Elle croit mille autres choses bien naïves. C'est un peu de cette naïveté que je vous demande et, pour nous porter chance à tous, laissez moi vous dire quatre mots magiques, véritable "Sésame ouvre toi" de l'enfance :... Il était une fois... »[328]

En un sens, comme Louise Swanton Belloc, Jean Cocteau a été bercé par le conte de Madame Leprince de Beaumont dans son enfance, et il lui rend ici hommage, en prouvant que ce conte constitue la mythologie propre du poète : « Il était une fois, Jean Cocteau. »[329]

---

[325]Jean Cocteau, *Du cinématographe,* Monaco, Éditions du Rocher, 2003, p. 172.
[326]Jean Cocteau, *Le Passé défini 1,* Paris, Gallimard, 1983, p. 255.
[327]Jean Cocteau, *Journal d'un film,* Monaco, Édition du Rocher, 2003, p. 231.
[328]On peut lire cela dans la scène d'ouverture du film.
[329]La succession des plans du générique d'ouverture fait se suivre « Il était une fois », puis « Jean Cocteau ».


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Grâce à ce film, qui est un immense succès du cinéma français[330], l'inconscient collectif est imprégné du conte de *La Belle et la Bête.* En effet il s'agit d'un film commercial, financé par Gaumont puis André Paulvé. La nouvelle génération est aujourd'hui tout aussi imprégnée de l'adaptation par le géant Walt Disney en 1991.[331] Au-delà de ces adaptations grand-public et du medium du cinéma, le conte est reconnu dans les milieux scolaires et universitaires, renforçant ainsi le processus de patrimonialisation de l'œuvre malgré l'oubli du *Magasin,* matrice du conte de *La Belle et la Bête*. Dans son article sur « La réception scolaire de Marie Leprince de Beaumont »[332], Béatrice Bomel-Rainelli souligne à quel point le conte est omniprésent dans les programmes scolaires du primaire et du secondaire.

> « L'étude de la littérature n'a été introduite officiellement qu'en 2002 que dans le primaire. Les programmes se sont accompagnés d'une liste d'ouvrages pour le cycle 3 (de 8 à 11 ans, du CE2 au CM2) en 2002, renouvelée en 2004 puis 2007. »[333]

Béatrice-Bomel Rainelli montre alors que Madame Leprince de Beaumont est la seule auteure féminine de contes antérieurs au XX^e^ siècle jusqu'en 2004, avant d'être rejointe par Madame d'Aulnoy puis en 2007 par Christina Rosseti.

> « En 2007, la liste officielle de littérature de jeunesse n'est pas accompagnée de notice. *La Belle et la Bête* a une notice identique en 2002 et en 2004 (à l'exception des modifications typographiques des références à d'autres contes). Elle comporte de façon normée des éditions illustrées (et leur prix en 2002), un niveau difficulté, un résumé, des propositions d'œuvres en réseaux, mais aussi un relevé des valeurs favorisées, les sources. A cela s'ajoutent quelques mots sur une éditions illustrée. »[334]

En voici la liste :

- LEPRINCE DE BEAUMONT JEANNE-MARIE, *La Belle et la Bête* [éditions] *La Belle et la Bête,* ill. Glasauer Willy et Massin Laure, Gallimard Jeunesse – coll. Folio cadet, 65 p. -5,50 euros
- *La Belle et la Bête,* ill. Claveloux Nicole, Être – 48 p. - 23 euros

[330]Il remporte le prix Louis-Dellus en 1946.

[331]Voir à ce propos : Laurie Durrenmath, *L'adaptation d'un conte de fées littéraire au cinéma : l'exemple de La Belle et la Bête de Walt Disney*, mémoire de maîtrise dirigé par Évelyne Cohen, École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques, Université Lyon Lumière, 2001, 1 volume. 150p.

[332]Jeanne Chiron (dir.), Catriona Seth (dir.), *Marie Leprince de Beaumont De l'éducation des filles à* La Belle et la Bête, Paris, Classiques Garnier, 2013, Béatrice Bornel-Rainelli : « La réception scolaire de Marie Leprince de Beaumont », p. 145-160.

[333]*Ibidem,* p. 146.

[334]*Ibidem,* p. 147.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

- *La Belle et la Bête*, ill. Dugas Denis et Lemoine Georges, Hachette Jeunesse – coll. Le livre de poche, Jeunesse – 184 p. - 4,50 euros

Pour cette dernière édition illustrée, le résumé du conte insiste sur la dimension pédagogique. Sa morale doit apprendre à dépasser les préjugés de l'apparence physique, et donc plus largement la tolérance, l'ouverture d'esprit, la rencontre avec l'autre qui permet de comprendre les notions de subjectivité et de relativisme. Si Madame Leprince de Beaumont délivre effectivement cette morale intemporelle, qui nous invite à ne pas juger hâtivement les apparences, les conclusions ne sont pas les mêmes. Au XXIe siècle, dans une société mondialisée en lutte contre le racisme, prônant sans cesse les notions de tolérance et de rencontre avec l'altérité, le conte est orienté par une lecture particulière qui n'est pas celle de la fin du XVIIIe siècle. En effet, Madame Leprince de Beaumont s'adressait à des jeunes filles de milieu aisé qui étaient destinées à un mariage forcé : cette Bête était une métaphore du mari plus âgé et peu attractif. Cette pluralité d'interprétation fait la richesse du texte qui inspire des travaux universitaires. Nous pouvons donner l'exemple de la lecture qu'en fait Thierry Jandrok dans son article « Métamorphoses, pulsions et désirs dans *La Belle et la* Bête »[335], sous le prisme de la psychanalyse. Impulsé par les travaux sur les contes de manière plus générale de Bruno Bettelheim et sa *Psychanalyse des contes de fées*, Thierry Jandrok psychanalyse *La Belle et la Bête* de Madame Leprince de Beaumont, dont la version épurée par rapport à celle de Madame de Villeneuve en dit bien plus par son silence et sa pudeur. Pour lui, le conte est métaphoriquement un récit sur l'adolescence, pourtant rien de sexuel n'est dévoilé dans cette histoire d'amour à portée pédagogique. La Belle entretient avec son père une relation œdipienne : la mère est absente dans ce foyer et elle pourrait très bien s'y substituer, par la fonction qu'elle y occupe et son rapport avec ses sœurs. Elle demande à son père de lui rapporter une rose de son voyage : la rose est le symbole de la féminité éphémère, il s'agit d'une fleur épineuse qui protège la Belle du passage à l'âge adulte. Mais la rose devient ensuite l'objet d'un délit punissable lorsque son père la cueille. La Bête surgit tel un sphinx et propose un dilemme énigmatique : mourir ou lui apporter sa fille qui a réclamé la rose. La rose apparaît pour la Bête comme symbole de la beauté déchue qu'il ne pourra jamais posséder.

[335]Jeanne Chiron (dir), Catriona Seth (dir), *Marie Leprince de Beaumont De l'éducation des filles à* La Belle et la Bête, Paris, Classiques Garnier, 2013, Thierry Jandrok : « Métamorphoses, pulsions et désir dans *La Belle et la Bête* », p. 215-225.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Lorsque le père retourne chez lui et annonce la terrible nouvelle à sa fille, cette dernière assume sa demande : elle désirait cette rose, elle l'assume et décide de quitter le monde de l'enfance asexuée pour rentrer dans la demeure de l'âge adulte ; le château de la Bête. Lorsqu'elle arrive chez la Bête, elle arrive chez un prédateur : elle se sent prisonnière, prête à être dévorée. Mais elle est très bien accueillie, le château magique répond au moindre de ses désirs, elle devient la maîtresse de maison. Mais la Belle ne se laisse pas charmer par cette magie qui sert de ruse pour l'obtenir : elle perçoit que derrière le faste matériel dans lequel la Bête se complaît se cache un cœur solitaire et malheureux. Aussi elle refuse d'être possédée comme un objet par la Bête qui lui demande d'être « *sa* femme », ce qu'il aurait pu formuler par : « voulez-vous m'épouser ». La Bête procède alors aux étapes de l'amour courtois pour la conquérir, et, en apprenant à aimer, il retrouve son humanité.

L'évolution de la lecture du conte, à travers le prisme du poète Jean Cocteau, de la psychanalyse ou encore de l'éducation nationale, nous prouve sa richesse par sa brièveté qui invite à tous les commentaires et toutes les interprétations. Lorsque Madame Leprince de Beaumont délivre son *Magasin* et les contes qui le constituent, a-t-elle conscience que la pérennité que rencontrera son œuvre dépassera son message pédagogique ? La richesse de l'interprétation peut également s'observer à travers le travail des illustrateurs qui, en illustrant le texte, se l'approprient et orientent une lecture, particulièrement visuelle chez les enfants.

## LECTURE PAR L'IMAGE : APPROPRIATION DE L'ŒUVRE PAR LES ILLUSTRATEURS

### Importance de l'image dans les ouvrages destinés à la jeunesse

Au fur et à mesure des éditions, l'image se fait de plus en plus présente et fait écho à l'évolution des livres pour la jeunesse qui deviennent avant tout visuels en sacrifiant le textuel. Mais plutôt que de parler de sacrifice, ou d'une substitution, on peut y défendre un enrichissement. L'image est une lecture, une compréhension et une appropriation du texte qui nécessite elle-même une lecture. Qu'elle soit fidèlement figurative ou plus métaphorique, elle exprime une subjectivité de l'illustrateur qui, de son regard singulier, sélectionne les passages qu'il décide d'illustrer. Ainsi, par ce regard nécessairement subjectif, par les différentes méthodes utilisées et par le profil de l'illustrateur (peintre, lithographe, graveur sur cuivre...), chaque édition illustrée est unique.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

### *Édition de P.J Voglet*

Dans la première édition où nous pouvons observer des illustrations, ces dernières se font dans un premier temps timides, limitées au frontispice et à la page de titre. C'est le cas de l'édition de P.J. Voglet[336], publiée en 1811, et conservée à la BML.[337] L'œuvre est divisée en quatre in-12, chacun présentant des frontispices et des pages de titre illustrées. Sur le Tome I, on peut y voir un frontispice gravé sur cuivre, signé « inventé et gravé par Compagnie.[338] » L'ange représenté est une allégorie du « génie de l'étude », comme l'indique la légende, et il conduit avec lui trois enfants en habit d'écolier vers « l'Immortalité ». Le geste du bras du génie, la direction que prennent les personnages, le in-12 que tient l'écolier à la main ; tout cela oriente notre regard vers une écrivaine assise, la plume à la main, qui représente très probablement Madame Leprince de Beaumont en train d'écrire son *Magasin*. C'est cette scène pédagogique qu'elle tente de capter dans ses lignes. Par sa disposition en avant-plan de l'édifice néo-classique qui s'érige derrière elle, elle apparaît comme l'un des piliers de la connaissance.

Illustration 1: « Le génie de l'étude conduit à l'Immortalité. », gravure sur cuivre de Jean-Baptiste Compagnie, frontispice du *Magasin des enfans (...) Nouv. Ed*., Tome 1, La Flèche, P.J Voglet, 1811. BML.

Cette illustration allégorique est la seule qui ne représente pas directement les scènes de l'ouvrage qui orneront ensuite les frontispices et les pages de titre des autres volumes. Elle est là pour annoncer la portée générale du *Magasin*, sa dimension pédagogique et donc utile : elle sert de promotion pour l'édition de P.J Voglet. La vignette gravée sur cuivre, qui se trouve au centre de la page de titre, illustre donc une scène parmi d'autres qui compose le récit. Elle fait référence au

[336]PJ Voglet, dont les dates de naissance et de mort sont inconnues, s'établit comme imprimeur à La Flèche vers 1800. Il est breveté imprimeur le 10 juillet 1811 et libraire le 1er janvier 1813. Puis il s'établit à Bruxelles en 1822, on sait qu'il demeure en activité jusqu'en 1841.

[337]Madame Leprince de Beaumont, *Magasin des enfans, Nouvelle Edition,* La Flèche, P.J Voglet, 1811.

[338]Il s'agit du graveur Jean-Baptiste Compagnie.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

conte de *Fatal et Fortuné* et reprend la citation « Madame, il falloit souhaiter à votre fils de la bonne volonté plutôt que des talens. » Pour autant, la scène représentée n'est pas extrêmement fidèle au conte : la fée qui donne ce conseil prend la forme d'une gouvernante âgée, la mère devient une jeune princesse. Cela montre que les personnages du conte sont eux-mêmes allégoriques : la fée est à la fois Mlle Bonne et Madame Leprince de Beaumont en tant que gouvernante, et elles s'adressent d'une même voix à la mère aristocrate qui éduque mal ses enfants, en encourageant leurs talents plutôt que leur bonne volonté. Cette vignette, placée en vis-à-vis du frontispice, semble rappeler que le *Magasin* ne s'adresse pas seulement aux enfants, mais aussi à leurs parents.

Illustration 2: Illustration 2: « Madame, il falloit souhaiter à votre fils de la bonne volonté plutôt que des talens », gravure sur cuivre non signée, page de titre, *Magasin des enfans (...) Nouv. Ed*, Tome 1, La Flèche, P.J Voglet, 1811. BML.

Les frontispices et les vignettes de la page de titre des autres volumes représentent des scènes de contes ou de l'Histoire Sainte. La vignette gravée sur la page de titre du quatrième volume représente la scène d'une histoire racontée par Mlle Bonne dans le Dialogue XVIII sur le parricide. On y voit le père qui, apprenant que son fils avait comploté pour le faire tuer par un domestique afin de récupérer sa richesse, va à sa rencontre et dit: « Frappez, mon fils, ajouta ce vieillard en lui présentant un poignard en son sein. »

Cette vignette a été aquarellée par une main maladroite (celle d'un enfant?), transmettant peut-être une volonté de couleurs dans ces illustrations en noir et blanc.

Illustration 3: Gravure sur cuivre aquarellée, non signée, *Ibidem*, Tome 4. BML.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

### *Éditions d'Eugénie Foa*

Les éditions de la version remaniée par Eugénie Foa vont plus loin avec ce travail d'illustrations puisqu'elles ne se limitent plus aux frontispices et aux pages de titre. L'image illustre directement les épisodes racontés puisqu'elle apparaît dans le texte, sur des pages séparées ou directement dans le corps du texte. Eugénie Foa s'associe avec différents artistes : Anne-Thérèse Guérin pour la première édition chez Warée ; puis Paul Gavarni, Adolphe Mouilleron, et Eric Charles Wattier pour l'édition de la Librairie pittoresque de la jeunesse. Cette association regroupe des artistes différents qui tous collaborent pour donner une cohésion aux premières illustrations d'Anne-Thérèse Guérin.

Illustration 4: Abraham prêt à sacrifier son fils Isaac. Gravure par Th. Guérin, *Le magasin des enfants*, Paris, Warée, 1843. BDL.

Cette dernière, qui vécut de 1798 à 1856, fût canonisée sous le nom de Sainte Théodore Guérin en 2006. Cette importante figure de la chrétienté entre dans la congrégation des sœurs de la Providence de Ruillé-sur-Loir en 1825 avant de partir en mission aux États-Unis en 1840 pour y établir un couvent, ouvrir des écoles et évangéliser les habitants de l'État d'Indiana. Sa collaboration avec Eugénie Foa sur le *Magasin des enfants* renforce la portée religieuse et éducative de l'œuvre. Six ans plus tard, en 1846, les autres illustrateurs s'ajoutent au travail premier d'Anne-Thérèse Guérin pour la deuxième édition. Présentons dans un premier temps Suplice-Guillaume Chevalier (1804-1866), plus connu sous le pseudonyme de Paul Gavarni, dessinateur, aquarelliste et lithographe parisien. Fils d'agriculteur et neveu du grimacier, ventriloque et caricaturiste Guillaume Thiémet, il choisit de suivre la carrière de son oncle en tant qu'illustrateur. Il offre ses illustrations à plusieurs périodiques comme *Le Journal des dames et des modes, La Mode, L'Artiste* ou *L'Illustration*. Vers 1835, il devient un collaborateur régulier du *Charivari*, un quotidien satirique d'opposition républicaine. Ses lithographies en pleine page rencontrent un important succès en même temps que Honoré Daumier. Parmi elles, *Les Enfants terribles* et *Fourberies de femmes* présentent une série de dessins observateurs moqueurs de la société parisienne qui rejoint le travail


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

d'écrivains tels que les frères Goncourt qui admiraient son travail. Face au succès de ses œuvres, il publie en 1848 un recueil de gravures intitulé *Les Débardeurs*. Dans sa préface, P.J. Stahl écrit :

> « Le débardeur[339], en effet, a un second père ; ce père, c'est Gavarni, par qui le carnaval, cette réalité souvent grossière, brutale et licencieuse, est devenue une folie charmante, une comédie pleine de sel et parfois de raison, une illustration gracieuse, une image enfin et un portrait dont tout le défaut est d'être supérieure en tout à son modèle, qui s'efforcerait en vain de l'égaler. »[340]

Gavarni parvient donc à donner à la caricature ses lettres de noblesse par sa reconnaissance dans le monde artistique. C'est pendant cette période de reconnaissance qu'il travaille en collaboration pour les illustrations du *Magasin*. Il travaille alors avec Adolphe Mouilleron (1820-1881), peintre, graveur à l'eau forte et lithographe parisien qui révolutionne la lithographie. Considérée comme un art mineur, puisque souvent cantonnée aux illustrations d'ouvrages ou de journaux populaires, il parvient à faire par cette technique des œuvres majeures et reconnues. Lors de son décès en 1881, son ancien maître Jean Gigoux dira de lui :

> « Mouilleron fut un des plus beaux caractères que mes amis et moi ayons eu le plaisir de connaître. Il avait un esprit si brillant, si heureux, qu'il aurait pu vivre en n'importe quel temps dans la Grèce Antique, au Moyen Âge comme de nos jours. Partout et toujours il eût été apprécié. Il se disait de mes élèves ; mais c'est à peine si je m'en doute. Le Poussin aurait dit de lui qu'il avait trouvé le rameau d'or de Virgile, que nul ne peut trouver s'il n'est conduit par le destin. Notre cher Mouilleron nous a été enlevé par la mort ; mais son souvenir et ses œuvres sont impérissables. »[341]

Cet artiste fait ses débuts dans l'atelier de Pierre Challamel pour y apprendre la lithographie. Il publie ses premières œuvres dans *Le Lithographe* puis dans *Le Charivari*, où il a peut-être rencontré Gavarni qui y collaborait. Puis il entre dans l'atelier du peintre Jean Gigoux vers 1844 et présente ses œuvres au Salon de Paris, qui a lieu au Louvre, en 1836. Il participe également au projet de l'imprimeur et lithographe Bertauts pour la publication des *Artistes contemporains* qui, pour la première fois, proposait aux artistes de publier leurs propres compositions lithographiées et non plus de partager leurs œuvres par de simples reproductions, comme c'était par exemple le cas dans les *Beaux-Arts* de Curmer, suite aux expositions du Salon. Il parvient donc à

[339]Le débardeur était un personnage type du carnaval de Paris, une jeune femme vêtue d'un débardeur très moulant.
[340]Paul Gavarni, *Les Débardeurs*, Paris, J. Hetzel, Garnier Frères, p. 4.
[341]Jean Gigoux, *Causeries sur les artistes de mon temps,* Paris, Lévy, Calmann, 1885, p. 139-140.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

donner à la typographie une valeur d'autant plus importante qu'elle est pratiquée par de grands artistes. Il s'installe à Bruxelles en 1848 et Jules Perrier écrit à propos de lui :

> « Il y a en ce moment à Bruxelles un artiste français, qui, à force de talent, est parvenu à assigner un rang élevé à un genre longtemps considéré comme secondaire. On ne voyait dans la lithographie qu'un moyen facile de reproduire en peu de temps l'aspect général d'un tableau ; on était loin de se douter qu'un jour viendrait où la lithographie rendrait le sentiment, la couleur du peintre, aussi bien, si ce n'est mieux, que le plus habile graveur. »[342]

Parmi ses œuvres les plus reconnues, on trouve une reproduction

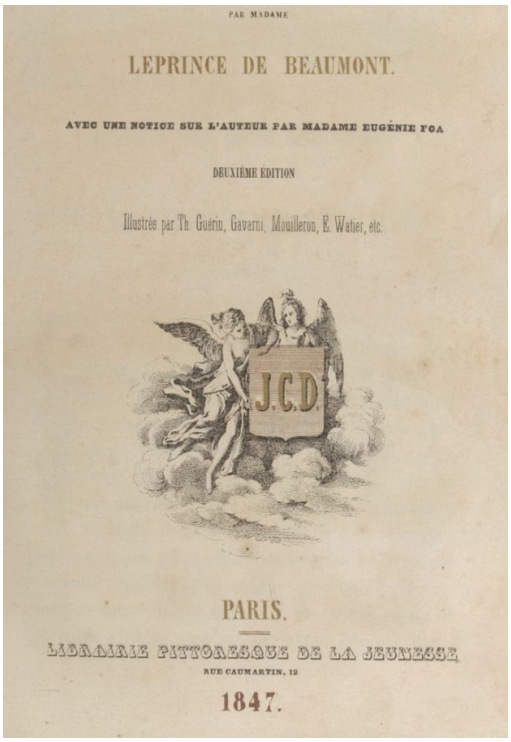



Illustration 5: Gravure de Th. Guérin, la page de titre, *Le magasin des enfants,* Paris, Librairie pittoresque de la jeunesse, 1846. BNF.

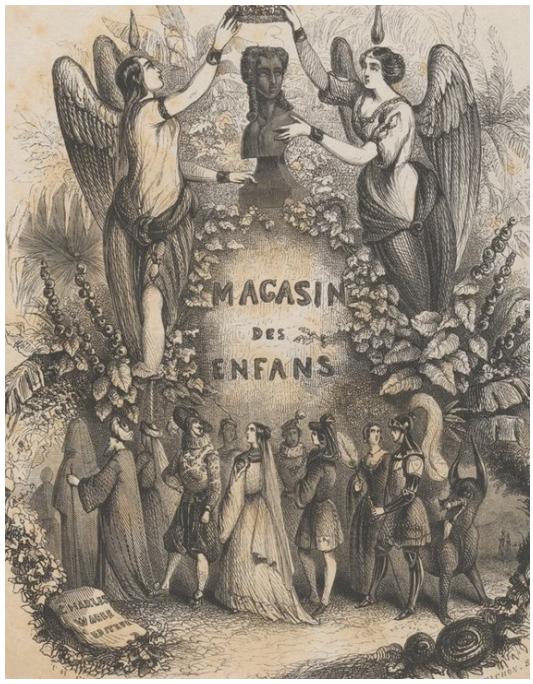



Illustration 6: Frontisipice où les personnages des contes sont représentés comme des acteurs de théâtre entrant en scène dans le Magasin. On peut y voir deux anges qui couronnent un buste de femme, sûrement l'auteure. En bas à droite, une feuille de parchemin avec le nom de l'éditeur. Gravure de Th. Guérin, *Le magasin des enfants*, Paris, Warée, 1843. BDL.

lithographique du tableau de Rembrandt, *La Ronde de nuit,* longtemps considérée comme la meilleure reproduction du tableau.

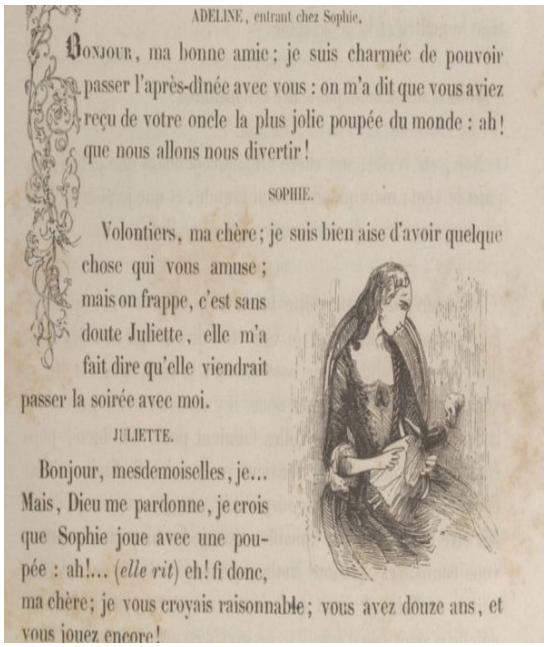
Eric Charles Wattier (1800-1868), lui, est également caricaturiste et vignettiste, utilisant la technique de la gravure à l'eau forte et de la lithographie. Il

[342]M. Mouilleron, *La Revue de Belgique,* 1848, p. 374-375.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

a illustré *Les Mille et une nuits, Gulliver, Robinson Crusoé,* et travaille également avec Gavarni.

Ces trois artistes viennent donc du même milieu artistique, pratiquant un art longtemps considéré comme un art mineur, puisque associé aux grandes diffusions populaires, qu'il s'agisse de la publicité, des journaux ou des succès de librairie. Ils parviennent tous trois à donner à la lithographie et à la caricature une reconnaissance artistique qu'ils illustrent à merveille pour ce livre pour enfants, considéré lui-même comme un livre populaire. Le livre pour enfant « s'artifie » d'une certaine manière grâce à ces illustrateurs reconnus, faisant ainsi la promotion de La Librairie pittoresque de la jeunesse. Mais il ne sont pas seuls : la page de titre annonce : « Illustré par Th. Guérin, Gavarni, Mouilleron, E. Watier, etc ». Le travail éditorial de la Librairie Pittoresque de la jeunesse s'associe donc avec des ateliers de lithographes pour contribuer à enrichir l'ouvrage. Cette multiplication des collaborateurs n'est pourtant pas toujours identifiable, puisque les artistes ne signent pas nécessairement leurs gravures. Elle


ADELINE, entrant chez Sophie.

Bonjour, ma bonne amie; je suis charmée de pouvoir passer l'après-dînée avec vous : on m'a dit que vous aviez reçu de votre oncle la plus jolie poupée du monde : ah! que nous allons nous divertir!

SOPHIE.

Volontiers, ma chère; je suis bien aise d'avoir quelque chose qui vous amuse; mais on frappe, c'est sans doute Juliette, elle m'a fait dire qu'elle viendrait passer la soirée avec moi.

JULIETTE.

Bonjour, mesdemoiselles, je... Mais, Dieu me pardonne, je crois que Sophie joue avec une poupée : ah!... (*elle rit*) eh! fi donc, ma chère; je vous croyais raisonnable; vous avez douze ans, et vous jouez encore!

Illustration 7: Sophie avec sa poupée. Gravure non signée, intégrée dans le Dialogue, *Le magasin des enfants*, Paris, Librairie pittoresque de la jeunesse, 1846. BNF.

Illustration 8: Lettrine, *Ibidem*. BNF.

entraîne également une multiplication des formes et de la typographie des illustrations : lettrines, gravure sur une page simple à part du texte, ou illustration intégrée au corps du texte ; tout est fait pour accompagner la lecture et pour rendre la lecture de l'image dynamique. Le livre pour enfants, en tant qu'objet, devient une véritable œuvre d'art visuelle.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

### *Télory et Gustave Staal*

Dans cette seconde moitié du XIX^e^ siècle, l'illustration devient la norme du livre pour les enfants. On la retrouve, très présente, dans l'édition de J.-J. Lambert avec les illustrations de Télory en 1859, puis dans l'édition de Louise Swanton Belloc avec Gustave Staal. Dans le premier cas, la collaboration entre J.-J. Lambert et Télory s'était déjà faite pour d'autres ouvrages destinés à la jeunesse, *Le Magasin* résulte de cette série sans distinction particulière. Les traits des illustrations de Télory sont simples et doux, spécialisés pour les livres pour enfants. En effet Télory a illustré de nombreux ouvrages pour enfants tout au long de sa carrière. Il adapte *Le Robinson suisse* de Johann David Wyss, et, en collaboration avec Jules Rostaing (véritable nom de J.J Lambert), il illustre *La Jeunesse des marionnettes, Le marquis de Carabas, Le seigneur Polichinelle, Mon ami Pierrot* et, le plus connu et sûrement le plus original *Mirliton merveilleux* à l'Heure joyeuse. L'association entre écrivains et dessinateurs apparaît de plus en plus courante au XIX^e^ siècle. Louise Swanton Belloc et Gustave Stall forment un autre duo. Le prolixe dessinateur, graveur, lithographe et portraitiste Pierre Gustave Eugène Staal n'est pas spécialisé dans l'illustration des livres jeunesse. Il illustre de grands auteurs classiques, comme les *Œuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand* en 1849, ou encore l'étude d'Anatole France sur Alfred de Vigny.

Illustration 9: La fée au-dessus du berceau de Fatal et Fortuné. Gravure de Télory, *Le Magasin des enfants*, Paris, Delarue, 1859. BNF.

Illustration 10: La fée au-dessus du berceau de Fatal et Fortuné (2). Gravure de G. Staal, *Le Magasin des enfants*, Paris, Garnier frères, 1865. BNF.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Les romans picaresques ne sont pas absents de son répertoire : on retrouve *Le comte de Monte-Christo* d'Alexandre Dumas et *Histoire de Don Quichotte* de Cervantès. *Le magasin des enfants* apparaît dans ce corpus comme l'un des seuls livres pour enfants.

## Comment illustrer les Dialogues ?

### *La gouvernante entourée de ses élèves : la création d'un imaginaire*

*Le Magasin des enfants,* par sa forme dialoguée, donne un primat à l'oralité. De ce fait, afin d'illustrer ces Dialogues, les graveurs ne se contentent pas de figurer les sujets des conversations (contes, Histoires Saintes, leçons d'Histoire...), mais de mettre en scène le cadre de cette conversation. Ces illustrations soulignent l'originalité de l'ouvrage en mettant en abîme les scènes de lecture et les moments d'éducation qui encadrent la lecture même du *Magasin*, en salle de classe ou en solitaire. Si les illustrations des contes de fées ou de l'Histoire Sainte pourraient se retrouver dans d'autres ouvrages destinés à la jeunesse, ces illustrations de gouvernantes et de jeunes filles font la spécificité du *Magasin*. Elle développent alors un imaginaire que l'on ne peut qu'associer à l'œuvre.

Illustration 11: Frontispice gravé par Th. Guérin, *Le magasin des enfants*, Paris, Librairie pittoresque de la jeunesse, 1846. BNF.

Tous les illustrateurs s'y appliquent. La deuxième édition d'Eugénie Foa pour la Librairie pittoresque de la jeunesse reprend une illustration de Th. Guérin comme frontispice, qui servait dans la première édition à illustrer le premier Dialogue. Ce frontispice annonce le cadre de l'ouvrage : tout va se dérouler dans l'appartement de cette gouvernante, entourée de livres et de ses élèves. Au centre de l'image, elle semble mener le Dialogue de manière dynamique ; les regards des élèves convergent tous dans sa direction. Ce cercle, harmonieux et vertueux, présente des élèves d'âges différents, sans véritables signes distinctifs hormis la taille. Les tenues sont identiques, qu'il s'agisse de la gouvernante ou des élèves, quelque soient leurs âges. L'élève mise en


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

avant, assise sur un fauteuil à sa droite, semble être la sous-maîtresse de Mlle Bonne. Cette dernière apparaît sous les traits d'une jeune femme corsetée. Mlle Bonne peut être associée à une jeune mère, entourée de ses enfants. D'autres illustrations, dans cette édition même, représentent la gouvernante nettement plus âgée : la sagesse de Mlle Bonne est associée à la vieillesse. Les illustrateurs de la deuxième édition prennent le parti de la représenter plus âgée, tout comme Télory le fera ; mais G. Staal représentera lui une très jeune gouvernante. Malgré ces différences, les scènes illustrées du Dialogue entre la gouvernante et ses élèves sont souvent les mêmes : il s'agit des démonstrations les plus visuelles de la gouvernante, comme le cours de géographie qui nécessite le déploiement d'une carte, ou bien le cours du cycle de l'eau observé grâce à la vapeur dégagée par le thé.

Illustration 12: La gouvernante, sous des traits plus âgés, avec deux de ses élèves. Gravure de Th. Guérin, *Le magasin des enfants*, Warée, 1843. BDL.

Illustration 13: Frontispice, gravure par Télory, *Le Magasin des enfants*, Paris, Delarue, 1859. BNF.

On trouve également de nombreuses illustrations des rapports amicaux entre Mlle Bonne et ses élèves. Cela renforce le caractère bienveillant du personnage et le message pédagogique que veut faire passer Madame Leprince de Beaumont : *Le Magasin des enfants* est une œuvre pleine de tendresse et de bons sentiments.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Illustration 14: Léonie demande pardon à Mlle Bonne. Gravure de G. Staal, *Le Magasin des enfants*, Paris, Garnier frères, 1865. BNF.

Illustration 15: Léonie demande pardon à Mlle Bonne (2). Gravure non signée, *Le magasin des enfants*, Paris, Librairie pittoresque de la jeunesse, 1846. BNF.

### *L'illustration des contes de fées*

Au sein de ces dialogues, les passages les plus illustrés sont les contes. L'univers féerique qui se dégage du *Magasin* est annoncé dès le Frontispice ; il est particulièrement mis en avant et valorisé tout au long de l'ouvrage. Pas un conte ne manque d'illustration, et l'absence de descriptions physiques ou de contextes temporels et géographiques permettent aux graveurs de s'exprimer avec la plus grande liberté. Les fées sont partout présentes, sous les formes les plus diverses.

Illustration 16: La fée Candide et le Prince Chéri. Gravure de G.Staal, *op. cit.* BNF.

Illustration 17: Illustration 17: La fée Candide et le Prince Chéri (2). Gravure de Th. Guérin, Le magasin des enfants, Warée, 1843. BDL.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Dans le conte du *Prince Chéri*, la fée Candide qui lui apparaît incarne la pureté. Elle est donc représentée vêtue d'une simple robe blanche et coiffée d'une couronne de fleurs blanches. Elle le visite dans son sommeil, tout comme Eugénie est visitée par les fées dans ses rêves en sortant des leçons de Mlle Bonne dans la version de Louise Swanton Belloc. Le conte de fées est donc associé à l'onirisme, à la rêverie, à l'imagination, qui sont des qualités importantes à cultiver dans l'enfance. Cette esthétique est tout particulièrement adaptée au XIX[e] siècle et à l'ère romantique, où, au sortir des Lumières, on tente de fuir le règne austère de la rationalité et de la technique. La fée peut prendre la forme d'une magnifique princesse, tout comme elle peut prendre la forme d'une pauvre vieille femme pour tester le cœur des hommes.Dans tous les cas, lorsque Madame Leprince de Beaumont décrit ses personnages de conte, qu'ils soient beaux ou laids ; il n'y a pas de juste milieu. Cette beauté, ou cette laideur, ne nécessite pas plus de description : elles sont universelles. C'est donc aux illustrateurs, et plus largement aux lecteurs, d'imaginer les traits que peuvent adopter la belle Gracieuse, ou bien la laideur dévoilée de Fausse Gloire, et celle imposée au Prince Désir.

Illustration 18: Eugénie portée dans le royaume des fées. Gravure de G. Staal, *Le Magasin des enfants*, Paris, Garnier frères, 1865. BNF.

Les enfants, héros de ces contes, sont également énormément représentés. Cela permet une identification directe pour le lectorat enfantin. Enfin, on relève de nombreuses illustrations où les personnages

Illustration 19: Le frontispice de l'édition de Louise Swanton Belloc, une invitation à la lecture. Gravure de G. Staal, *Ibidem,* BNF.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

sont en train de lire: la mise en abîme qui s'exerce tout au long de la lecture du *Magasin* est renforcée par ce visuel. Le message s'adresse aux enfants lecteurs représentés, en les encourageant à poursuivre cette pratique à la fin de la lecture.

### *Illustrer l'Ancien Testament pour les enfants*

L'illustration biblique est une pratique qui existe depuis le Moyen Âge : l'iconographie chrétienne est emplie de passages de l'Ancien Testaments illustrés dans les Bibles et autres ouvrages liturgiques. Mais il s'agit ici d'illustrer le sacré parmi le profane, et surtout de l'adresser aux enfants. On évite alors les passages les plus violents, et on valorise ceux qui sont les plus épiques, poétiques, allégoriques. Ce dessin se mêle finalement avec celui des contes : des éléments magiques, des rois, des reines. Seul le cadre, plus exotique et antique, indique finalement que le dialogue évolue des contes à l'Histoire Sainte. Dans l'édition de P.J Voglet, les frontispices et les pages de titre illustrent principalement les scènes de l'Ancien Testament, valorisant ainsi cet aspect du Magasin.

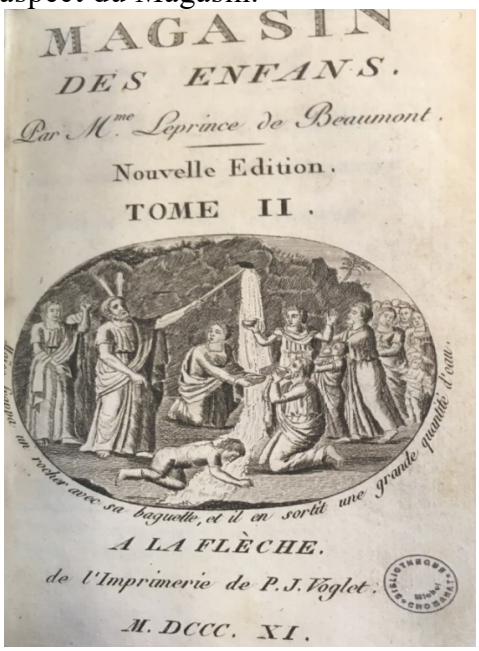



Illustration 20: Page de titre du Tome II: « Moïse frappa un rocher avec sa baguette, et il en sortit une grande quantité d'eau » Vignette gravée sur cuivre non signée, *Magasin des enfants (...) Nouv. Ed,* La Flèche, P.J Voglet, 1811. BML.

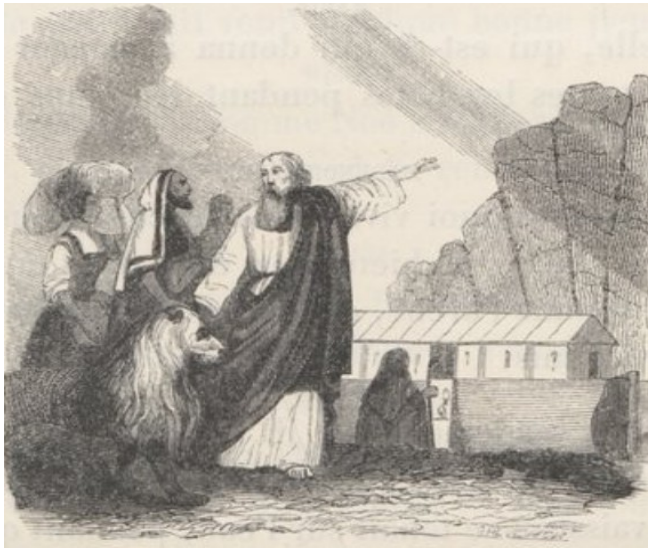


Illustration 21: L'arche de Noé. Gravure de Th. Guérin, *Le magasin des enfants,* Warée, 1843, BDL.

A l'inverse, l'iconographie biblique inspire également les autres illustrations du Dialogue. La belle Gracieuse prend les traits d'une madone, afin de représenter cette beauté universelle évoquée plus haut ; des anges sont représentés dans plusieurs contes comme messagers ; ou encore une enfant en prière invoque le pardon de Mlle Bonne.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

*Le Magasin des enfants* propose donc un magasin d'images différentes.

Illustration 22: Le portrait de Gracieuse. Gravure de G. Staal, *Le Magasin des enfants*, Paris, Garnier frères, 1865.BNF.

Si il y a un primat des illustrations de contes dans les éditions illustrées, il n'en demeure pas moins que les autres aspects du dialogue sont mis en valeur, à tel point qu'en ouvrant l'ouvrage, on se trouve face à une multitude de personnages et de situations qui semblent tout droit sortis de l'imaginaire enfantin.

## Étude des différentes représentations de la Bête dans *La Belle et la Bête*

### *Un bestiaire contrasté*

Comme nous l'avons précédemment évoqué, les représentations de *La Belle et la Bête* sont multiples. D'après Martine Marzloff dans son article « *La Belle et la Bête* dans les éditions contemporaines destinées à la jeunesse »[343], la première illustration du conte apparaît dans l'édition parisienne de 1803, sous la forme d'une gravure de Teixier qui représente la bête comme un être hybride, avec le corps d'un homme et la tête d'un loup. Tout au long des éditions du XIX^e^ siècle, la Bête sera représentée sous des formes diverses : il faut souligner que l'absence de description physique de cette « Bête horrible » laisse à l'imagination de l'illustrateur une liberté totale. Wili Glasauer, un des illustrateurs contemporains de ce conte, fait la remarque suivante :

[343]Jeanne Chiron (dir), Catriona Seth (dir), *Marie de Beaumont , De l'éducation des filles à* La Belle et la Bête, Paris, Classiques Garnier, 2013, Martine Marzloff, : « *La Belle et la Bête* dans les éditions contemporaines destinées à la jeunesse », p. 189-199.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

« Mme Leprince de Beaumont pouvait parler de “ ses animaux” sans les nommer, ni même les décrire, mais moi je suis illustrateur. Comment dessiner un prince métamorphosé en une bête dont je ne sais rien ? »[344]

L'image prend alors parti : l'illustrateur procède à un travail de réécriture en donnant un sens nécessairement nouveau à l'apparence de La Bête, qui représente la bestialité dans ce qu'elle a de plus universelle et allégorique. Cette raison explique que la version de Madame Leprince de Beaumont ait été plus adaptée que celle de Mme de Villeneuve, prolixe en descriptions physiques. Dans son article « La Bête et le prince dans quelques versions illustrées ou versions en images de *La Belle et la Bête* »[345], Liliane Cheilan classe les différentes représentations dans différentes rubriques de ce bestiaire contrasté. Il y a tout d'abord l'apparence diabolique, illustrant des bêtes à cornes et au corps hybride. C'est ainsi que la représente Télory, sous la forme d'une bête étrange aux quatre pattes de coq, avec de longs poils sur l'avant du corps et des cornes sur la tête. La noirceur de son pelage, les dents aiguisées, la Bête est une véritable créature diabolique. D'autres illustrateurs reprennent cette thématique : la Bête de Bertall chez Hachette en 1856 est poilue, griffue, cornue, porte de longues dents acérées ; celle de Th. Guérin porte de longues oreilles pointues et une langue fourchue. Liliane Cheilan évoque une ressemblance avec l'infernal Cerbère, bien que la créature ne possède ici qu'une seule tête.

Illustration 23: « La Belle, voulez-vous être ma femme? », gravure de Teixier placée en frontispice du *Magasin des enfans (...)*, tome 1, Paris, Gérard, 1803. BDL.

Il est intéressant de noter que la Bête est tantôt représentée à quatre pattes, arrivant à mi-hauteur de la Belle ; tantôt se tenant sur ses deux jambes, surplombant et dominant alors son invitée de toute sa taille. Dans le premier cas, l'illustrateur insiste sur la bestialité de la Bête, sa dimension vile et basse, qui la rend répulsive ; tandis que dans le second cas, il met en avant sa dimension ambivalente entre animalité et humanité, le rendant alors plus intrigant, inquiétant. Pour ce premier cas, Liliane Cheilan classifie ces

[344]Interview de W. Glasaeur, dans *La Belle et la Bête de Mme Leprince de Beaumont*, Paris, Gallimard, 1983, p. 72.

[345] Jeanne Chiron (dir), Catriona Seth (dir), *Marie de Beaumont , De l'éducation des filles à* La Belle et la Bête*,* Paris, Classiques Garnier, 2013, Liliane Cheilan : « La Bête et le prince dans quelques versions illustrées ou versions en images de *La Belle et la Bête* », p. 175-188.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

illustrations dans la catégorie des bêtes qui symbolisent la puissance et la sauvagerie, comme le sanglier, l'ours ou le lion. Walter Crane illustre la Bête sous les traits d'un sanglier pour *Beauty and the Beast* en 1874, qui sera repris dans des éditions contemporaines comme l'album de Line Touchet pour Hachette en 1947[346], avec une Bête portant une perruque comme au XVIII^e^ siècle, peut-être en hommage au siècle de l'écriture de ce conte, ou, celle plus récente chez Deux Coqs d'Or en 1995 où Michael Fiodorov place la Bête-sanglier dans un décor médiéval.[347] Pour ce qui est des représentations d'ours, on peut citer de nouveau le travail de Wili Glasauer qu'il réalise pour Gallimard en 1983[348]. Si la stature de l'ours peut terrifier et rappelle à l'animalité (bien que l'ours, animal se tenant sur ses deux pattes, symbolise aussi cette ambivalence entre bestialité-humanité), Wili Glasaeur lui attribue un regard larmoyant et attendrissant :

> « J'ai opté, explique Glasauer, pour un ours – symbolisant la force – avec des yeux tristes d'orang-outang. Après tout, peut-être les orangs-outangs sont-ils des princes ensorcelés ! »[349]

Illustration 24: La Bête vue par Télory. *Le Magasin des enfants*, Paris, Delarue, 1859. BNF.

Illustration 25: Claude Perrault, Mme d'Aulnoy, Mme Leprince de Beaumont, *Contes de fées,* ill. Bertall, Beaucé, etc., Paris, Libraire de L. Hachette et Cie, 1856.

[346]Madame Leprince de Beaumont, Line Touchet (ill.), *La Belle et la Bête*, Paris, Hachette, 1947.

[347]Madame Leprince de Beaumont, Michael Fiodorov (ill.), *La Belle et la Bête,* Paris, Hachette Livre/Deux Coqs d'Or, 1995.

[348]Madame Leprince de Beaumont, Willi Glasauer (ill.), *La Belle et la Bête,* Paris, Gallimard, coll. « Folio Cadet », 1983.

[349]Interview de W. Glasaeur, dans *La Belle et la Bête de Mme Leprince de Beaumont*, Paris, Gallimard, 1983, p. 72.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

Illustration 26: Madame Leprince de Beaumont, *Beauty and the Beast*, ill. Walter Crane, Londres, George Routledge and Sons, 1874.

Un autre animal est présent dans ce bestiaire, et il inspirera même les cinéastes Merian Cooper et Edgar Wallace l'idée du personnage de King Kong. Ce grand singe est présent dans de nombreux albums du XX^e^ siècle ; on peut citer par exemple celui illustré par Pierre Rousseau en 1953[350] ou encore par Louis Bailly dans la première moitié du XX^e^ siècle.[351] Le choix du singe présente également cette ambiguïté, à la fois si différent mais aussi si proche de l'être humain. Enfin le lion, figure la plus utilisée mais aussi la plus ambivalente pour représenter la Bête. Le film de Cocteau et l'interprétation de Jean Marais ont bien évidemment influencé l'imaginaire des illustrateurs après 1946. Liliane Cheilan souligne ainsi l'ambiguïté de cette représentation, entre répulsion et fascination étrange : « Le félin, animal ambigu, mélange naturel de grâce et de violence, cumule en lui la charge de terreur que peut inspirer l'instinct de prédation d'un animal carnassier et le pouvoir de séduction du gros chat qu'il paraît être. »[352] Il faut dire que la Belle tombe sous le charme de la Bête avant sa métamorphose : il est plus facile de l'admettre pour le lecteur ou pour le spectateur lorsqu'il s'agit d'une telle représentation. Gustave Staal choisit avant Cocteau de choisir cette forme féline pour représenter cette Bête, à la fois horrible et séduisante, à l'exception près qu'elle ne se tient pas debout, comme celle interprétée par Jean Marais qui gagne en humanité.

Illustration 27: Jean Cocteau, *La Belle et la Bête*, 1946.

D'autres illustrateurs, au contraire, font le choix de la répulsion en présentant des créatures étranges. L'illustratrice britannique Anne Anderson représente la Bête comme un monstre de *fantasy*, à la fois troll et dragon, peu attirant. Ici, non seulement la Bête est terrifiante, mais elle est avant tout répugnante.

Enfin on trouve des représentations d'une Bête presque humaine, notamment dans la réalisation très originale de Nicole Claveloux pour les éditions Être en 2001. La Bête apparaît avec une stature et des manières civilisées, mais elle manifeste sa bestialité de

[350]Madame Leprince de Beaumont, Pierre Rousseau (ill.), *La Belle et la Bête,* Paris, Éditions G.P, 1953.
[351]Madame Leprince de Beaumont, Louis Bailly (ill.), *La Belle et la Bête,* Toulouse – Paris, Sirven Éditeur, s.d.
[352]Liliane Cheilan, *art. cit.,* p. 180.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

manière subtile, lorsqu'elle se lèche le museau alors qu'elle se croit seule. Tout est donc dans l'attitude plutôt que dans l'apparence directe. Les rapports avec la Belle sont extrêmement plus poussés et plus explicites que toutes les illustrations antérieures. Martine Marzloff commente :

> « Ainsi, de nombreux éléments renvoient à la dimension érotique de l'initiation de la Belle : statues représentant le corps de femmes aux seins nus, corps dénudés d'êtres hybrides [...]. Tout se passe comme si la dimension érotique du conte contaminait le décor lui-même. La Belle est plongée dans ce monde de désir et à la fin du conte, le corps de la Belle fusionne avec le corps de la Bête. »[353]

Illustration 27: La Bête vient visiter la Belle à l'heure du repas. Gravure de G. Staal, BNF. *Le Magasin des enfants*, Paris, Garnier frères, 1865.

Illustration 30: Anne Anderson, *Anne Anderson's Old Old Fairy Tales,* Racine, Wisconsion, Whitman Publishing Company, 1935.

Illustration 31: *La Belle et la Bête*, images de Nicole Claveloux, Paris, Etre, 2001.

[353]Jeanne Chiron (dir), Catriona Seth (dir), *Marie de Beaumont , De l'éducation des filles à* La Belle et la Bête, Paris, Classiques Garnier, 2013, Martine Marzloff, : « *La Belle et la Bête* dans les éditions contemporaines destinées à la jeunesse »,, p. 198.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

### *La métamorphose de la Bête en Prince Charmant*

La dernière illustration du conte évoquée conserve l'aspect onirique du texte mais semble s'éloigner de son lectorat enfantin avec les nombreuses connotations sexuelles esquissées par Nicole Claveloux. L'adaptation en dessin animé par les studios Walt Disney retrouve une lecture naïve et enfantine du conte, présentant un amour pur entre les deux êtres, dénué de toute tension sexuelle. Le dessin animé de *La Belle et la Bête*, sorti en 1991, puise dans les différentes interprétations du conte pour en faire une narration visuelle propre. Les réalisateurs font le choix de fournir un Prologue expliquant la métamorphose du prince en Bête et d'une condition à cette métamorphose qui vient intensifier la dimension dramatique : quand la rose magique aura perdu toutes ses pétales, il conservera à jamais ses traits de Bête, à moins qu'on lui dise « Je t'aime » (et non plus « J'accepte de vous épouser. ») Glen Keane explique son choix d'illustration qui rappelle celui décrit par Madame Leprince de Beaumont lors de la transformation du *Prince Chéri* :

> « […] d'abord le côté massif d'une tête de bison, avec un front de gorille et un museau de sanglier ; avec cela, la crinière d'un lion, le corps d'un ours et les pattes d'un loup. On retrouve ici un assemblage de la plupart des animaux choisis par les différents illustrateurs pour représenter la Bête avec leur symbolique associée. »[354]

Illustration 32: Studios Disney, *La Belle et la Bête*, 1991.

La Bête annonce tout au long du dessein animé sa métamorphose finale en agissant avec une attitude de plus en plus humaine. Au début du film, il est une bête brute et sauvage, puis au contact de la Belle il fait preuve de plus en plus de civilité. Son regard est le reflet de son humanité retrouvée : il ne manque plus qu'une transformation physique pour être en adéquation avec son âme. Lorsqu'il retrouve son aspect humain, la Belle le reconnaît automatiquement : « oui , c'est toi. »

Ce n'est pas le choix que fait Jean Cocteau en délivrant une métamorphose finale volontairement décevante. Alors que Disney joue sur une métamorphose progressive,

[354] J. Noyer, *Entretiens avec un empire. Rencontre avec les artistes Disney. Les grands classiques de l'animation,* vol. 1, *De « Blanche Neige et les sept Nains » à « Tarzan »,* Paris, L'Harmattan, 2010, p. 159-161.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

celle de Cocteau est brutale, fragmentée par des effets de *cut* entre la transformation de la Bête et les scènes d'Avenant qui cherche à voler le trésor de Diane. Avenant devient alors Bête et la Bête retrouve les traits d'Avenant. Lorsque la Belle retrouve ce prince élégant et peigné, elle ne le reconnaît pas et continue à chercher *sa* bête. Lorsqu'elle se détourne de lui à plusieurs reprises, le prince interroge : « Qu'avez-vous Belle ? On dirait que vous regrettez ma hideur ? » Cocteau rend ainsi hommage à la version de Madame Leprince de Beaumont, qui écrit : « Quoique ce prince méritât toute son attention, elle ne put s'empêcher de demander où était la Bête. »[355]

Ce dernier exemple nous prouve que le travail de l'illustrateur est bien une lecture du texte qu'il partage alors avec le lecteur. La force des images est telle dans l'imaginaire et dans la mémoire qu'elle fige finalement nos représentations de l'œuvre de Madame Leprince de Beaumont en une illustration.

[355]Madame Leprince de Beaumont, *Le Magasin des enfants,* Paris, Delarue, 1859, p. 47.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

# CONCLUSION

*Le Magasin des enfants* de Madame Leprince de Beaumont est un objet paradoxal. A la fois témoin des premiers balbutiements du livre de jeunesse, aussi bien dans le message qu'il délivre que par la forme qu'il revêt ; il possède également une dimension archaïque qui fait de lui un véritable héritage historique. Ce paradoxe se retrouve chez son auteure : elle est une femme des Lumières ; vivant une partie de sa vie à Londres, ville de toutes les libertés, militant par ses écrits pour l'amélioration de l'éducation des jeunes filles grâce à des idées pédagogiques novatrices, étant au cœur de tous les nœuds intellectuels, littéraires, religieux et scientifiques. Elle est aussi une figure européenne : née en Normandie, puis préceptrice à Lunéville, à Londres, toujours écrivaine à la fin de sa vie en Savoie et en Bourgogne, multipliant les voyages dans toute l'Europe et entretenant son réseau de relations, amicales et professionnelles, par ses correspondances. Enfin elle est une femme moderne par son mode de vie, indépendante financièrement, divorcée, et amante du libertin Thomas Tyrrell. Pour autant, Madame Leprince de Beaumont conserve cette image de « grand-mère de toute l'Europe »[356] que lui attribuait Marie-Reynaud Beuverie dans sa biographie. Ses idées conservatrices, son catéchisme, son rôle de conteuse de récits du passé : une vision romantique, sûrement fantasmée, éclipse toute une dimension biographique de l'auteure et la maintient éloignée du panthéon des Lumières. Notre reconnaissance même de l'auteure participe à la reconnaissance de son œuvre. Des historiens comme Alicia C. Montaya[357], Guilhem Armand[358] ou encore Jeanne Chiron[359] ont une lecture féministe de la vie de Marie Leprince de Beaumont. Ces différentes perceptions prouvent que *Le Magasin des enfants* s'inscrit en trait d'union entre deux temporalités de l'Histoire que l'on a tendance à séparer de manière radicale, sans en reconnaître la fluctuation des idées : l'Ancien Régime et la Révolution Française.

En effet, dans son ouvrage, l'auteure réconcilie Lumières de la raison et Lumières de la foi, pédagogie lockéenne appliquée aux jeunes filles et instruction

[356]Marie Reynaud-Beuverie, *Madame Leprince de Beaumont, vie et œuvre d'une éducatrice,* Paris, Publibook, p.9.

[357]Jeanne Chiron (dir.), Catriona Seth (dir.), *Marie Leprince de Beaumont De l'éducation des filles à* La Belle et la Bête, Paris, Classiques Garnier, 2013, Alicia C. Montaya : « Madame Leprince de Beaumont et les Lumières religieuses ».

[358]*Ibidem*, Guilhem Armand : « Lumières de la raison et Lumière de la foi chez Marie Leprince de Beaumont ».

[359]*Ibidem*, Jeanne Chiron : « Les *Magasins* de Marie Leprince de Beaumont, dynamique de retranscription, jeux de mise en fiction. »


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

religieuse. Cette réconciliation entre pensées opposées reflète la pensée commune de cette seconde moitié du XVIII^e siècle : les européens n'adoptaient pas tous les idées radicales des Lumières, sans les rejeter complètement pour autant. Cela explique le succès immédiat du *Magasin* lors de sa parution en 1756, le nombre important de réimpressions jusqu'à la fin du siècle, les privilèges, le patronage de la cour de Russie et les contrefaçons. L'œuvre donne les premières caractéristiques de ce que sera le livre de jeunesse : un vocabulaire enfantin, des éditions qui donnent de plus en plus d'importance aux images et qui se spécialisent pour ce lectorat insatiable, des histoires courtes, des connaissances vulgarisées, une morale claire et rassurante. Par sa forme hybride, *Le Magasin* propose des formes diverses dont s'inspireront les futurs écrivains spécialisés dans la jeunesse : le dialogue, le conte, l'Histoire Sainte adaptée aux enfants. Tout cela participe à une reconnaissance de l'enfance et à un intérêt pour ses goûts en proposant à un lectorat d'abord particulier, les jeunes filles, un ouvrage tout aussi divertissant que didactique. Là encore l'ambition est novatrice : il s'agit d'apporter aux jeunes filles une littérature et des connaissances spécialisées. Le ton employé, les abrégés de l'Histoire Sainte et la vulgarisation scientifique vont servir plus largement à un lectorat enfantin, sexes confondus. Tout ce passe comme si l'enseignement que l'on proposait aux filles, moins savantes que les garçons, ne pouvant se passer des fées et des princes charmants, aboutira à terme à une littérature adaptée aux enfants. Là encore, avec cette évolution du lectorat on ne retient pas la dimension sérieuse du *Magasin* mais bien la forme ludique et ses contes, dont la réécriture de *La Belle et la Bête* fera la postérité jusqu'à nos jours de l'œuvre.

Si la réception de l'œuvre évolue au fil des années, un constat reste le même : *Le Magasin des enfants* est une des premières manifestations de la littérature pour la jeunesse. Au XIX^e siècle, l'œuvre est toujours lue de générations en générations et éditée : les critiques s'accordent pour considérer l'œuvre comme un indispensable de la bibliothèque pour les enfants. Les romantiques associent ce livre à la nostalgie de leur jeunesse, aux fées qui venaient habiter leur enfance. Les éditions spécialisées dans le livre jeunesse, illustré et réduit par sa taille, tout en le réadaptant à la modernité (nouvelles connaissances ajoutées, francisation des noms, amélioration du vocabulaire et du style) continuent à rendre au texte original de leur jeunesse un hommage empreint de sentimentalisme.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

La lecture du *Magasin des enfants* et le nom de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont ont bercé de nombreuses générations. Pour autant, le texte est aujourd'hui oublié : plus adapté, passé de mode, on édite seulement ses contes et on oublie les vieilles éditions dans les étagères poussiéreuses des bibliothèques. Cet objet populaire, qui a su s'adapter à un lectorat si large et à des périodes si variées, semble avoir perdu sa valeur historique. *La Belle et la Bête*, conte légendaire que nous connaissons grâce à la réécriture qui figure dans *Le Magasin*, continue à exister sous les formes les plus diverses comme nous avons pu l'esquisser à travers ce Mémoire, et efface derrière lui son œuvre matrice. Il est cependant un héritage direct de cette littérature qui perdure dans l'inconscient collectif. L'étude des différentes adaptations de *La Belle et la Bête* serait un autre sujet à exploiter à part entière afin de toujours mieux comprendre l'Histoire de notre imaginaire commun, façonné par les histoires de notre enfance.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

# SOURCES

## Exemplaires principaux pour l'étude du texte

- LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie, *Le Magasin des enfants, par Mme Leprince de Beaumont. Nouvelle édition, revue par Mme J.-J. Lambert*, Paris, Delaru, 1859
- LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie, *Magasin des enfants ou Dialogues […],* Paris, F. Esslinger, 1788

## Exemplaires conservés dans les bibliothèques de Lyon

### *à la BML*

- LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie, *Magazin des enfants […]*, La Haye, Pierre Gosse Junior, 1768
- LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie, *Magasin des Enfans […]*, Lyon, Pierre Bruyset-Ponthus, 1768
- LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie, *Magasin des enfans […]*, Lyon, Pierre Bernard, 1804.
- LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie, *Magasin des enfans, Nouvelle Édition,* La Flèche, P. J. Voglet, 1811
- LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie, *Le Magasin des Enfans […], Nouvelle édition, dans laquelle on a introduit les changemens que nécessitaient les nouvelles divisions géographiques, et les révolutions survenues en Europe*, Limoges, Barbou, 1834

### *à la BDL*

- LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie, *Magasin des enfants […]*, Lyon, Étienne Rusand, 1773
- LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie, FOA, Eugénie, *Le magasin des enfants,* Paris, Warée, 1843


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

## Exemplaires numérisés

- LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie, *Magazin des enfans [...]*, Lausanne, François Grasset, 1767
  https://books.google.ch/books?vid=BCUL1092313200&hl=fr
- LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie, *Magazin des enfans [...],* Lausanne, Jean-Pierre Heubach, 1772
  https://books.google.ch/books?vid=BCUL1092566554
- LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie, GUITET, Mathias, *Almacen y biblioteca completa de los niños [...]*, Madrid, Manuel Martin, 1778
  https://babel.hathitrust.org/cgi/ptid=nc01.ark:/13960/t3zs3z474;view=1up;seq=7
- LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie, FOA, Eugénie, *Le Magasin des enfants, par Mme Leprince de Beaumont, revu et augmenté de nouveaux contes, par Mme Eugénie Foa,* Paris, Librairie pittoresque de la jeunesse, 1847
  http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9740846c
- LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie, SWANTON BELLOC, Louise, *Le Magasin des enfants [ ...], Nouvelle édition, revue et corrigée d'après les plus anciennes et meilleures éditions augmentées d'un conte du même auteur et précédée d'une notice*, Paris, Garnier Frères, 1865
  Tome 1 : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1319894
  Tome 2 : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1319902


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

# BIBLIOGRAPHIE


## Histoire de l'éducation

- JACQUET-FRANCILLON, François, *Une histoire de l'école, Anthologie de l'éducation et de l'enseignement en France XVIII^e^- XX siècles,* Paris, Retz, 2015, 1055 p.
- LEON, Antoine, ROCHE, Pierre, *Histoire de l'enseignement en France,* Paris, Presses universitaires de France, 2012, 127 p.
- LEBRUN, François, VENARD, Marc, QUIENART, Jean, PARIAS, Louis-Henri, REMOND, René, *Histoire de l'enseignement et de l'éducation en France, Tome II, de Gutenberg aux Lumières*, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1981, 640 p.

### Histoire de l'éducation des femmes

- BROUARD-ARENDS, Isabelle (dir.), PLAGNIOL-DIEVAL, Marie-Emmanuelle (dir.), *Femmes éducatrices au Siècle des Lumières,* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, 377 p.
- BROUARD-ARENDS, Isabelle *s.v* « Éducation », dans KRIEF Huguette (dir.), VAN CRUGTEN-ANDRE, Valérie (dir.), *Dictionnaire des femmes des Lumières*, Genève, Slarkine, 1995, 621 p.
- BROUARD-ARENDS, Isabelle (dir.), *Lectrices d'Ancien Régime : modalités, enjeux, représentations,* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2003
- BRUGERES, Fabienne : « De la différence à l'égalité des sexes. En marge des Lumières », *Lumières,* , n°13, 2009, *Lumières radicales, radicalisme des Lumières,* p. 95-115.
- CHERRAD, Sonia, *La littérature éducative au miroir des Lumières. Étude du discours pédagogique féminin de la seconde moitié du XVIII^e^ siècle (1756-1801)*, Thèse de doctorat sous la direction de BROUARD-ARENDS, Isabelle, Rennes 2, 2009, 500 p.
- HOFFMAN, Paul, *La femme dans la pensée des Lumières,* Genève, Slarkine, 1995, 621 p.
- TIMMERMANS, Linda, *L'accès des femmes à la culture sous l'Ancien Régime*, Paris, H. Champion, 2005, 967 p.



Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

- SONNET, Martine, ROCHE, Daniel, *L'éducation des filles au temps des Lumières,* Paris, Éditions du Cerf : CNRS éd., 2011, 356 p.
- BUTTIGIEG, Sylvia, *L'éducation des filles vue par Madame Leprince de Beaumont, Madame de Genlis et Madame Campan,* thèse sous la direction de KRUMENACKER, Yves, Université Jean Moulin (Lyon), 2001, 289 p.

**Histoire de l'enfance**

- ARRIES, Philippe, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1974, 316 p.

## Histoire du livre pour la jeunesse

- LURIE, Alison, *Ne le dites pas aux grands. Essai sur la littérature enfantine [Don't Tell the Grown-Ups : Subversive Children's Litterature]*, Paris, Rivages, 1999, 253 p.
- PRINCE, Nathalie, *La littérature de jeunesse,* Paris, Armand Colin, 2015, 247 p.
- OTTEVAERE-VAN PRAAG, Ganna, *La littérature pour la jeunesse en Europe occidentale (1750-1925),* Berne, Peter Lang, 1987, 493 p.
- PERROT, Jean, *Jeux et enjeux du livre d'enfance et de jeunesse,* Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1999, 416 p.

**Histoire éditoriale**

- MOLLIER, Jean-Yves, *Une autre histoire de l'édition,* Paris, La fabrique éditions, 2015, 429 p.
- MARTIN, Henri-Jean (dir.), CHARTIER, Roger (dir.), *Histoire de l'édition française,* Paris, Cercle de la Librairie, 1988-1992, 909 p.

**Illustrations**

- DUPRAT, Annie, *Images et Histoire : Outils et méthodes d'analyse des documents iconographiques*, Paris, Belin, 2007, 223 p.
- GOUREVITCH, Jean-Paul, *Images d'enfance : quatre siècles d'illustration du livre pour enfants*, Paris, éditions Alternatives, 1994, 127 p.



Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

- PICAUD, Carine, PIFFAULT, Olivier, *Contes de fées en image, entre peur et enchantement*, Paris, Éditions de La Martinière, 2012, 223 p.

**La patrimonialisation du livre pour la jeunesse**

- DAVALLON, Jean : « Du patrimoine à la patrimonialisation », communication au colloque « Patrimoines et diversité », PREAC (19/03/2013), dactyl., 6 p.
- BOULAIRE, Cécile : « Patrimonialiser le livre pour enfants : un défi ? » dans HENRYOT, Fabienne (dir.), *La fabrique du patrimoine écrit : objets, acteurs, usages sociaux,* Paris, Éditions des Cendres, 2018 (à paraître)
- BERCEGEAY, Marie-Sophie : « La patrimonialisation des *Contes* de Perrault : une brève histoire des éditions » dans HENRYOT, Fabienne (dir.), *La fabrique du patrimoine écrit : objets, acteurs, usages sociaux,* Paris, Éditions des Cendres, 2018 (à paraître)

**Conte de fées**

- ROBERT, Raymonde, *Le conte de fées littéraire en France de la fin du XVII^e^ à la fin du XVIII^e^ siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002, 486 p.
- CARLIER, Christophe, *La clef des contes*, Paris, Ellipses, 1998, 120 p.
- PROPP, Vladimir, *La morphologie du conte,* Paris, Le Seuil, (coll. Points), 1970, 254 p.
- BETTELHEIM, Bruno, *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1976, 403 p.

**Le dialogue**

- PUJOL, Stéphane, *Le Dialogue d'idées au dix-huitième siècle,* Oxford, Voltaire Fondation, 2005, 336 p.
- VANOFLEN, Laurence : « La conversation, une pédagogie pour les femmes ? », dans BROUARD-ARENDS, Isabelle (dir.), PLAGNOL-DIEVAL, Marie-Emmanuelle (dir.), *Femmes éducatrices au siècle des Lumières,* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 183-195.



Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

## *Le Magasin des enfants* de Madame Leprince de Beaumont

### Biographie de l'auteure


- ROBIN, Jean-Marie, *Madame Leprince de Beaumont intime*, Genève, Slatkine Érudition, 2004, 219 p.
- BOYER VIDAL, Marie-Françoise : « Madame Leprince de Beaumont », dans HOUSSAYE, Jean (dir.), *Femmes pédagogues*, Paris, Éditions Fabert, 2008, p. 173-199.
- REYNAUD BEUVERIE, Marie, *Madame Leprince de Beaumont, vie et œuvre d'une éducatrice,* Paris, Publibook, 2002, 420 p.
- ANTIGAS-MENANT, Geneviève : « Les Lumières de Marie Leprince de Beaumont : nouvelles données biographiques », *Dix-huitième Siècle*, 36, 2004, p. 291-301.
- CLANCY, Patricia : « A French Writer and Educator in England : Mme Le Prince de Beaumont », Oxford, Voltaire Foundation, *SVEC* n°201, 1982, p. 195-208.


### Son œuvre


- LATAPIE, Sophie : « Un dispositif intégré. Le conte dans *Le Magasin des enfants* de Mme Leprince de Beaumont », *Féeries,* n°1, Université Stendhal Grenoble 3, 2003, p. 125-144.
- HAVALANGE, Isabelle, Le Magasin des enfants, *la littérature pour la jeunesse,* Montreuil, Bibliothèque Robert-Desnos, 1988, 143 p.
- CHIRON, Jeanne (dir.), SETH, Catriona (dir.), *Marie Leprince de Beaumont De l'éducation des filles à* La Belle et la Bête, Paris, Classiques Garnier, 2013, 369 p.
- PLAGNOL-DIEVAL, Marie-Emmanuelle : « Statut et représentation de la lectrice chez madame Leprince de Beaumont », 2003 (http://books.openedition.org/pur/35602 consulté le 18/11/17)
- CHERRAD, Sonia « Sciences et philosophie dans les *Magasins* pédagogiques de Mme Le Prince de Beaumont », *Le Télémaque*, 44, 2013, p. 25-36.



Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

- CHARRIER-VOZEL, Marianne : « La lectrice est-elle toujours laide ou vieillissante ? Regards croisés de M. le Marquis de Lezay-Marnezia et de Mme Leprince de Beaumont », *Lectrices d'Ancien Régime : modalités, enjeux, représentations,* BROUARD-ARENDS, Isabelle (dir.), Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2003, p. 607-613.

***La Belle et la Bête***

- MARZLOFF, Martine, *Lire* La Belle et la Bête *de Mme Leprince de Beaumont,* Paris, Retz, 2010, 120 p.
- ALLERA, Sophie, REYNAUD, Denis, *La Belle et la Bête, quatre métamorphoses (1742-1779)*, Saint Étienne, Publications de l'Université de Saint Étienne, 2002.
- PAPIEAU, Isabelle, *Il y avait des fois,* La Belle et la Bête, Paris, l'Harmattan, 2016, 188 p.
- COCTEAU, Jean, *La Belle et la Bête : Journal d'un film,* Monaco, éd. Du Rocher, 2003, 266 p.
- GARDERES, Deborah, *An analysis of* Beauty and the beast *by Jeanne Marie Leprince de Beaumont adapted by the Walt Disney Studios*, mémoire de maîtrise dirigé par BOUCHET, Marie, Université Toulouse Jean Jaurès, 2013, 70 p.
- DURRENMATH, Laurie, *L'adaptation d'un conte de fées littéraire au cinéma : l'exemple de La Belle et la Bête de Walt Disney,* mémoire de maîtrise dirigé par COHEN, Évelyne, École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques, Université Lyon Lumière, 2001, 150 p.



Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

# ANNEXES

## *Table des annexes*

**ANNEXE 1 – LES EXEMPLAIRES DES MAGASINS DES ENFANTS CONSERVÉS DANS LES BIBLIOTHÈQUES À TRAVERS LE MONDE....166**

**ANNEXE 2 – FRÉQUENCE DE PUBLICATIONS DU MAGASIN DES ENFANTS PAR DÉCENNIE, DE 1750 À 1990.....174**

**ANNEXE 3 – LE MAGASIN DES ENFANTS, UN SUCCÈS EUROPÉEN....175**

**ANNEXE 4 – COMPARAISON DES ORNEMENTS TYPOGRAPHIQUES DE A.-L. TARIN (IMPRIMEUR POUR F. GRASSET) ET J.-P. HEUBACH.....176**

**ANNEXE 5 – NOMS ET ÂGES DES PERSONNAGES UTILISÉS SELON LES ÉDITIONS.....177**

**ANNEXE 6 – PHOTOGRAPHIES DE QUELQUES PARTICULARITÉS D'EXEMPLAIRES.....178**



Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

# ANNEXE 1 – LES EXEMPLAIRES DES *MAGASINS DES ENFANTS* CONSERVÉS DANS LES BIBLIOTHÈQUES À TRAVERS LE MONDE

Cette liste est établie à partir du Worldcat, en juin 2018. Les exemplaires sont classés par ordre chronologique.

## EXEMPLAIRES DU XVIII^E SIÈCLE

| Éditeur(s) et date(s) de publication | Lieu(x) de vente et/ou de publication | Lieu(x) de conservation | Description |
|---|---|---|---|
| J. Haberkson (éd.), J. Nourse (lib.), 1756 | Londres (UK) | | |
| Jean-Baptiste Reguillat, 1758, 1761, 1763 | Lyon (Fr) | BNF (Paris, Fr.), Universidad de Salamanca (Esp.), Universidad de Barcelona (Esp.), Indiana University (Bloomington, US) | Avec approbation et privilège. 4 tomes en 2 volumes, in-12. |
| Kupferschmid, 1758 | Burgdorff (All.) | Zürcher Fachochschule Universität (Zürich, Suisse), Herzogin Anna Amalia Bibliothek (Weimar, All.) | Traduction du français à l'allemand par Friedrich Eberhard Rambach. In-8, 576 p. |
| Weidmann 1759, 1761 / John. Thom. Edler von Trattnem, 1773 | Lepzig (All.) / Wien (Autr.) | Stadtbibliothek zu Berlin (All.), Universitatsbibliothek (Basel, Suisse) | Traduction du français à l'allemand par Johann Joachim Schwab. 3 volumes, in-8. |
| Berghen (éd.), Bassompierre (lib.), 1762, 1767 | Bruxelles (éd.) (Belg.), Liège (lib.) (Belg.), Paris (lib.) (Fr.) | Indiana University, University of Illinois at Urbana Champaign (US), Arizona State University Library (Tempe, US) | 4 volumes in-12. |
| François Grasset, 1767 | Lausanne (Suisse) | Bibliothèque de la ville de la Chaux- | 4 tomes in-12. Version |


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

| Éditeur(s) et date(s) de publication | Lieu(x) de vente et/ou de publication | Lieu(x) de conservation | Description |
|---|---|---|---|
| | | de-Fonds (Suisse), Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne (Suisse) | numérisée : https://books.google.ch/books?vid=BCUL1092313200&hl=fr |
| Étienne Rusand, 1768, 1773 | Lyon | Indiana University, BDL (Fr.), Université du Québec à Trois-Rivières (Canada), Payson Library (Malibu, US) | Avec approbation et privilège. 4 tomes en 2 volumes, in-12. |
| Pierre Gosse junior, 1768 | La Haye (fausse adresse lausannaise?) (PB) | BML (Fr.) | 2 tomes en 1 volume (205, 164 p.) Version numérisée : http://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_00GOO01001370011012324 16?vue=39&svue=simple |
| Jean-Pierre Heubach, 1768, 1772 | Lausanne | Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne | Édition avec le titre du tome 1 dans un encadrement typographique et le prénom du libraire abrégé. 4 volumes, in-8. Version numérique : https://books.google.ch/books?vid=BCUL1092566554 |
| Eustachy Debicki, 1774 | Varsovie (Pol.) | Union Catalog of Polish Research Libraries (Varsovie) | Traduit du français au polonais par Michal Gröl. In-8. |
| Manuel Martin, 1778 | Madrid (Esp.) | University of North Carolina (Chapel Hill, US), Red de Bibliotecas del Tecnologico de Monterrey (Mex.), Biblioteca Nacional de España (Madrid) | Traduit du français à l'espagnol par Mathias Guitet 4 volumes. Version numérisée : https://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=nc01.ark:/13960/t3zs3z474;view=1up; |


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

| Éditeur(s) et date(s) de publication | Lieu(x) de vente et/ou de publication | Lieu(x) de conservation | Description |
|---|---|---|---|
| | | | seq=7 |
| Arnold Wever, 1786 | Berlin (All.) | Universitätsbibliothek Göttingen (All.) | Version numérisée : http://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?PPN897261461 |
| F. Esslinger, 1788, 1796 | Paris (éd.), Francfort (lib.) | Badische Landesbibliothek (Karlsruhe, All.) | Version numérisée : https://books.google.fr/books?id=Jlib2tXb3n4C&printsec=frontcover&dq=magasin+des+enfants&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwiEx_LA9KjbAhUCCcAKHVGPAkQQ6AEINjAC#v=onepage&q=magasin%20des%20enfants&f=false |
| Boubers, 1790 | Liège | | 4 volumes |
| Valland, 1793 | Paris | Bibliothèque de l'Université Laval (Québec, Canada) | |
| Ridigera i Klaudia, 1795 | Moscou (Russ.) | Havard College Library (Cambridge, US) | Traduit du français au russe. |
| P. Wogan, 1798 | Dublin (Ir.) | University College Dublin, James Joyce Library (Ir.) | 4 volumes in-12. |
| F. Wingrave, 1793 | Londres | Bizzell Memorial Library (University of Oklahoma, Norman, US), James Joyce University , Edinburgh | 5e édition. F. Wingrave est le successeur du libraire J. Nourse. |


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

| Éditeur(s) et date(s) de publication | Lieu(x) de vente et/ou de publication | Lieu(x) de conservation | Description |
|---|---|---|---|
| | | University Library (UK), University of New Brunswick (Fredericton, Canada), Dimond Library (Durham, US), Bibliothèque et Archives nationales du Québec (Montréal, Canada), Fordham University Libraries (Bronx, New York, US)... | |

## EXEMPLAIRES DU XIXE SIÈCLE À NOS JOURS

| Éditeur(s) et date(s) de publication | Lieu(x) de vente et/ou de publication | Lieu(x) de conservation | Description |
|---|---|---|---|
| Chambeau, 1803 | Avignon (Fr.) | Institut catholique de Paris (Fr.) | 2 volumes in-12 |
| Billois, 1803 | Paris | Wellesley College (US) | 4 volumes avec illustrations et cartes |
| Hippolyte Offray, 1804 | Avignon | Zürcher Fachhochscule (Zürich, Suisse), Chester Public Library (US) | |
| Pierre Bernard (éd.) A. Bohaire (éd.), 1804 | Lyon (Fr.) | BML | 4 tomes en 2 volumes. Frontispices gravés sur bois aux deux premiers tomes. A la fin du tome 4, extrait du catalogue du libraire |
| Th. Nypels, 1810 | Maestricht (PB) | Biblioteca San Bernardino (Trento, Italie) | |
| P. J Voglet, 1811 | La Flèche (Fr.) | Pierpont Morgan Library (NY, US), | 4 tomes en 4 volumes, in-12. |


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

| Éditeur(s) et date(s) de publication | Lieu(x) de vente et/ou de publication | Lieu(x) de conservation | Description |
|---|---|---|---|
| | | BML | Frontispices gravées pour chaque tomes, signés Jean-Baptiste Compagnie |
| A. Bedelet, 1820 | Paris | Australian National University (Camberra, Aust.) | En plus du titre classique : *entretiens et contes choisis* |
| C. Lamort, 1821 | Metz (Fr.) | University of Leeds (UK), Brotherton Library (UK) | 4 volumes in-12 |
| Parmantier, 1823 | Paris | University of Victoria Libraries (Canada) | 4 volumes, pages abîmées |
| Dabo-Butschert, 1823 | Paris | Bibliothèque Universitaire de Bensançon (Fr.) | 2 volumes in-12 |
| Barbou, 1834 | Liège | BML | in-12 |
| Philippe (lib.), Didier (lib.), Martial Ardant (lib.), 1835 | Paris, Paris, Limoges (Fr.) | Penrose Library (US) | 4 volumes in-12, illustrations. |
| Lebigre, 1839 | Paris | Van Pelt Library (Philadelphia, US) | 2 volumes in-12, illustrations. En plus du titre classique : *Nouvelle édition dans laquelle se trouvent les changemens que nécessitaient les nouvelles divisions géographiques et les révolutions survenues en Europe* |
| A. Bédelet, 1843, 1862 | Paris | BNF (Paris, Fr.), Jewish National Library (Israël) | 64 p., in-16. En plus du titre classique : *Le Petit magasin des* |


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

| Éditeur(s) et date(s) de publication | Lieu(x) de vente et/ou de publication | Lieu(x) de conservation | Description |
|---|---|---|---|
| | | | *enfants, extraits de l'ouvrage de Mme Leprince de Beaumont* |
| A. Desesserts, 1844 / J. Vermot, 1844, 1859 | Paris | BNF, Jewish National Library, University of Minnesota (US) | Texte revu par Ortaire Fournier |
| Warée, 1843, 1844, 1845 | Paris | BNF, BDL | Texte revu par Eugénie Foa, illustré par Th. Guérin. Version numérisée : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65805574 |
| Librairie pittoresque de la jeunesse, 1846, 1847, 1865, 2018 | Paris | BNF, University of Oxford (UK), Staatsbibliothek zu Berlin, Nothern Regional Library Facility (California, US), Daniel Burke Library (US) | Texte revu par Eugénie Foa, illustré par Th. Guérin, Paul Gavarni, Mouilleron, E. Watier, etc. Versions numérisées : 1847 http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9740846c 1865, Volume 1 http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1319894 Volume 2 http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1319902 |
| F.A. Brockhaus, 1851 | Leipzig (All.) | Stadtbibliothek zu Berlin (All.), Duke University Libraries (Durham, US) | Texte revu par Eugénie Foa, illustré par Th. Guérin |
| Belin-Leprieure et Morizot, 1851, 1860 | Paris | Hugh Morris Library (US), BNF, National Library of Poland | Texte revu par Eugénie Foa, illustré par Th. Guérin, Paul Gavarni, Mouilleron, E. Watier, etc. 441 p. , in-8 |
| Delarue, 1859 | Paris | BNF | Texte revu par Mme |


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

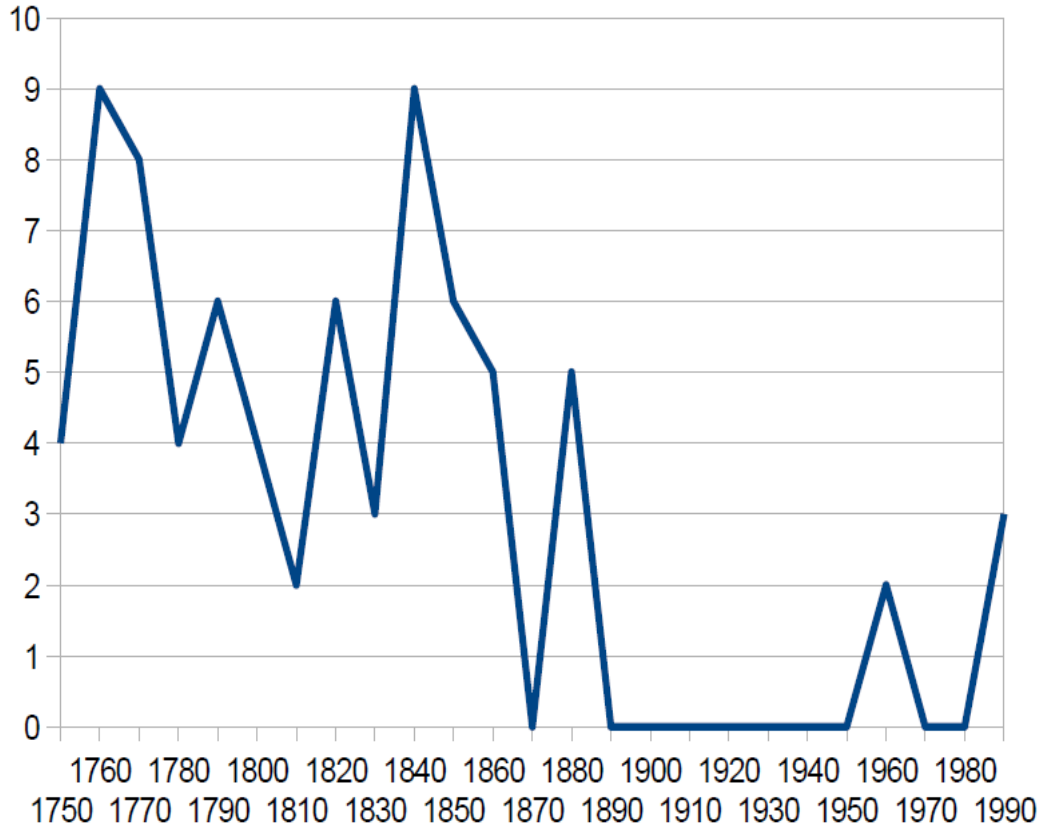
| Éditeur(s) et date(s) de publication | Lieu(x) de vente et/ou de publication | Lieu(x) de conservation | Description |
|---|---|---|---|
| | | | J.-J Lambert (Jules Rostaing), illustré par Telory<br>Version numérisée : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5619585b |
| Garnier, 1860, 1865, 1883 | Paris | Staatsbibliothek zu Berlin, BNF, Universidad de Valencia (Esp.), Havard College Library (US) | Nouvelle édition, revue et corrigée par Louise Swanton Belloc d'après les plus anciennes et meilleures éditions, augmentée d'un conte du même auteur et précédée d'une notice, illustré par Gustave Staal. 2 volume in-8<br>Versions numérisées :<br>Volume 1 http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1319894<br>Volume 2 http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1319902 |
| La Guilde des Jeunes, 1960 | Lausanne (Suisse) | Schweizerisches Sozialarchiv (Zürich, Suisse), Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne, Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (Suisse), Bibliothèque de la Ville de la Chaux- | 206 p., in-8, reprend les illustrations d'Adolphe Mouilleron, Jean Guérin et Paul Gavarni. En plus du titre classique : *Le vrai magasin des enfants* |


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

| Éditeur(s) et date(s) de publication | Lieu(x) de vente et/ou de publication | Lieu(x) de conservation | Description |
|---|---|---|---|
| | | de-Fonds (Suisse), à la Swiss National Library (Bern, Suisse), à la BNF, à la Charles E. Shain Library (Connecticut College, New London, US) | |
| Picquier Poche, 1995 | Arles (Fr.) | Bibliothèque Lyon 3, Brest-BU Lettres, BML, BU Lettres Arts Philosophie de Toulouse, BNF, Danish National Bibliography, Biblioteca di Lingue e Letterature Moderne 1 (Pise, Italie) | En plus du titre classique : *La Belle et la Bête et autres contes* |


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

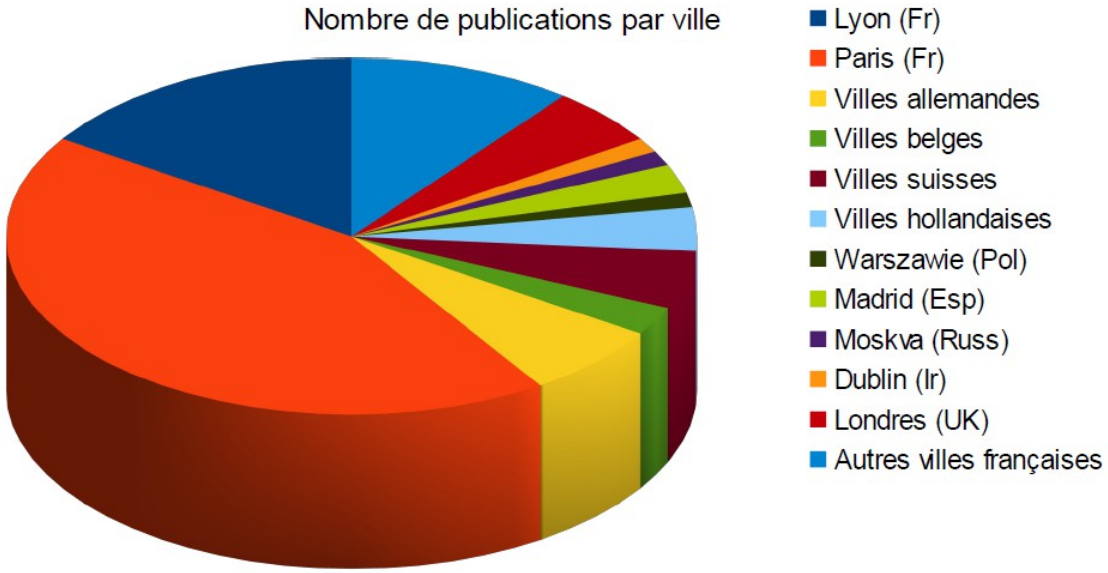
# ANNEXE 2 – FRÉQUENCE DE PUBLICATIONS DU *MAGASIN DES ENFANTS* PAR DÉCENNIE, DE 1750 À 1990




___ Nombre de publications recensées sur le Worlcat


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

# ANNEXE 3 – *LE MAGASIN DES ENFANTS*, UN SUCCÈS EUROPÉEN





Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

# ANNEXE 4 – COMPARAISON DES ORNEMENTS TYPOGRAPHIQUES DE A.-L. TARIN (IMPRIMEUR POUR F. GRASSET) ET J.-P. HEUBACH

Grâce à la banque d'ornements d'imprimerie Fleuron, nous pouvons établir une comparaison entre les ornements utilisés par A.-L. Tarin à Lausanne pour les ouvrages qu'il imprime pour le libraire François Grasset, et l'exemplaire numérisé du *Magasin des enfants* de Jean-Pierre Heubach à Lausanne (1772). Ainsi, nous pouvons en conclure qu'il s'agit d'une contrefaçon imprimée par A.L. Tarin à Lausanne pour le compte de François Grasset.

| **Exemplaire du *Magasin des enfants* de François Grasset, Lausanne, 1772** | **Ornements trouvés sur le site Fleuron des exemplaires imprimés par A.-L.Tarin** |
|---|---|
| | |
| | |
| | Signé Beugnet |

Le site Fleuron souligne qu'en plus, l'appellation « Librairie au Pont » après le nom de Jean-Pierre Heubach présente sur la page de titre n'est plus utilisée en 1772.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

# ANNEXE 5 – NOMS ET ÂGES DES PERSONNAGES UTILISÉS SELON LES ÉDITIONS

L'édition de Jean-Pierre Heubach de 1772 reprend les noms et les âges de la première publication du *Magasin* en 1756. Tous les exemplaires du XVIII[e] siècle consultés présentent ces mêmes noms et âges, à l'exception de la traduction espagnole de Mathias Guitet en 1778.

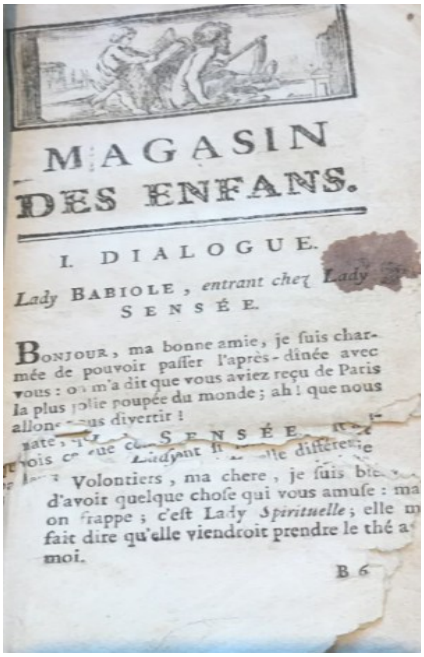
| **Édition de Jean-Pierre Heubach, 1772** | **Édition de Manuel Martin, 1778** | **Édition d'Eugénie Foa, 1843** | **Édition de J.-J. Lambert, 1859** |
|---|---|---|---|
| Mademoiselle Bonne, Gouvernante de Lady Sensée | La Señora Aya | Mademoiselle de la Feuillade, institutrice de mademoiselle Sophie | Mademoiselle Bonne |
| Lady Sensée, âgée de douze ans | La Señora Serafina, de edad de doce años | Sophie de Chateaumorant, douze ans | Julia |
| Lady Spirituelle, âgée de douze ans | La Señora Estefania, de edad de doce años | Juliette de Flavigny, douze ans, amie et voisine de Sophie | Eugénie |
| Lady Marie, âgée de cinq ans | La Señora Maria, de edad de cinco años | Marie Gosvin, sept ans, cousine de Sophie et voisine | Augustine |
| Lady Charlotte, âgée de sept ans | La Señora Carlota, de edad de seis años | Léonie de Glaber, sept ans, amie de Sophie | Charlotte |
| Miss Molly, âgée de sept ans | La Señora Melchora, de edad de siete años | Hélène Talvas, sept ans | Sidonie |
| Lady Babiole, âgée de dix ans | | Adeline Aymar, dix ans | Suzanne |
| Lady Tempête, âgée de treize ans | La Señora Teresa, de edad de quince años | Émilie de Téligny, treize ans | Léonie |


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

# ANNEXE 6 – PHOTOGRAPHIES DE QUELQUES PARTICULARITÉS D'EXEMPLAIRES

Signatures, dessins, dédicaces ; autant d'ex-libris qui font la particularité et l'unicité de chaque exemplaire. Ils nous laissent des indices sur leurs propriétaires et leurs pratiques de la lecture. Les photographies montreront aussi l'usure d'un ouvrage en particulier, témoignage de son ancienneté. Les photographies ont été prises avec l'autorisation de la BML et de la BDL ; ou par des captures d'écran des numérisations évoquées plus haut.

**Exemplaire de l'édition d'Étienne Rusand, 1773, BDL** : de nombreuses pages sont déchirées.



MAGASIN
DES ENFANS.

I. DIALOGUE.

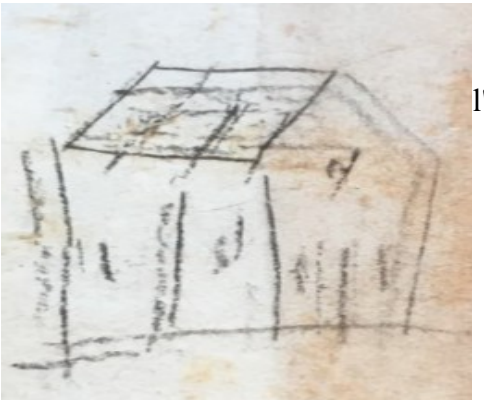
*Lady* BABIOLE, *entrant chez Lady* SENSÉE.

BONJOUR, ma bonne amie, je suis charmée de pouvoir passer l'après-dinée avec vous : on m'a dit que vous aviez reçu de Paris la plus jolie poupée du monde ; ah ! que nous allons nous divertir !

SENSÉE.

Volontiers, ma chere, je suis bien d'avoir quelque chose qui vous amuse : ma on frappe ; c'est Lady *Spirituelle* ; elle m fait dire qu'elle viendroit prendre le thé a moi.

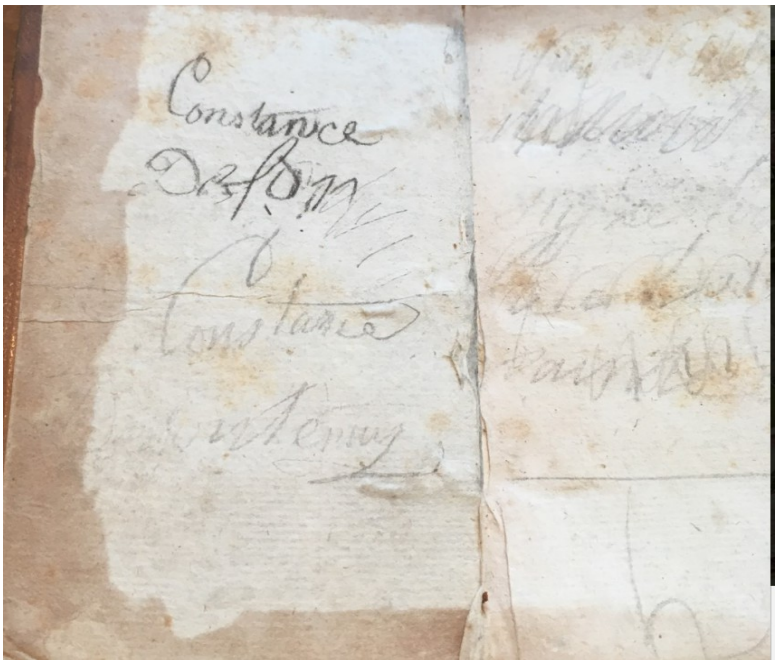
B 6



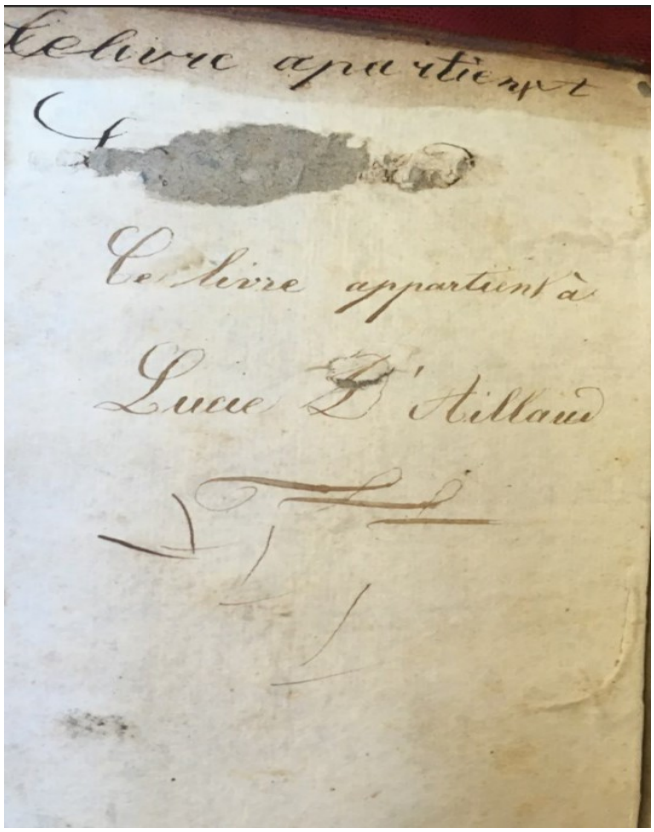
***Ibidem***, ex-libris sur le contreplat de l'exemplaire.


Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

**Exemplaire de l'édition d'Étienne Rusand, 1773, BDL** : ex-libris sur la garde supérieure de l'ouvrage, la propriétaire de ce livre signe plusieurs fois son nom d'une main enfantine.



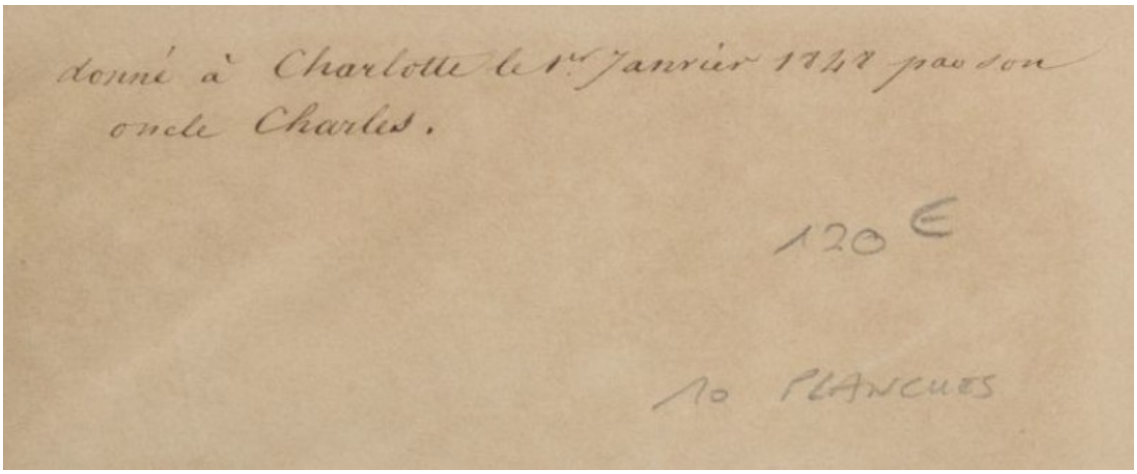

**Exemplaire de l'édition de Barbou, 1834, BML**, ex-libris sur le contreplat de l'exemplaire, signée Lucie D'aillaud.



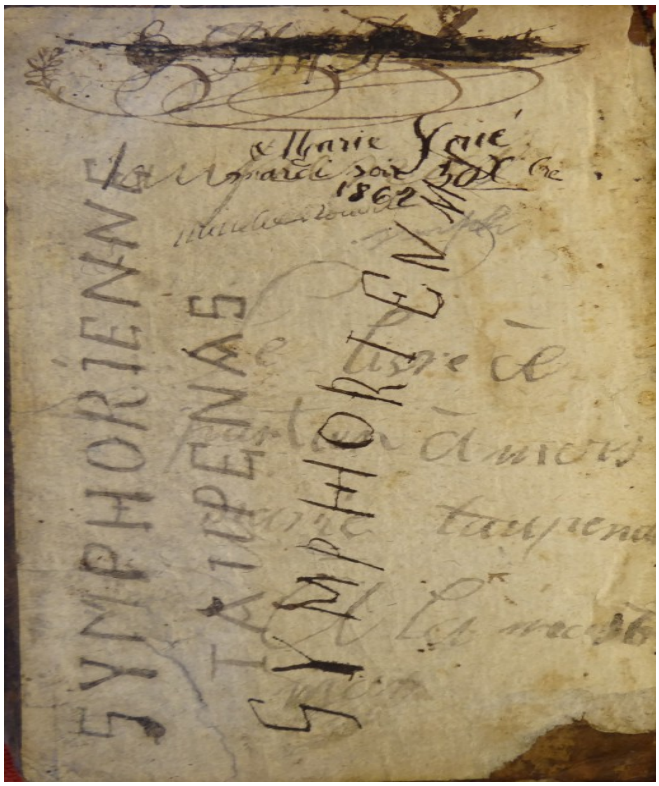


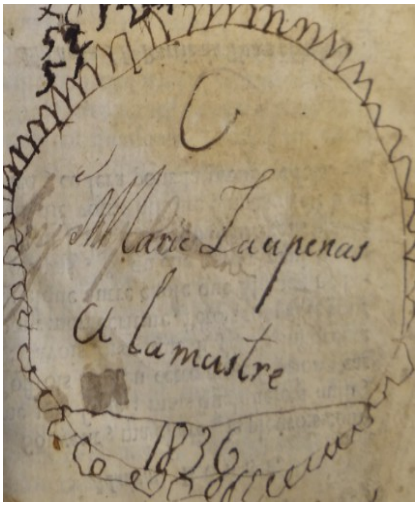
Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND

**Exemplaire de l'édition de la Librairie pittoresque de la jeunesse, 1847, BNF**, ex-libris indiquant le nom du donataire et de la destinataire de l'ouvrage, ainsi que son prix élevé.




**Exemplaire de l'édition de Pierre Bruyset-Ponthus, 1768, BML**, ex-libris témoignant de toute une génération de propriétaires : Symphorienne Taupenas, Marie Taupenas en 1836, Mari Goué en 1862.





Droits d'auteur réservés. OU (cc) BY-NC-ND